1er Octobre — 1er Novembre 1937 Tome CCLXXIX

MERCVRE
DE
FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXVII

N° 943 48e Année T. CCLXXVIII 1er Octobre 1937

MERCVRE

DE

FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr. 50* — *Étranger: 1/2 tarif postal, ***7 fr.;*** plein tarif, ***8 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

OUVRAGES DE CULTURE LITTÉRAIR

CHOIX DES " PLUS BELLES PAGES " DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L'Arétin. — Chamfort. — Cyrano d Bergerac. — Diderot. — Gustave Flauber — Frédéric II. — Henri Heine. — Helve tius. — Prince de Ligne. — Alfred d Musset. — Gérard de Nerval. — Rétif d La Bretonne. — Cardinal de Retz. - Rivarol. — Saint-Evremond. — Saint Simon. — Stendhal. — Tallemant de Réaux. — Alfred de Vigny. Format in-16 doubl couronne.

Chaque volume. . . . . 15 fr

Maurice de Guérin. — Saint-Aman — Théophile. — Tristan L'Hermit Format petit in-18 carré.

Chaque volume . . . . 10 f

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE HENRI DE REGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

Premi s Poèmes. Volume in-18........ 15 »
Poème 1887-1892. Volume in-18........ 15 »
Les J x rustiques et divins. Volume in-18........ 15 »
Les Mailles d'Argile. Volume in-18........ 15 »
La Ci des Eaux, poèmes. Volume in-18........ 15 »
La Sadale ailée. Volume in-18........ 15 »
Le M ir des Heures. Volume in-18........ 15 »
1914-915, *Poésies.* Volume petit in-18........ 5 »
Vesti Flammæ. *Poésies.* Volume in-16........ 15 »
Flam tenax, 1922-1928. Volume in-16........ 15 »
Choix e Poèmes. Volume in-16........ 15 »

ROMAN

La C ne de Jaspe. Volume in-18........ 15 »
La D ble Maîtresse. 2 Volumes in-18 à **12 fr**........ 24 »
Les ants singuliers. Volume in-18........ 15 »
Le B Plaisir. Volume in-18........ 15 »
Le Miage de Minuit. Volume in-18........ 15 »
Les cances d'un jeune homme sage. Volume in-18........ 15 »
Les contres de M. de Bréot. Volume in-18........ 15 »
Le P é Vivant, *roman moderne.* Volume in-18........ 15 »
La P de l'Amour. Volume in-18........ 15 »
Coule du Temps. Volume in-18........ 15 »
La F bée. Volume in-18........ 15 »
L'Am isbène, *roman moderne.* Volume in-18........ 15 »
Le P eau de Laque. Volume in-18........ 15 »
Rom e Mirmault. Volume in-18........ 15 »
L'Illu n héroïque de Tito Bassi. Volume in-18........ 15 »
Histo s incertaines. Volume in-16........ 15 »
La P eresse. *Histoire d'amour.* Volume in-16........ 15 »
Les heurs perdus, nouvelles. Volume in-16........ 12 »
L'Esc ade. Volume in-16........ 15 »
Le V ge d'amour ou l'Initiation vénitienne. Volume in-16........ 15 »
Lettr diverses et curieuses écrites par plusieurs à l'un d'entre eux olume in-16........ 15 »
Moi, e et Lui. Volume in-16........ 15 »

LITTÉRATURE

Figu et Caractères. Volume in-18........ 15 »
Sujet Paysages. Volume in-18........ 15 »
Disc de Réception à l'Académie française. Brochure in-18........ 2 50
Portr s et Souvenirs. Volume in-18........ 15 »
Esqu s Vénitiennes. Volume in-16........ 9 »
Pros atées. Volume in-16........ 15 »
L'Alt ou la Vie vénitienne, 1919-1924. Deux volumes in-16........ 30 »
Lui o s Femmes et l'Amour suivi de **Donc... et de Paray le Monia** olume in-16........ 15 »
Nos contres. Volume in-16........ 15 »
De m temps... Volume in-16........ 15 »

THÉATRE

Le T re aux chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-1........ 15 »

HAVELOCK ELLIS

Membre d'honneur de l'Association Royale Médico-Psychologique de GrandBretag

ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE SEXUELLE

Édition française revue et augmentée par l'auteur. Traduite par A. VAN ENNEP.

I
LA PUDEUR. LA PÉRIODICITÉ SEXUELLE. L'AUTO-ÉROTISME. Vol. in-8 20

II
L'INVERSION SEXUELLE. Vol. in-8 20

III
L'IMPULSION SEXUELLE. Vol. in-8 20

IV
LA SÉLECTION SEXUELLE CHEZ L'HOMME. *Touc*. *Odorat. Ouïe.* Vol. in-8 20

V
LE SYMBOLISME ÉROTIQUE. LE MÉCANISME DE LA DETUMESCENCE. Vol. in-8 20

VI
L'ÉTAT PSYCHIQUE PENDANT LA GROSSESSE. LA MÈRE ET L'ENFANT. Vol. in-8 20

VII
L'ÉDUCATION SEXUELLE. Vol. in-8 20

VIII
L'ÉVALUATION DE L'AMOUR. LA CHASTETÉ. L'ABSTINENCE SEXUELLE. Vol. in-8 20

IX
LA PROSTITUTION, SES CAUSES, SES REMÈDES. Vol.8. 20

X
LA DÉROUTE DES MALADIES VÉNÉRIENNES. LA MORALITÉ SEXUELLE. Vol. in-8 20

XI
LE MARIAGE. Vol. in-8 20

XII
L'ART DE L'AMOUR. LA SCIENCE DE LA PROCRÉATION. Vol. in-8 20

XIII
LE MÉCANISME DES DÉVIATIONS SEXUELLES. LE NARCISSISME. Vol. in-8 20

XIV
L'ONDINISME. LA CLEPTOLAGNIE. Vol. in-8 20

XV
L'EONISME ou L'INVERSION ESTHÉTICO-SEXUELLE. Vol. in. 20

RÊVES ÉROTIQUES. Vol. in-8 20

ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE SOCIALE :

LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ, LUCIE SCHWOB, trad. Vol. in-8. 20

LE MONDE DES RÊVES, GABRIEL DE LAUTREC, trad. Vol. in-18. 12

É TIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒVRES DE ÉMILE MAGNE

Le laisant Abbé de Boisrobert, *Fondateur de l'Acmie française*, 1592-1662. Documents inédits. Vol. in-18. 15 »

Femes galantes du XVIIe siècle. Madame de illedieu (*Hortense des Jardins*, 1632-1692). Documents inédet portrait. Vol. in-18. . . . . 15 »

L'E étique des Villes (*Le Décor de la Rue. Le Mouvem de la Rue. Les Cortèges. Marchés, Bazars, Foires. Les Cimetières. Esthue de l'Eau. Esthétique du Feu. L'Architectonique de la Cité futu* Vol in-18. . . . . 15 »

L'ART DE PEINTURE

—

Essayons de pénétrer ce qu'est la peinture. Limitons-nous à interroger son apparence la plus banale aujourd'hui : le Tableau.

Pour la plupart, le tableau est une image, une représentation, une description, un rapport; l'illustration d'un fait, d'un texte; un récit, le moment d'un récit où les personnages sont fixés et les objets immobiles; la traduction pour les yeux d'un sentiment au moyen de figures, de paysages, d'accessoires; l'allégorie d'une idée abstraite: en somme un sujet proposé, exposé, raconté aux yeux, et qui pourrait être narré autrement. Mais *rien de cela n'est l'*ART *de peinture,* l'occasion seulement. La question n'est pas là.

Question déjà complexe, elle a été rendue confuse par les écrivains : trop souvent ils ignorent les réalités de l'art, même les plus immédiates, autant que la multiple puissance d'expression qu'une œuvre peut détenir. Je voudrais y apporter un peu de clarté en me référant à des peintures connues et en citant (à titre d'exemples auxquels chacun peut ajouter ceux de sa propre expérience) les circonstances par où je fus entraîné dans une évolution qui n'est peut-être pas terminée, puisque je vis encore, mais qui me permet au moins de connaître les sources de mon plaisir et de trouver des raisons à mes préférences et aux préférences de ceux qui ne pensent ni ne sentent comme moi.

Mais il est impossible, absolument impossible d'attein-

dre la clarté si, au préalable, on ne se débarrasse rigoureusement de toute métaphysique, philosophie, morale et autres jeux de mots. D'illustres penseurs ont lancé dans le débat des formules empoisonnées, — dont la plus célèbre et l'une des plus mal rédigées est celle de Pascal : « Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux! » J'ai de plus graves raisons de haïr Pascal, mais pour moi, peintre, celle-ci est de taille. Tout d'abord, quel médiocre philosophe, savant et croyant, pour qui une chose quelconque, même la plus vulgaire, la plus basse, peut sembler dépourvue d'intérêt! Le savant, le poète, l'artiste trouvent chacun dans un misérable objet l'occasion de s'émerveiller. Un crapaud, une casserole, un excrément, une fleur, ont des aspects et une signification que les sens et l'esprit peuvent saisir, et c'est par une vision plus juste et une compréhension plus subtile que l'artiste l'emporte sur Pascal, — ce géomètre qui a voulu démontrer la foi par théorèmes.

Faisons comme Descartes; faisons table rase d'esthétiques, d'écoles, de races et d'époques. Les œuvres créées par l'art de peinture sont des représentations illusoires d'êtres et de choses au moyen de couleurs sur des surfaces. Décidons une fois pour toutes que peinture implique couleur, et que le dessin, qui ne donne l'illusion que de l'espace, des formes et des directions, n'est pas de la peinture, même si ce dessin, par le jeu du blanc-et-noir, donne l'illusion de la lumière. Reconnaissons que le dessin est indispensable à la représentation des êtres et des choses, qu'il se lie et même se confond, le plus souvent, à la couleur. Laissons provisoirement la conception d'une pure peinture dégagée de la forme, bien que les jeux de la seule couleur existent dans la nature et que des œuvres aient été créées où la couleur joue sans rien représenter.

Si l'art de Peinture n'avait pour objet et pour fin suprême que la représentation des êtres et des choses, exacte et précise jusqu'au trompe-l'œil, les procédés de la photographie en couleurs, tous le jours améliorés, at-

teindraient cet objet et cette fin. Mais justement ces reproductions ne sont pas plus de l'art que les modèles reproduits : si elles étaient de l'art, Pascal aurait raison.

Tout d'abord, elles sont *inhumaines*. L'objectif ne regarde pas comme l'œil : il ouvre un angle visuel énorme, — que les opticiens ont élargi sans tenir compte de la déformation des images qui en provient et du renversement des proportions qui en résulte (comparez les dia-positifs du stéréo avec l'image unique où elles se confondent : les rapports entre les premiers plans et les fonds sont tout différents), tandis que l'œil ne regarde qu'un point à la fois. Il ne faut pas se laisser duper par la vivacité de l'organe qui regarde rapidement, mais *successivement*, un grand nombre de points. En outre, l'objectif regarde toutes les parties de l'objet avec la même indifférence, c'est-à-dire sans aucun intérêt, — alors que l'œil centre sa vision autour du point qu'il touche. (C'est pourquoi tous les grands peintres *centrent* leurs tableaux, quelques-uns même, et surtout Rembrandt, d'une façon tout à fait artificieuse qui constitue l'attrape-nigaud de ce maître).

Enfin tous ces merveilleux appareils ne peuvent changer ni l'ordonnance ni les accents du modèle. Si le photographe choisit son éclairage ou éclaire habilement, il obtiendra peut-être un effet : contre-jour, lumière de bas en haut, ombre sur le haut du visage, concentration ou clair-obscur à la Rembrandt — mais toutes ces interventions restent dominées par l'objectif, que rien ne peut obliger à voir comme l'œil, ni à dessiner comme la main guidée par une volonté intelligente, un parti-pris, une émotion qui veut s'exprimer.

C'est que les moyens photographiques ne sont pas un langage, et que l'émoi éveillé par l'œuvre d'art tient aux qualités propres à ce langage, aux signes, conventions, coutumes, habitudes qui créent un lien *humain* par le truchement de l'œuvre entre son sujet, qui n'est qu'un prétexte, et le spectateur plus ou moins initié à ce langage. Ce langage a tous les défauts du pauvre esprit humain : il manque de précision; il est vieux, usé, dé-

formé; il a tant servi, et à de si divers usages, qu'il a perdu presque toute sa signification originelle, remplacée et masquée par les acceptions sans nombre que des emplois hasardeux, ironiques, analogiques, argotiques ou poétiques lui ont ajoutées au hasard. La peinture a une sémantique tout comme le vocabulaire. Mais ces diversités, ces nuances, ces impropriétés mêmes ouvrent à chaque esprit un champ où il s'élance pour saisir et recréer le sens du poème, le transposer dans son propre sentiment selon sa culture et son appétit, ses prédilections et ses résistances : conflit et accord, mais tout humain. Eclairons-nous d'un exemple.

Plomb. Ce métal pesant, gris luisant et vite terni, mou et flexible mais peu élastique, nous le connaissons assez pour que son nom l'évoque tel qu'il est. Mais disons : « du plomb dans l'aile », « du plomb dans la tête », « aplomb », « sous les Plombs », et voilà que ce nom de métal signifie successivement : atteinte grave, sagesse, stabilité, prison...

Encore toutes ces significations sont-elles fixées par l'usage. L'emploi poétique y ajoute des nuances nouvelles *inopinées*, portant par analogie, par musicalité, ou par rapprochement avec d'autres vocables, des significations singulières, subtiles ou rudes, étonnantes comme l'éclair ou satisfaisantes comme une révélation, comme une preuve.

Voici un vase fragile, en verre soufflé; son col s'élève au-dessus d'une espèce de conque; il est posé sur un meuble, dans un coin; c'est le soir, peut-être la nuit; il n'y a rien dans ce vase, ni eau ni fleurs. On pourrait le photographier, en posant longtemps. A quoi sert-il? Qu'est-ce qu'il fait là? On dirait un vase de Venise, mais quel intérêt?... Le poète devine cet intérêt, que Pascal ne soupçonne pas, et il va nous le communiquer. Il choisit des mots, — oh! parmi les plus ordinaires : verrerie, col, croupe, surgi, ignoré, veillée, éphémère (pour fragile) interrompt, fleurir, amère)... Rien de rare. Et il les assemble, les rapproche pour exalter leurs timbres,

leur portée, leur accent, toutes leurs vertus suggestives. Et voici sa phrase :

« Surgi de la croupe et du bond d'une verrerie éphémère, sans fleurir la veillée amère, le col ignoré s'interrompt. »

Nous sentons qu'il y a là *autre chose*. Ce n'est pas une phrase qu'on traverse comme l'écuyère un cerceau de papier. Elle sonne et s'ordonne de façon inquiétante. Relisons-la telle que le poète l'a disposée selon des règles :

Surgi de la croupe et du bond
D'une verrerie éphémère,
Sans fleurir la veillée amère
Le col ignoré s'interrompt.

Quel accent et quelle atmosphère de détresse! « Tout est consommé, c'est fini, personne ne viendra plus. » Et le poème continue et puis s'achève, décourageant toute attente de voir jamais rien annoncer

Une rose dans les ténèbres.

Entre la description prosaïque et la poésie, presque pas de rapports. Le sujet? Quel est le sujet? Ce n'est pas la description du vase. Il n'en est que la matière. Le véritable sujet, c'est le sentiment de solitude, d'abandon, d'oubli : c'est la désespérance. Le poète a imaginé un vase sans fleur. Peut-être a-t-il éprouvé, quelque soir, le même sentiment devant un vase de Venise nu et vide dans l'ombre. Mais il a pu, aussi bien, construire ce motif et choisir les objets qui permettent d'employer les mots dans un certain ordre, pour créer ces résonances mélancoliques d'où l'émoi va naître.

On comprend pourquoi je prends un exemple de poésie : je ne puis mettre sous les yeux du lecteur un paysage, puis un peintre et un photographe tirant de ce paysage l'un une épreuve, l'autre un tableau; je ne puis montrer Corot peignant d'après nature une petite étude où déjà le *motif* est transfiguré. Ma parabole donne assez à entendre que les choses se passent en peinture comme en poésie.

Mais allez au Louvre. Arrêtez-vous devant l'*Eglise de Gréville,* de Millet; devant le *Portrait de Jeune Homme* de Prud'hon; devant la *Femme à la Perle,* de Corot. Vous sentirez bien que la photo n'a rien à faire ici; vous sentirez plus ou moins profondément qu'il y a là *autre chose* que la représentation d'une pauvre vieille église, d'un jeune homme ou d'une femme. Retournez devant les deux fresques de Botticelli : les personnages sont encore moins *immédiats,* moins réels, plus éloignés de toute reproduction photographique : en sont-ils moins vivants, moins délicieux? On éprouve et l'on goûte la grâce des lignes, l'élégance des attitudes et une noblesse dans l'arrangement qui dépendent seulement du dessinateur. Copiées exactement sur leurs modèles, ces figures porteraient les apparences trop connues, c'est-à-dire vulgaires, de l'humanité, des objets, des étoffes, — tandis que les voilà dégagées de ce positif et réduites à ce qu'elles ont de rare et d'exquis; les couleurs dont elles sont peintes, au lieu de traduire le jeu naturel de la lumière sur les chairs et le velours, parent ces jeunes femmes et ce poète, ou ce prince, de nuances précieuses et simples qui nous parlent *elles-mêmes* dans un accord où la chair et la soie sont évoquées, certes, mais non reproduites, de sorte que l'ensemble joue, loin de toute matière, pour les régions de notre esprit qui ne sont pas esclaves de nos yeux, bien que nos yeux en aient ouvert l'accès à cette symphonie.

Je veux faire comprendre que la peinture, comme tout à l'heure la poésie, porte *en soi* une vertu émouvante qui ne tient pas au sujet. Le sujet, dans l'immense majorité des œuvres, compte plus, souvent même compte seul pour les yeux et l'esprit, et ce sont les œuvres accessibles à l'immense majorité des hommes. Mais ici, non plus que dans tous les autres domaines, la majorité ne connaît pas le meilleur, le sublime, auquel on n'atteint que par une longue culture — ou par le génie.

Il n'est pas question de dénier toute valeur d'art aux œuvres de simple représentation, car la copie de la nature peut aller de la surface des choses jusqu'à une singulière profondeur. Choisissons au Louvre quelques ta-

bleaux dont la comparaison fasse distinguer ces degrés, quelques chefs-d'œuvre incontestés.

Vermeer, Terburg, Raphaël, Prud'hon, Corot, voilà des maîtres admirables. Le premier n'est pas représenté au Louvre par les œuvres qui serviraient le mieux ma thèse, mais le petit tableau qu'on y voit permet de remarquer que le *rendu* des étoffes est très analogue à celui des chairs. On dirait les mêmes matières. Si vous n'apercevez pas cette ressemblance, comparez aux Terburg. Chez celui-ci, on sent la soie de la robe et l'épiderme de l'épaule; on croit toucher un tiède poignet de femme, et puis une froide vaisselle d'argent; ce n'est pas lui qui resterait indifférent, comme Vermeer, entre un tapis et un visage. L'œil de Terburg est plus sensible, plus fin, plus ému, et la main plus docile. Si nous possédions certains de ses petits portraits de femmes, vous subiriez plus intensément la vie, la meurtrissure, la douleur qu'il a traduites dans une réalité presque tactile. Ne nous laissons pas aveugler par la gloire de Vermeer : elle tient à la rareté de ses tableaux et aux prix absurdes qui en résultent. Terburg va plus loin que lui.

A présent nous pouvons étudier et comprendre le *Balthazar Castiglione* de Raphaël. Le rendu y est prodigieux. Linge, fourrure, velours, visage, presque du trompe-l'œil. Mais le sentiment de la vie y couve. Les yeux regardent, pénétrants et tranquilles. Partout l'exécution est d'une pureté parfaite. Une certaine froideur retient cependant tout ce qui pourrait s'épancher et s'exalter, car le portrait est peint dans une gamme grise, raffinée, où s'éteint un peu le rayonnement au profit d'une dignité que Raphaël devait à la fresque. On n'oserait dire qu'il traverse et dépasse l'aspect physique du modèle, puisqu'il s'y attache étroitement, mais déjà les yeux du portrait regardent comme des yeux humains, et si les chairs n'émettent pas beaucoup de chaleur, on y devine que le sang circule, paisiblement. Hésitez-vous à le reconnaître? Voici l'*Odalisque* de M. Ingres. Evidemment, si vous n'êtes pas frappé par la rigidité de cette forme artificielle après Terburg et Raphaël, il serait vain d'insister. Mais la com-

paraison doit vous démontrer que l'*Odalisque* est un objet, qui n'a même avec la femme qu'une lointaine analogie de construction et aucune ressemblance de matière. En la voyant, on reconnaît la justice de Rodin et on approuve le verdict de Couture : faux dessin et fausse couleur, chambre claire après injection intra-veineuse d'un liquide qui n'est pas même de douce mort. (Anquetin a critiqué très précisément la mauvaise construction anatomique des nus d'Ingres.) Revenons aux vrais maîtres.

Il est au Louvre un portrait qui devrait jouir de la plus haute estime : c'est le *Jeune Homme* de Prud'hon. Allons le regarder. Il respire et communique une espèce de sensualité. La bouche, un fruit, une pulpe; non, une bouche. Et ces yeux de velours! De tout le visage émane une vie chaude. S'il est beau ou quelconque, on n'arrive pas à le savoir : un halo le transfigure. Je ne connais aucun portrait aussi charnel. Prud'hon lui-même, que je sache, n'en a peint aucun autre qui porte tant d'émoi. Et c'est par la fidélité du rendu qu'il y atteint! Tout est positif, réel, précis, juste, véridique, dans ce portrait. Les détails, l'étoffe de la capote, le dossier de la chaise où l'on reconnaît le luisant et le fil du noyer, les nuances du teint, les moindres modelés, rien qui ne soit prodigieusement et minutieusement exact. Et malgré cette rigueur, quelle tendresse! Il y a là une réussite des plus rares, une synthèse heureuse des qualités qui d'ordinaire s'opposent, s'excluent, — un miracle. Le maître a centré sa figure avec une finesse et une ampleur telles, qu'il en naît une espèce de mystère : c'est le mystère Rembrandt, dont je disais un mot tout à l'heure, cette sorcellerie qui ôtait la parole à Fromentin. Mais quoi! les sorciers, depuis Aaron jusqu'aux souffleurs d'ectoplasmes, ont inventé bien des trucs pour duper le monde, et la peinture n'est qu'une duperie, comme la parole. La merveille est de donner l'illusion, même à ceux qui savent comment c'est fait. Inutile de penser à une intervention divine. Le truc de Rembrandt consiste à établir tout le modelé d'un visage autour d'un seul point de lumière, auquel toutes les autres lu-

mières sont subordonnées. (Vous voyez, c'est bien simple. Essayez.) Mais Rembrandt est quelquefois truculent, un peu grossier. Prud'hon est ici d'une réserve, d'une discrétion parfaite. Il ne va pas aux extrêmes du blanc-et-noir, et il modèle avec une extrême douceur ses passages de couleur et d'ombre, gardant toujours aux formes leur plénitude et leur chaleur. Le *Balthazar*, sans nul artifice, mystère en pleine lumière, impressionne moins que le *Jeune Homme* qui surgit de la pénombre. On peut donner sa préférence à celui-ci, même quand on a compris qu'il bénéficie d'un truc. Imaginons que le *Balthazar* soit aussi baigné dans une ombre dont n'émergeraient que les principales lumières de la face et du costume, comme les Rembrandt. Il ne gagnerait rien en qualité, mais ferait plus d'effet. L'emporterait-il sur le Prud'hon? Je ne crois pas: celui-ci garderait toujours sa bouche, sa vraie bouche humide et tiède, et ses yeux de velours.

En toutes ces œuvres, nous reconnaissons que la nature est représentée avec une fidélité chaque fois meilleure, mais sans altération, suppression ou transposition, comme nous avons vu aux Botticelli. La *Femme à la Perle* nous entraîne un peu hors de ce réalisme direct, mais peut-être sans que Corot l'ait voulu; peut-être seulement par le fait d'une gaucherie, d'un manque d'adresse et de métier dont on voit beaucoup d'autres traces dans ce profond chef-d'œuvre. Les chairs et la nature-morte y sont infiniment moins bien traitées que chez Vermeer ou Prud'hon. Ce n'est nullement par une véracité totale que Corot nous subjugue. Le dessin n'est pas très souple, la couleur manque de fraîcheur, de pureté; on voit partout des plissements dus à des surcharges de matière, des repentirs... Et pourtant cette figure nous inquiète et nous enchante. Il semble que Corot veuille faire rendre à son art un sentiment de noblesse et de féminité mêlé de pudeur, et qu'il tâtonne, cherchant ses moyens comme on cherche des mots pour exprimer ce qui n'est conçu que dans les régions obscures de l'esprit, des mots qui n'existent peut-être pas et qu'on remplace par des allusions et des analogies. Pensons aux portraits si vivants, mais si positifs,

que nous venons de voir. Dans celui-ci, y aurait-il *autre chose?*

Millet disait : « L'émotion force l'expression. » Il en donna souvent la preuve. Corot y tend, il y arrive; il nous persuade de quelque conception qu'il ne perçoit peut-être pas clairement. C'est comme une sensation profonde qui vient effleurer. Jules Laforgue dit : « Toutes les tentatives de l'art viennent de l'inconscient qui veut s'exprimer. » Ou des racines de la conscience qui veulent fleurir? de l'embryon qui veut éclore? Ce que nous appelons conscience n'est que l'acte extérieur du complexe dont nous ne sommes pas maîtres et par où le monde nous a pénétrés, dont nous sommes faits.

Voici un petit exemple de ce qui se passe chez un peintre. Il a longuement et patiemment cherché le ton juste qui doit occuper une infime place dans son tableau; il croit l'avoir trouvé, et il le pose. Ce n'est pas ça. Ce n'est pas cette justesse-là qu'il voulait. Cette réussite est un échec pour son désir, parce que ce désir est indéfini. Il cherche autre chose, tâtonne, essaie. Voici des nuances jolies, mais elles le choquent par leur discordance. Et puis voilà des tons boueux qui révoltent son goût. Par rage, par dépit, il en pose un, — et il demeure stupide, charmé et déconcerté : ce ton boueux, mis en place, est devenu exquis, s'accorde et s'exalte doucement... Humble leçon, la plus fréquente que le travail donne aux peintres. Imaginez qu'au lieu d'un petit ton, d'une touche, il s'agisse de créer l'harmonie qui traduira un jeune visage vivant, et non pas seulement sa vie physique, extérieure, mais un peu aussi de son caractère, un peu de son âme, dirai-je pour être bref, sinon clair.

Quand on veut exposer ce qui ne tombe pas immédiatement sous les sens, on risque de paraître mystique : *Ame* est un mot trop commode! Le Bouddha, le Sage, niait l'âme. Jésus n'en dit rien. Il n'annonce la résurrection que des corps. Faut-il rejeter un mot parce qu'il est trop commode? Quand je m'efforce d'exprimer ce qui n'appartient peut-être pas — ou pas encore — au domaine de la pensée logique, et que je veux vous communi-

quer au moins la présomption d'une réalité plus complexe et moins apparente, me reprocherez-vous de faire de la métaphysique? — Je prétends me tenir aux faits et aux choses, et l'on va comprendre que je m'appuie sur la terre ferme, car je vais montrer comment le dessin, le dur, le strict dessin, que rien ne peut soustraire à l'analyse, contribue à entraîner l'esprit par les sens plus loin que le visible et le tactile : du côté de l'âme.

Un jour, à Venise, j'entrai avec le peintre suisse Morerod dans un magasin de photographies. Des monceaux d'épreuves couvraient une grande table, et par-dessus, en évidence, le portrait de Rubens par lui-même, le fameux portrait au chapeau. Quelle virtuosité! Mais voici : nous découvrons une série de têtes prise aux fresques de Santa-Maria-Novella. Aussitôt le Rubens n'existe plus. Il paraît artificiel, sans vie et vulgaire! Du bazar. Les têtes de Ghirlandajo, si simplement écrites, si dépouillées, cernées d'un trait et ombrées de hachures, effacent le Rubens, vident sa calligraphie de tout intérêt. Peut-être que, sans ce voisinage, nous aurions conçu de Ghirlandajo une idée de froideur. Mais le superficiel de Rubens *fait apparaître le contenu* de l'Italien; son brio s'éteint devant le calme de ces photos grises. Quelle révélation!

Nous rapprochons d'autres portraits. Titien ne résiste pas à la comparaison; Rembrandt n'oppose que ses effets d'éclairage. A quoi tient cette éclatante suprématie? Regardons mieux. Analysons : Nous sommes *forcés de voir* que la simplicité apparente de Ghirlandajo est pleine d'inflexions subtiles, plus éloquentes que les modelés véhéments des autres. Voici un art bien éloigné du trompe-l'œil! Les caractères fonciers, permanents, des modèles ont été choisis, remués et accordés pour exprimer leur personnalité dans ce qu'elle a de continu et, en somme, d'intérieur. Les autres peintres ne signalent qu'un aspect temporaire, avec un souci plus grand d'étonner et de plaire que de convaincre et d'émouvoir. Chez Ghirlandajo, rien de mystérieux; mais que son œil est pénétrant, sa main docile et sûre! Aucune virtuosité ne la fait dévier de la vérité que l'œil révèle et que l'intelligence éclaire.

Devant ces êtres pleins d'humaine aisance et si vivants, nous sentons battre le cœur du maître.

Morerod enthousiasmé acheta la série des photos. « Oh je comprends maintenant ce qu'est le dessin! Ah les primitifs! Ah l'Italie! »

Ce Suisse a vécu longtemps en Espagne, dessinant tout le temps. Une gitane nommée Pastora lui posa des centaines de croquis, pastels et peintures. D'une exposition qu'il fit à Lausanne, sa ville natale, il avait tiré une petite somme et s'offrait le voyage d'Italie. Le voilà sûr d'être devenu *encore plus fort*. Quand je le retrouvai à Paris, il dessinait dans une espèce d'ivresse des portraits d'une délicieuse *Dame* uruguayenne... mais ni ce charmant modèle ni l'exemple de Ghirlandajo n'avait poussé Morerod plus loin que ses honnêtes copies. De son beau modèle il avait tiré déjà bien des images quand il se mit, sur mon conseil, à peindre en détrempe. Il dessinait au pinceau avec plus d'ampleur et d'accent qu'au crayon, mais il ne s'en rendait pas compte. Quand on le lui disait, il entrait en fureur. Un jour, dans mon atelier, il dessina ainsi, de souvenir, un portrait de la *Dame* où vraiment tout ce qu'il avait saisi de sa grâce se trouvait confondu, résumé et comme sublimé. Je commençais à lui en faire compliment, mais il m'interrompit : « Je vous le donne! » Et en effet il mit une dédicace et signa... Parmi divers conseils techniques, je lui avais donné celui de ne pas compliquer sa palette et de s'en tenir aux matières les plus homogènes. Or ce portrait était peint, dessiné plutôt, avec du noir pur sur une toile naturelle. Alors voici la dédicace : « A Jeanès, cette unité de matière. » Il devait mourir peu après sans avoir su que cette esquisse rapide, — et qu'il méprisait — dépasse toute son œuvre. Comment aurait-il compris Ghirlandajo? Il ne voyait pas clair en lui-même.

Personne n'aperçoit du premier coup la grandeur d'un art fait de telles subtilités. J'en eus une autre preuve à Venise. Quand on est entré à Saint-Marc par le portail central, il faut se retourner et contempler la mosaïque

représentant Jésus entre saint Marc et saint Pierre qui lui rendent hommage... J'ai vécu trois ans à Venise. Cette mosaïque, comme bien d'autres, me paraissait dessinée à coups de serpe. Plus d'une fois j'ai éprouvé un peu de pitié pour ces pauvres primitifs qui dessinaient si mal. Jusqu'au jour où je vis une autre mosaïque du même sujet, dessinée par Titien. Ce fut une déception et une révélation : je retournai immédiatement à la vieille mosaïque et je compris avec attendrissement à quel point, avec quelle intensité, elle exprimait la foi des saints et la sérénité divine du Christ. Le pur artiste avait vu les attitudes et les gestes réels de deux croyants, de deux humbles chrétiens, et les avait montrés avec une fidélité attentive, émue et sans artifice. Titien, lui, avait pris deux modèles : il leur avait fait tenir les mêmes *poses,* et il avait *copié des modèles,* moins que des comédiens, des mannequins presque. Mais l'anatomie y est, cette maladie du dessin. L'extrême simplicité des belles mosaïques byzantines, qui va jusqu'à l'abstraction, rend leur lecture difficile aux esprits que le réalisme extérieur de la Renaissance a congénitalement accoutumés à des images en apparence complètes, en réalité sommaires. Les petites coupoles du pronarthex de Saint-Marc offrent toute une suite de modèles du dessin le plus expressif en même temps que le plus dépouillé. Voyez le corbeau de l'Arche; et Noë! Jamais les Flamands n'ont montré un pareil ivrogne endormi, saoul-perdu.

Un beau dessin met en évidence les accents nécessaires, ce qui *exprime.* Tout ce qui ne contribue pas à révéler le sujet dans ce qu'il a de permanent, de foncier, d'individué, est écarté, supprimé, ou réduit à une subordination qui lui interdit de troubler le caractère total. Ingres donne autant de soin et d'importance à un bouton qu'à un œil. Meissonnier veut peindre Napoléon, l'Empereur, quelque chose! Il décrit un moment de l'Epopée. Et qu'est-ce qu'il nous montre? Des bottes, des culottes, des capotes. Manet regardait un *Austerlitz* quelconque avec toutes les marques de l'enthousiasme : « Quel tableau! Tout est en acier, sauf les cuirasses. » Ces gens-là voyaient comme

des objectifs, avec la même insensibilité, mais avec moins de précision.

Si les mosaïstes simplifient à l'extrême, d'autres dessinateurs (j'entends : des maîtres sublimes) ont voulu tout dire d'un visage dans le parfait accord d'une synthèse totale. Le portrait au crayon de la princesse d'Este, par Léonard de Vinci, en offre un merveilleux exemple. Dessin qui touche au mystère. Modelé, profil, chevelure, port de la tête, et cette bouche sinueuse! Il n'est rien là qui n'attire vers une espèce de vertige. Le maître n'a pas exprimé autant par « le sourire onduleux et noir de la Joconde ».

Quand le dessin palpite d'une telle vie, il la communique à la couleur. Par contre, celle-ci trahit quelquefois le dessin, nous en détourne, ou l'enterre. Bien des maîtres du crayon ne savent plus dessiner quand ils tiennent une brosse. Les portraits de Lebrun (en bien mauvais état, envahis qu'ils sont par les dessous qui ont *repoussé*) ne montrent toute leur intensité que dans les gravures qui en furent tirées. Il y a là des visages, des regards que les tailles savantes (et pourtant si rigoureuses!) du burin font apparaître comme si le graveur les avait ressuscitées et dégagées de l'ensevelissement où les retenait la peinture.

Avec quelle ténacité l'artiste doit sonder son modèle, après les rares moments de suprême clairvoyance où il avait cru le saisir et le pénétrer! Lueurs, accord et désir d'où naquit la volonté de reproduire ce qui l'a tant ému. C'est le moment d'amour, origine des vraies œuvres d'art, éclair éblouissant et bref, surprise des sens et du cœur, mirage, duperie, mais non point vanité, car c'est la *conception :* un être veut se former, éclore et vivre, œuvre de chair humaine ou de matière inerte, œuvre d'art. Alors commence l'effort, le travail en collaboration de l'intelligence et du talent avec l'instinct créateur. Et que de déboires! L'habitude, la fatigue de l'œil et de l'esprit dissolvent rapidement et souvent l'image frappante et féerique qui ne se montre que pour s'éclipser et qu'il faut

reconstruire afin que les yeux d'autrui la retrouvent et la subissent à leur tour.

Qui ne connaît (à moins d'une privation totale de sensibilité) l'enchantement de voir soudain s'ouvrir à nos yeux un spectacle nouveau? Quand le rideau s'écarte, au théâtre, c'est devant un rêve. Un tableau des *Folies-Bergère* soulève d'abord en nous une joie. Si nous avions la sagesse de nous livrer à cette débauche de lumière et de couleur sans y vouloir rien distinguer, ce vif plaisir se prolongerait. Mais nous nous jetons tout de suite vers d'autres appeaux, parmi lesquels le sex-appeal crie le plus fort. Nous abandonnons le plaisir qui nous baigne pour suivre ces formes en mouvement qui sont des femmes nues. Satan, ses pompes et ses charmantes œuvres nous ont pipés — une fois de plus.

Partout et toujours des pièges se tendent pour nous distraire. Au détour du chemin, quand un paysage inconnu se découvre, n'est-ce pas un délice? En montagne, l'enchantement se renouvelle sans cesse, et si la nature est encore vêtue de ses nuances du matin, nous y buvons des yeux une ivresse pure. Mais elle ne dure guère, pas plus que les autres, à cause de la curiosité qui nous entraîne. Il faudrait, pour en jouir un peu plus longtemps, regarder sans fixité ni continuité, comme si nous avions peur de connaître ce qui est là et nous attire.

Comment le peintre pourrait-il capter ce spectacle qui vient de le surprendre? Emu, troublé, tremblant, sa sensibilité traversée d'éclairs et de spasmes, c'est le moment où il lui faudrait rassembler ses outils et ses moyens comme une armée éparse, dégager sa lucidité de l'ivresse, *choisir!* et « se jeter sur le travail comme sur une proie ».

Frappé du coup de foudre, subjugué par l'amour qui l'aveugle, ne lui demandez pas de déployer son génie et ses ruses pour conquérir ce qui vient de le vaincre. Qu'il jouisse de sa défaite, qu'il se laisse envahir, — c'est en lui-même qu'il retrouvera l'ennemie chérie. Pourquoi tenter de résoudre immédiatement la contradiction de cette double nécessité qui fait l'artiste : sensibilité ouverte, avide, femelle, — et volonté clairvoyante dans l'effort

mâle? En ce moment, il ne peut dominer ce monde qui le baigne et l'émerveille. Sa suprême habileté est de s'abandonner à la séduction, et surtout de se livrer au prestige qui l'affole le plus et le soulève de désir ; à la couleur. Car toute féerie est couleur.

Traduisons en plate prose. Plaçons-nous dans les conditions les plus favorables. Que le peintre ait sous la main un matériel permettant de travailler sans perdre une seconde. Toile blanche, palette fraîche, pinceaux propres. S'il laisse passer trois minutes, tout est perdu. Plus éblouissante est la féerie, plus elle est fugitive. Les yeux bientôt saturés d'elle en perçoivent moins l'éclat et l'harmonie, mais s'égarent dans un océan de détails où il faut choisir, prendre un parti, les mettre en place, dessiner! oublier cette divine couleur pour le dur, le strict dessin qui vient de l'analyse et que rien ne peut soustraire à l'analyse, le dessin qui ne parle qu'à l'intelligence, alors que la couleur a touché le domaine obscur et passionné du sentiment, l'a illuminé — et s'y est allée dissoudre — pendant qu'on lui prépare sa place et son lit sur un morceau de toile. Quelle angoisse tourmente Cézanne pour retenir cette volupté, la faire renaître et la fixer!

Ne croyez pas qu'il s'agisse du banal coucher de soleil, ni des effets singuliers que la nature prodigue. Le vrai peintre est sensible aux spectacles les plus divers, et jusqu'aux plus humbles. L'éblouissement vient de ce que l'un d'eux l'a frappé, l'a atteint dans un repli de son âme. Ne sait-on pas que toute femme peut être aimée? Dans tel tableau de Cézanne ou de Millet, vous verrez un terrain, un toit de chaume, un pauvre mur qui vous fera trembler le cœur comme le leur a tremblé. Et par contre, le plus souvent, de beaux objets et d'agréables figures soigneusement représentés par d'habiles exécutants vous laisseront calmes jusqu'à l'indifférence, indifférents jusqu'à l'hostilité. On ne peut pas regarder une jolie femme peinte par Friant, surtout si elle montre son jeune sein, sans une espèce d'aversion indignée.

Mais devant des difficultés qui paraissent insurmontables, comment le peintre va-t-il procéder? Nous retom-

bons au *Paradoxe* de Diderot : l'acteur doit-il jouer chaque fois sous le coup de l'émotion, — ou établir son jeu une fois pour toutes? Diderot était trop intelligent et trop sensible pour ignorer qu'il faut les deux. Si l'émotion manque à l'origine, où la retrouverait-on? Comment la ferait-on renaître en soi? Mais si le jeu est établi, même rigoureusement, l'acteur cesse-t-il d'être sensible, et ne peut-il retrouver, en jouant, une part au moins de l'émoi initial? De même pour le peintre.

Dans un cas et dans l'autre, il lui faut le talent, la connaissance des moyens qui permettent de traduire, le goût qui fait éliminer les moyens grossiers et raffiner les autres; il lui faut l'intelligence de la nature et celle du métier. L'acteur recrée son personnage, le peintre recrée son sujet : chacun se substitue, et c'est pourquoi dans le tableau nous voyons surtout le peintre, et, dans le personnage, l'acteur. Dirons-nous que c'est magie? sorcellerie? Mais nous pouvons dire que c'est féerie, comme au théâtre.

Un beau tableau est une féerie fixée, alors que dans la nature elle continue à vivre. Pour qu'elle continue à vivre dans le tableau, il faut que celui-ci ne se livre pas d'un seul coup, qu'il soit riche de nuances et d'inflexions, de modelés et d'harmoniques, qu'il se renouvelle devant les yeux et devant l'esprit. Un beau tableau reste nouveau longtemps; les grands chefs-d'œuvre sont inépuisables, car, outre leurs richesses formelles, ils suggèrent encore plus qu'ils ne représentent.

Les réalités dont il est fait, subtiles et fugaces, sont aussi difficiles à décrire qu'à surprendre. C'est pourquoi, devant les résultats du travail le plus positif, tant de gens crient au miracle. Il n'y a pas de miracle. Il y a seulement un homme chez qui la sensibilité, physique et morale, s'allie à une clairvoyance parfaite, à une science toujours prête de son métier, de son langage, et à la plus grande docilité de la main. C'est grâce à de telles ressources qu'il recréera les prestiges de la nature, qu'il fera passer chez autrui une part des émotions éprouvées devant elle et *qu'il sait retrouver en lui-même*, — et

n'oublions pas que l'artiste a vu mieux que le commun des hommes et que, ce qu'il nous montre, nous ne l'aurions pas vu comme lui, peut-être pas du tout vu sans lui.

Salomon Reinach théorisait que la magie est l'origine des arts. En fait, que serait la magie, ou toute autre religion, sans les arts? A l'origine, tout se confond. Avec le temps, tout se sépare, se distingue, tout se reclasse, malgré des retours à la confusion. On conçoit mieux que les arts eussent donné naissance à la magie. Que les mages (et lesquels? et quand?) aient utilisé les arts plastiques pour faire apparaître des personnages fictifs, créé des euphories à l'aide de la musique et des parfums, oui; mais, en lui-même, l'art est indépendant de la magie, même quand il la sert. Il continue à servir les religions, il est à la base de leurs rites. Pouvons-nous imaginer un culte sans architecture, sans musique? Si la sculpture et la peinture ont été interdites par Moïse, n'a-t-il pas minutieusement ordonné le temple et les cérémonies?

Restreignons-nous à la plastique. Que d'efforts et de génie l'antiquité n'a-t-elle dépensé pour représenter les dieux! Partant de l'humanité, la statuaire en a magnifié les formes jusqu'à la simplicité grandiose. La couleur fut sollicitée en ce qu'elle a d'essentiellement humain, comme si les prêtres païens avaient exactement connu ses effets physiologiques et les états d'âme qui s'ensuivent. On oublie ou l'on ignore que , parmi leurs attributs, les dieux possédaient couleurs et métaux, choisis avec une étonnante sûreté pour symboliser leur puissance individuelle, leur caractère et leur rang. Le christianisme adopta ce langage symbolique, le détourna de son origine et le pervertit peu à peu. Mais il en subsiste quelque chose dans les mosaïques des premiers siècles qu'on trouve en Grèce, en Italie et en Russie. Aujourd'hui, c'est un langage perdu : peu de peintres soupçonnent que ce fut jamais un langage.

Pourtant aujourd'hui moins que jamais on ne devrait l'ignorer, car on sait à présent, et de façon scientifique, comment les couleurs agissent sur le physique, et par con-

séquence sur le moral. Il est même surprenant de constater à quel point les conclusions de M. Lumière confirment les attributions symboliques du paganisme. Pour exposer ces connaissances, il faudrait trop de temps, mais ce serait œuvre utile, nécessaire. Ramenons la question à l'art de peinture.

On ne peint pas avec des lumières, blanches ou colorées; on ne peint pas avec les raies du spectre, mais avec des *matières*, les unes naturelles, les autres chimiquement obtenues.

Pourquoi la fresque garde-t-elle tant d'autorité, de prestige et de noblesse? C'est parce qu'elle est peinte avec des terres et des pierres broyées. Elle n'a ni l'éclat ni la puissance chromatique des autres peintures. Même les couleurs chimiques que l'on y peut introduire participent de la chaux qui leur sert d'agglutinant et prennent ce caractère tellurique, sobre et calme, ce rayonnement du rocher. Comparez au cadmium en poudre la plus pauvre des ocres, vous sentirez combien elle est sympathique et l'autre agressif.

C'est que plus les couleurs artificielles sont proches des raies spectrales, plus elles sont hostiles entre elles. Leur désaccord est irréductible, alors que les terres se marient naturellement, — parce qu'elles ne sont pas simples. Elles possèdent en commun des éléments qui les unissent en ne laissant chanter que de rares et fines nuances. Cherchez à composer ces nuances avec les couleurs riches, vous obtenez des mélanges boueux.

Il suffira de cet exemple pour faire apparaître la puissance intérieure du vocabulaire naturel, en peinture comme en poésie. Les couleurs pures, magnifiques, sont les nouveaux-riches qui ne sauraient se tenir décemment dans une société où l'on parle, où l'on insinue, où l'on ne crie jamais. Ajoutez que les vieilles couleurs sont chargées de sens par un usage millénaire : il est déplorable que le goût et l'abus du bruit rendent sourd à leur langage. (Gœthe, qui a si bien compris le caractère des couleurs, n'a pas abordé l'étude de leurs matières : il en aurait deviné la poésie).

Tous les dangereux présents de la science, les vrais artistes qui les utilisent arrivent à en tirer parti, mais il faut bien savoir que, même à eux, ils n'ont apporté que duperie. Comment la peinture a-t-elle résisté à tant de maladies! Depuis la Renaissance, dressons l'inventaire : l'anatomie a fait négliger la justesse des attitudes et du geste, qui seule importe; la perspective a perverti la libre composition éloquente au bénéfice d'une géométrie qui n'a pas de signification; l'huile a permis de copier (!) directement, au lieu de concevoir; la photographie a faussé la vision humaine; la chimie nous a comblés de poisons. Il en est résulté une nouvelle barbarie qui s'ignore et une outrecuidance qui se renouvelle, malgré les échecs successifs des inventeurs de techniques et d'esthétiques. Chacun parle et veut imposer le langage qu'il invente, et il bégaye. Quand un enfant crie « Poum! », il a gagné la guerre.

Personne ne redoute plus l'absurdité ni la folie : on veut changer, on vit dans le besoin et l'illusion de la nouveauté, alors que la peinture est le plus vieux, le plus exploité des domaines, où tout a été fait. Mais par une contradiction qui tient à l'ignorance, malgré les trésors que nous avons recueillis de tous les temps et de toutes les races, malgré ce que nous ont donné l'Asie, les barbares, les nègres, — l'Occident, et surtout la France, se confine dans le misérable métier d'huile. Pour en tirer parti et se faire connaître, les plus grossiers et les plus ignares, les plus bouchés sont aussi les plus féconds en formules. Trop aveugles devant les chefs-d'œuvre pour penser un instant à les continuer, ils ne font même aucun effort pour les comprendre. Pas plus qu'ils ne veulent comprendre la nature : s'ils ne savent rompre absolument avec elle, ils la traitent avec une espèce de férocité. Ce n'est pas assez pour eux d'être illettrés, ils se prévalent de leur inintelligence, de leur bassesse, de leur démence et même de leurs vices. La première qualité de la peinture qui tient aujourd'hui la vogue et le marché, c'est d'être « mal foutue ». Il faut être gabelou, alcoolique, daltonien, être privé par une tare physiologique du moyen de s'exprimer, être

rejeté du règne de l'esprit, pour que le commerce, qui ne peut oublier le cas de Cézanne auquel il n'a jamais rien compris que l'affaire, dépense son activité et risque ses capitaux.

Pour se justifier de n'avoir pas acquis le métier même élémentaire, primaire, les plus *modernes* de ces messieurs artistes-peintres se réclament de vertus : sensibilité, naïveté, sincérité, ou se vantent d'un génie créateur, constructif; d'autres revendiquent simplement la vieille « joie de peindre ». Cela permet une production surabondante que le commerce peut exploiter; il suffit de quelques étiquettes : cubisme, dadaïsme, etc., qui facilitent la publicité (critique d'art) et le classement des stocks. Nous devons à l'impressionnisme la substitution des catégories commerciales au groupement par écoles. Le talent n'entre plus en compte. L'important, c'est la marque de fabrique. Dans les Salons, on reconnaît la production de telle galerie (magasin) et de telle autre. Effet du travail en série que le négoce exigea toujours. Les « Maîtres » de l'impressionnisme torchaient leurs études sur nature, ce qui les dispensait de penser à penser un tableau et même d'arranger naturellement une nature morte.

C'était encore trop. N'importe quoi, n'importe comment, le moins possible! Il paraît utile que ce soit hideux. Les peuples les plus arriérés et les plus réfractaires trouvent dans cette anarchie tous les prétextes, tous les encouragements pour violer les frontières hors desquelles jusqu'ici la civilisation les avait tenus. La Mittel-Europa et le Proche-Orient, et tous les asiates qu'on sait errants depuis des siècles autour du monde de l'intelligence, et qui l'ont tant de fois ébranlé, commandent, ou pour le moins dominent les Hauts-Lieux.

Il y a plus. Un besoin de barbarie apparaît chez des hommes de qui l'esprit paraissait plus ferme.

Heureusement qu'il reste quelques maîtres pour maintenir, non une tradition de technique ou de style, mais le souci de la vérité et la volonté de la traduire en une synthèse chargée de sens. Il nous reste un Despiau, un Derain, un Dufresne, quelques autres, auprès desquels

s'effondrent les grossiers enfantillages, le plus souvent mercantiles, de l'impuissance.

Le vrai malheur, la cause réelle, matérielle de notre détresse, c'est qu'il n'y a plus d'*ateliers*. L'Ecole des Beaux-Arts a trahi, au lieu de servir. L'apprentissage des arts est direct, manuel, pratique, ou il n'est rien. Tous les maîtres ont été d'humbles apprentis; les génies à qui la culture a manqué s'en sont fait une à leur taille, perdant ainsi des années en tâtonnements. A l'atelier, à la *boutique* des Italiens, on ne trouvait pas le génie, mais on acquérait au moins une manière de s'exprimer, de travailler « dans son langage », comme disait Millet. La personnalité, l'originalité tiennent à des vertus proprement personnelles que rien ne fait naître où elles ne sont pas, et que les pires didactiques ne tuent jamais.

Malgré toute cette décomposition d'un art entre tous favorable à rendre la vie plus légère, malgré la haine que lui ont vouée plusieurs corps de métiers et au premier rang les architectes (*strosstruppen*), il n'est pas possible que la Peinture succombe, car la nature est toujours belle et il faudra toujours faire resplendir sa beauté.

Sans cesse le monde rajeunit ses aspects. Nous le parcourons de plus en plus librement; nous le voyons sous des angles nouveaux; nos yeux se rafraîchissent à ces transfigurations; il faudra toujours des artistes pour communiquer les merveilles qu'ils ont surprises. Que vaudrait l'existence si rien ne nous portait plus vers le domaine de l'illusion, mère de l'espérance?

Tout ce qui vaut qu'on vive est prestige, mirage et désir.

J.-E.-S. JEANÈS.

DEUX
CONTES D'EXTRÊME-ORIENT

—

LIA, PIRATE

L'enfance de Lia n'a rien de comparable à celle du Cid ou de Gargantua, encore que Lia participât du second par un robuste appétit et peut-être aussi du premier par son humeur belliqueuse. Ce goût des combats ne s'exerça que sur les chiens, chats et autres bêtes domestiques, puis, plus tard, sur tous les gamins du hameau, que Lia terrorisait et commandait dans d'interminables expéditions contre la marmaille des villages voisins. Ils revenaient de leurs guerres exténués, ensanglantés, mais heureux et triomphants. Ils rapportaient, en guise de trophées, des cannes à sucre pillées dans les champs ou des fruits volés aux vergers. Les pères et mères étaient furieux, mais les coups de rotin n'y faisaient rien, l'influence de Lia était la plus forte : à son appel, le peuple des petits bonshommes se levait comme Croisés partant pour reconquérir la Terre Sainte.

Cependant, un vieux lettré, qui avait des relations d'une amitié distante avec les parents de Lia, humbles gratteurs de terre et semeurs de riz, disait parfois, en hochant la tête : — « Qui sait, qui sait... Il ira loin, dans la direction que le destin a choisie pour lui. L'homme doué pour les lettres trouve la gloire dans le monde des lettrés, mais la force physique peut être utilisée dans l'art militaire. L'Empereur ouvre des concours ès arts militaires aussi bien que des concours pour les lettrés. »

De fait, Lia promettait de devenir fort. Le vieux lettré,

en le regardant transporter d'une main aisée de lourds mortiers de pierre ou des sacs immenses de paddy, se plaisait à évoquer Hang-Vu, le guerrier chinois fameux qui soulevait des quintaux de cuivre, à en croire la légende. Il évoquait aussi Dinh-tiên-Hoang, le gardeur de buffles devenu Roi, qui, tout petit, passait son temps à organiser des expéditions, avec pour soldats d'autres gardeurs de buffles, ses congénères, et pour palanquin et étendards des bambous ou des roseaux à la tête échevelée.

Lia, contrairement aux beaux espoirs du vieux lettré, commença par fort mal tourner. Il s'acoquina avec une bande de détrousseurs de grand chemin, rossa les veilleurs de nuit, lutina les filles, alla même jusqu'à les violer. Il s'enfuyait dans la forêt chaque fois que son vieux père, prenant le bâton noueux de rotin, menaçait de lui infliger une correction, qui eût été dérisoire d'ailleurs sur le grand gaillard que les coups de couteau même ne semblaient pas faire trop souffrir.

Mais ce ne furent que frasques de jeune homme; Lia, prêt à s'assagir, pensa un jour à mettre ses muscles au service de l'Etat dans l'armée impériale. Et ce fut bien la faute de l'Etat si l'hercule, exclu injustement du concours ès arts militaires, redevint pirate et redoubla de rage dans ses pirateries.

Un Ngu-Su, Grand Mandarin délégué par le Roi pour présider le concours, empochait en effet, sans vergogne aucune, — il en était ainsi dès cette époque, — les sommes apportées par les candidats; les titres étaient offerts aux plus offrants. Lia qui eût facilement triomphé dans tous les pugilats, concours de luttes, de sauts, de combats à l'épée ou à la lance, de javelot, et tous autres exercices guerriers d'après lesquels étaient attribués les grades de bacheliers, licenciés ou docteurs ès arts militaires, se vit évincé.

La Forêt de Bambous — Truông-Mây — dans la province de Binh-Dinh, devint donc, de dépit, son repaire. Ses parents moururent. Lia, ayant dûment rempli envers eux les derniers devoirs, se vit libre comme l'air, comme

l'oiseau, comme le Tigre, seigneur de la forêt. Lia fut seigneur de la Forêt.

Nombre de bandits de moindre envergure possédaient leurs repaires aux alentours. Lia provoqua chacun d'eux en combat singulier, ou tomba au milieu de leurs bandes, et les battit comme plâtre, nonobstant la présence des masses d'hommes, que sa furie pétrifiait d'effroi. La légende assure que Lia seul s'opposait à toute une armée. Croyons-en la légende. Bientôt, tous les pirates, grands et petits, de la région, proclamèrent Lia leur Roi.

Lia fut grand, Lia fut puissant. Ce fut la vengeance qui perdit le Roi des Pirates, Seigneur de la Forêt de Bambous. Ce fut l'amour aussi.

Il voulut punir le mandarin concussionnaire qui l'avait rejeté, lui plein de bonne volonté, en marge de la société. Justement, il apprit que la Cour avait envoyé le Ngu-Su comme chef de la province voisine. Lia n'eut aucune minute d'hésitation. Il décida ses hommes. Jamais occasion ne fut plus belle de ramasser à la fois riche butin et de rehausser leur prestige aux yeux de la population, qui allait apprendre au bruit de leurs exploits le cas qu'ils faisaient d'un représentant de l'autorité.

Les flammes dévorèrent les toits cornus de la demeure mandarinale, roussirent les fleurs dans leurs pots de faïence bleue, tuèrent jusqu'aux cyprins rouges dans la vasque moussue dont l'eau peu à peu s'échauffa au contact de l'incendie prolongé. Les clameurs des pirates firent fuir hors de la citadelle tous les soldats et tous les habitants valides. Les coffres du mandarin, bourrés de lingots d'argent — il n'est que la concussion pour rapporter tant de richesses! — furent transportés sur les chars à buffles des partisans du Roi de la Forêt de Bambous. Dans une mare de sang, le Ngu-Su agonisait. Lia, le repoussant du pied, ricana :

— Va voler maintenant dans l'autre monde!

Et il s'apprêta à partir.

Or, tandis qu'il prenait l'allée qui conduisait à la porte, son regard tomba sur une petite masse rose, toute trem-

blante, qui se faisait bien petite entre un bosquet de fleurs saccagées et une urne en porcelaine, à moitié réduite en morceaux. Lia posa la main sur cette forme abandonnée et il sentit sous la douceur de la soie la douceur plus chaude de la chair. Il tira sur la robe, et une jeune fille, qui tournait le dos au carnage, vint s'écrouler à ses pieds. Elle sanglota en proférant des supplications.

Lia n'avait jamais connu la pitié.

Mais les petites mains enserraient ses genoux, le visage pâli, aux grands yeux noirs mouillés de larmes, se levait vers son regard dur. Lia admira la finesse des mains, l'harmonie du torse printanier voilé de soie, les pieds menus et cambrés, et voici que le regard dur de Lia le pirate devint moins dur.

Il emmena cette captive dans sa Forêt de Bambous.

Il l'aima, cette jolie jeune fille qui avait été la concubine favorite du Ngu-Su. Aimait-elle son mandarin? Avait-elle jamais aimé le lubrique vieillard qui le premier reçut dans ses bras sa jeune beauté fraîchement épanouie, par un de ces caprices absurdes dont le destin est coutumier? Aima-t-elle, ensuite, le pirate? Nul ne le sut, nul ne le saura. Les abîmes des fleuves et des océans peuvent être sondés par l'homme, mais qui sondera les abîmes du cœur humain, et surtout du cœur féminin?

Peut-être aima-t-elle Lia un certain temps et se lassa-t-elle de lui. Pour le pirate, il mit en elle toute sa confiance et, contre toute raison, la lui garda.

Or, la beauté ne voulait pas rester la compagne du rude bandit et la reine de ses partisans grossiers; elle dédaignait leurs ripailles, leurs beuveries, leurs chants gutturaux et leurs musiques tumultueuses. Elle aspira à devenir une dame de la Cour, une dame avec des robes brodées et de belles plaques d'or et de jade, ces plaques telles qu'elle en avait vu autrefois, portées par la femme de premier rang du Ngu-Su dont elle était la concubine.

Le Destin fit le reste.

Un émissaire de la Cour put se glisser dans le repaire de Lia, se concerter avec la jeune femme au cœur insatisfait, dont les petites mains blanches avaient les ongles

si aigus et dont les yeux pointus faisaient penser à la pointe d'un sabre.

Un jour, retour d'une expédition, en buvant les tasses d'alcool de leur triomphe, Lia et ses principaux chefs burent en même temps un narcotique qui devait les mettre à la merci de l'armée royale, envoyée, une fois de plus, contre eux. Lorsque le sommeil profond les eut étendus raides, la femme renversa l'huile d'une lampe sur une des torches de la salle. La lueur de l'incendie commençant fut le signal de l'irruption des troupes impériales. Les soldats garrotèrent solidement les bandits endormis.

Lia, grâce à sa force plus grande que celle de tous les autres, se réveilla le premier et reprit conscience avant qu'on l'eût transporté hors de son repaire. Brisant ses entraves, à l'insu des gardiens qui veillaient sur cette demi-douzaine d'hommes liés qu'ils considéraient déjà comme des cadavres, Lia s'enfuit dans la forêt, non sans avoir pu voir de loin le visage effrayé de celle qu'il aimait, et qui, revenant, guidant les chefs des troupes royales, constata la disparition du chef des pirates.

Les solides cordes qui liaient les mains de Lia derrière son dos n'avaient pu être rompues; il avait seulement libéré ses jambes. Il allait ainsi devant lui dans la forêt, les mains toujours attachées; des larmes de rage jaillissaient de ses yeux qui n'avaient jamais pleuré.

Il parvint ainsi à une hutte cachée dans les arbres. Il y pénétra. Un vieillard à barbe blanche le reçut.

Sans rien demander à cet homme à demi-ligoté qui pleurait et grinçait des dents, l'ermite détacha les cordes, lava les pieds, les mains et le visage de l'homme, lui offrit à manger, et lui préparar un lit de paille dans un coin.

— Savez-vous qui je suis, vieillard? dit enfin Lia.

— Non.

— Je suis Lia, le Roi des Pirates de la Forêt de Bambous.

— Couchez-vous et reposez-vous, dit l'ermite.

Lia se coucha. Il s'agitait sur son lit et ne pouvait dor-

mir. Le vieillard ralluma la petite torche qui lui servait de lampe et vint se pencher au chevet du fugitif.

Alors, le Roi des Pirates se leva. Il tira de dessous sa tunique le poignard qui ne le quittait jamais. Il se tordit les mains en brandissant l'arme toute blanche dans la nuit de la chaumière à peine éclairée, et hurla :

— Moi, Lia, chef des Pirates, Roi de la Forêt, j'ai été joué par une femme. Et je pense toujours à cette femme, je revois toujours son visage, j'ai dans mon sang la brûlure de ses baisers. Je suis indigne de vivre; mais comment, vieillard vénérable, vous payer ma dette de reconnaissance? J'ai trouvé! Ma tête que voici, la tête que vous voyez sur ces épaules qui ne se sont jamais courbées devant personne, elle est mise à prix, elle vaut des centaines de lingots d'argent. Prenez-la, et agréez ma gratitude infinie.

Il dit, et le couteau à la lame blanche tournoya dans sa main pour se ficher dans sa propre nuque. Le cadavre tomba au milieu de la chaumière, comme une masse, le visage contre le sol.

L'HOMME QUI DEVINT TIGRE

A Tan-Da, Nguyên-khac-Hiên.

Le Nghé-An était autrefois ce pays de forêts et de torrents, dont la chanson populaire disait :

« Je t'aime et je voudrais aller jusqu'à toi.

« Mais je crains la forêt des Hô, je crains les rapides de Tam-Giang. »

Dans cette province, passa, un soir, un Ngu-Su, Mandarin Inspecteur envoyé en mission par le Fils du Ciel. Il était suivi d'une escorte nombreuse. Or, quand le mandarin arriva en vue d'une forêt au gros dos sombre, les chevaux du cortège hennirent de frayeur, se cabrèrent et refusèrent d'avancer. Et la peur entra dans le cœur des *linh,* satellites de la suite.

Le Ngu-Su poussa son cheval à la tête du cortège; la bête n'avançait qu'en renâclant. Il interpella ses hommes. Le plus vieux de ceux-ci lui répondit :

— Grand Mandarin, c'est le Seigneur Trente! C'est Monsieur le *Cop* Noir! Il est connu. Dans cette forêt, il vit depuis des années. Il engloutit dans ses entrailles profondes les hommes et les bêtes! C'est le maître de la contrée! Nul n'ose traverser seul ces parages; les voyageurs arrivés ici s'arrêtent pour attendre de pouvoir se grouper avec d'autres voyageurs. Dès qu'ils sont au moins dix hommes, ils traversent, mais pas avant, Grand Mandarin! Et encore, qu'est-ce que c'est que dix hommes, devant Monsieur le Tigre Noir! Ils passent grâce aux sacrifices qu'ils ont eu soin d'offrir à son Esprit Sacré!

Et tous confirmèrent :

— *Gia!* respectueusement, oui! C'est la vérité!

— Grand Mandarin, c'est ce que nos oreilles ont entendu.

— Grand Mandarin, c'est ce que nos yeux ont vu!

Le Grand Mandarin s'exclama :

— L'insolent tigre!

Et il descendit de cheval, et, à pied, marcha jusqu'à la forêt. Tous ses hommes claquaient des dents et chancelaient en le voyant se risquer. Lui, arrivé à la lisière, se campa la tête haute, et apostropha le silence :

— Moi, Mandataire du Fils du Ciel, je suis en mission pour les affaires de l'Empire. Le Fils du Ciel est le maître des génies, des hommes et des animaux nobles ou non nobles, des eaux, des montagnes et des rizières de l'Empire. Est-ce à une bête de venir gêner l'exécution des ordres de l'Empereur? Je te rappelle, Tigre, à ton devoir, moi, Nguyên-van-Pham, mandarin de première classe, chargé d'inspection administrative. Arrière, sur l'heure, si tu tiens à ta peau!

De la forêt noire, une voix humaine, presque joyeuse, jaillit :

— O mon frère! O Nguyên-van-Pham, licencié de l'an Mao, du village de Hôi! Est-ce bien vous que je retrouve?

Etait-ce donc le tigre qui parlait?

— C'est moi, dit le Ngu-Su. Mais qui donc êtes-vous, un Tigre ou un homme, ô vous qui m'appelez votre ami?

— Un Tigre qui fut homme; un homme qui fut votre condisciple, ô mon frère! Voudriez-vous m'écouter?

Le Ngu-Su écouta :

— O frère! Voici la vérité. J'ai été, il vous souvient, la proie de la mauvaise fortune à ce même concours qui vous a hissé jusqu'au faîte des honneurs. Je quittai le Camp des Lettrés, la tête basse, et je pris le chemin du retour. Mais en route, le courage de revoir le village natal me manqua. Je préférai continuer mes pérégrinations. De province en province, vivant des sentences parallèles que je composais, des requêtes que je rédigeais, des lettres que j'écrivais, je parvins dans le Nghê-An. Un jour, alors que le soleil à son zénith incendiait la route, je me reposai sous ces ombrages. Un mal de tête terrible étreignit mes tempes, puis un étrange vertige fit tout tourbillonner autour de moi, une flamme dévorante courait dans mes veines, et croyant devenir fou, je m'élançai jusqu'au plus profond de la forêt. J'y tombai évanoui, dans une léthargie qui dura sans doute plusieurs jours. Au réveil, j'eus soif et je me mis à errer à la recherche d'un ruisseau. Regardant dans l'eau ma propre image, je vis alors seulement que j'avais perdu l'apparence humaine! J'avais revêtu l'aspect d'un tigre tout noir!

» Mais mon esprit était lucide et humain. Je me fis le serment de ne jamais manger la chair de l'homme. Et je restai dans la forêt, donnant la chasse aux cerfs, faons, civettes, voire aux singes. J'en fis un assez grand carnage, mais il vint un moment où toutes les bêtes s'enfuirent de cette forêt, et mes jambes vieillies se fatiguèrent à les poursuivre au loin. Je connus la faim. Et un jour, je vis bien que j'allais sauter sur la première proie qui allait se présenter, fût-elle un homme! Ce fut une femme qui vint, une jeune femme qui allait chercher de l'eau à la source. O grâce, ô fragilité! Mais je n'étais plus qu'un tigre affamé! D'une gifle, je couchai morte la porteuse d'eau, et de suite, je me nourris de son corps. Vous l'avouerai-je? Etait-ce la faim, mais je trouvai à cette viande un goût plus suave qu'à toutes celles où j'avais mordu. Et c'est depuis ce temps que je n'ai jamais pu me retenir de

goûter même à l'homme quand la faim me pressait. Les ans s'écoulèrent. Maintenant, hélas! je compte que j'ai mangé déjà en tout une quarantaine de créatures humaines. Or, aujourd'hui, malgré ma faim lancinante, je ne sais quel trouble m'a retenu de bondir depuis tout à l'heure. On aurait dit qu'une force invisible m'empêchait de sauter sur un de vos hommes ou un de vos chevaux. Je comprends maintenant : c'était mon cœur d'homme qui s'était mis à revivre. C'était vous, mon frère, qui passiez, dont la présence, devinée, sentie, faisait vibrer mon âme. Ami, vous voici donc devenu Commissaire Impérial et Chargé de mission?

— Oui. Je suis Ngu-Su à la Cour et Inspecteur dans les provinces. Je voyage pour mes inspections. Vous avez faim, mon frère? Voudriez-vous d'un de mes chevaux? Je vais vous en faire amener un.

— Non, non, je vous supplie. Je reconnais votre bon cœur. Mais vous êtes en mission et mandaté par l'Empereur. Comment oserais-je priver d'un cheval votre cortège?

— J'y pense : des provisions sont transportées à la suite du cortège, il doit y avoir un quartier de bouc ou de veau. S'il vous plaisait, mon frère aîné, de vous contenter de ce modeste repas, je vais le faire apporter par les hommes de ma suite.

— Cela, je puis l'accepter.

— Mais montrez-vous donc un peu, ami, je voudrais tant voir votre nouvelle apparence.

— Oh! ce n'est pas possible! La vue de mon seul mufle serait la débandade totale de toute votre petite troupe, hommes et chevaux. Si vous voulez bien me donner à manger, il faut laisser à côté du chemin la viande qui m'est destinée; je m'en irai pour un moment jusqu'au fond de la forêt pour vous laisser le passage, à vous et à vos serviteurs. Puis, dès que vous aurez disparu, je sortirai sur la route et je prendrai le bouc ou le veau.

— Il m'aurait été cependant agréable de vous voir.

— De loin, alors, mon frère respecté; de loin seulement, s'il vous plaît! La lune monte. Dès que vous aurez

atteint le pied de la première des collines que vous voyez d'ici, vous n'aurez qu'à vous retourner. Au milieu de la route, vous me verrez vous regarder partir, ami.

— Bien. Et maintenant, me sera-t-il permis de vous demander si, devenu tigre, il vous reste néanmoins dans l'ordre des choses humaines quelques désirs ou volontés auxquels je puisse satisfaire en quelque mesure?

— Frère, mon frère, qu'est-ce donc qui frémit dans mon être? Qu'est-ce donc qui me mouille les yeux? Aurais-je, Ciel, retrouvé jusqu'à mes pleurs? La lune monte, et tout à l'heure je vous verrai partir et disparaître au bout du chemin argenté. Ami, ami, votre sollicitude m'est chère. Eh bien, oui, j'ai encore quelques désirs humains que sans doute vous pourrez réaliser. Frère, avant d'être devenu un tigre, j'avais eu un fils d'une jeune femme qui maintenant doit avoir vécu. Ce fils était, autant que je m'en souvienne, un faible d'esprit, incapable de marcher droit dans l'existence si quelqu'un ne veillait sur lui. Voudriez-vous être son tuteur, son sauveteur? — Et puis, ah! frère, soyez béni! Grâce à vous, me revoici, au moins par la pensée, revenu aux meilleures heures de ma vie humaine. La lune monte. Autrefois, je la chantais, la lune, comme vous autres; et je chantais aussi les matins parfumés, les fleurs de lotus et les femmes au beau talon de couleur presque rose, comparable à une fleur de lotus. De ces poèmes, il doit être resté trace dans ma chaumière, si toutefois elle n'est pas encore détruite. Frère, puissiez-vous retrouver ce manuscrit très humble et m'accorder, à moi qui suis déjà plus que mort, puisque mort à la vie humaine et entré dans la vie des bêtes, la douceur de survivre peut-être en un vers ou deux, sur les lèvres des chanteuses ou dans le cœur des lettrés, ou celui des amoureux.

— Ami, que la paix soit en votre âme, et je la proclame bien haut, toujours et malgré tout, humaine et digne d'amitié! Je m'engage à exécuter vos volontés.

— Merci, frère aîné, merci! La lune monte. Votre mission vous appelle. Quittez-moi, frère, quittons-nous!

...De rauques sanglots jaillissaient du fourré impéné-

trable. Une larme perla sur la paupière du mandarin et l'on vit s'altérer son masque impassible.

— Une dernière parole, ami, dit-il. Je voudrais vous demander, moi aussi, une chose. S'il est vrai qu'ici vous êtes forcé, faute de toute proie, de manger de la chair humaine, émigrez, pour l'amour de moi, vers des parages plus giboyeux.

— Il en sera fait selon l'ordre de votre bouche, frère aîné. Pourtant, il aurait été si simple de vivre comme auparavant, en animal qui avait complètement oublié qu'il eût jamais été homme. Mais ce cœur qui revit, qui frémit à nouveau, cette voix chère que j'entends et qui va tout à l'heure se taire, cette silhouette qui tout à l'heure s'effacera à ma vue et la lune qui monte si douce et si pure dans la nuit... Bénie soit l'humanité, frère! Je serai humain autant que possible, malgré mon apparence de tigre. Adieu!

★

Les *linh* abandonnèrent sur la route la moitié d'un veau préparé pour la troupe le matin même. Les chevaux, apaisés tout d'un coup, trottèrent à nouveau. La lune pâlissait. Sur le chemin herbeux que la première rosée rendait humide, le mandarin, ayant repris son masque impassible, marchait à la tête de ses hommes. Ils atteignirent la prochaine colline. Un long rugissement rauque et terminé en plainte, en un sanglot presque humain, déchira le silence. Les chevaux frissonnèrent et, de peur, une sueur froide mouilla leur encolure. Le Ngu-Su se retourna et vit, au milieu du chemin argenté de lune, le tigre qui tournait la tête dans sa direction.

Et depuis, le Tigre Noir, terreur de la contrée, disparut de la forêt, et les voyageurs purent tranquillement passer sur la route, même seuls et sans aucune arme.

NGUYÊN TIÊN LANG.

CELLE QU'IL AIME

—

La vie de l'eau vient de la mort de l'air.
HÉRACLITE D'ÉPHÈSE (LXXIII).

Elle *de qui les mains sont aux fleurs familières*
et qui sait les livrer aux doigts de la lumière,
frémissant dialogue et d'elle et du soleil,
a jeté sur le coin du divan cet éveil :
un cuivre bossué claironne ses victoires
sur le simple rebord de la tablette noire.
La jaune centaurée et de sveltes fougères
tintent dans le silence à demi entr'ouvert :
c'est un dessin léger tracé de vives branches.
Un vieux livre rit un rire d'or de ses tranches.
J'émeus toute la vie à ce modeste éclat.
Par-dessus tout la main que j'aime a passé là.
Avant me taire en la matière obscure,
vibrer en la couleur,
j'ai le poème dit pour que ma voix future,
quand elle ne sera que le parfum des fleurs,
dise à ma bien-aimée, elle toute atmosphère
dans le rythme où se fait la vie à se défaire,
quel don elle demeure et tout ce qu'elle était
à l'heure où l'univers hâtif la revêtait.
Dénoué dans l'air, le poème
a revêtu celle que j'aime;
et de l'ombre à venir où la voix se perdit
au coquillage périssable d'une oreille,
il ne me revint plus de ce que j'avais dit
que le bruit de la mer à soi-même pareille.

—

La pensée est la plus grandes des vertus; la sagesse consiste à dire la vérité et à agir conformément à la nature en l'écoutant.
HÉRACLITE D'ÉPHÈSE (CVIII).

Tu prends immensité de la suprême Loi :
pardonne-moi d'aimer l'univers avec toi.
Plus tôt dressé sur le passé,
volonté de n'étreindre au monde dans un être
que l'être mutuel dont l'instant est lassé
mais que l'éternité se promet de connaître.
Demain mais consacré d'hier,
ombre du seul amour qu'éternise l'attente,
devenir éternel qui soi-même se tente.
Dieu tombe en nous, comme le soleil sur la mer.
Si ta figure attentive,
tes yeux limpides et pleins
de toute chose qui vive,
et ton âme sans déclin
ne passent pas sur ce livre,
c'est qu'il t'enclôt et te meut,
c'est qu'il se fait de te vivre,
c'est qu'il voit mieux de tes yeux,
toi plus belle qu'une idée,
plus réelle que les lois,
perfection possédée,
ciel mutuel qui s'accroît,
cette splendeur à jamais,
le bonheur que Dieu permet.
D'autres auront reçu la beauté qui se perd:
toi, tu ne cesseras jamais d'être plus belle,
ton corps émane une intellectuelle
adhésion au croissant univers.
Déjà tu es, tant est cette âme belle,
à te mûrir, plus charmante que toi
vue et revue,et portes chaque fois
l'ébauche sans retour de ta forme éternelle.
Plus que d'autres furtive et seule t'affirmant,
on ne te voit bien qu'en t'aimant.

—

La nature aime à se cacher.
HÉRACLITE D'ÉPHÈSE (CXIX).

Votre vie est discrète, unie et séparée :
unie entière au moindre instant d'un être en vous
et de lui séparée avec la peur de tout
ce qui pourrait, de vous, suspendre sa durée.
Mais, effacée en lui, vous l'envahissez toute
et ce n'est plus son cœur qu'il entendit si bas,
c'est vous, plus nettement que ses pas sur la route,
sous terre, vous, ma source, et de qui le cœur bat...

—

Il ne vaudrait pas mieux que tous leurs désirs fussent satisfaits.
HÉRACLITE D'ÉPHÈSE (CVI).

S'il est venu de moi par le souci, ce jeune fil d'argent au fond de tes beaux cheveux d'ombre, mon âme au bord des yeux pleure et sourit, tant la tristesse est douce où la chair veut se rompre.
Je voudrais qu'on entendît un murmure, si l'amour, en s'élevant sur lui-même et en glissant le long de soi, parvenait à ce que l'atmosphère chantât.
Tes cheveux se renversent sur la tête et tes yeux sagaces se noient d'indulgence et se paillettent de rire, car t'indignerais-tu, comment ne te moquerais-tu pas, ô toi qui ne saurais mépriser?
Le mouvement de ton épaule est celui des collines de mon pays : et, plus loin, il y a les montagnes comme de grands rêves qui ont pris forme et que le génie perpétue.
Les baisers sur ton épaule lèvent des bandes d'oiseaux qui font le ciel triangulaire.
Tu reposes tes mains après de grands travaux, et ton repos ingénu est une beauté de silence et de mystère.
Tes jambes sont longues et tu les courbes, comme le bonheur que tu donnes qui est imprévu, puis durable.
Je t'aime, et ta chevelure florale est dans l'air.

—

C'est la même chose qui habite en nous : la vie et la mort.

HÉRACLITE D'ÉPHÈSE (LXXXIV).

Il y a vérité de mots
qui a horreur de la présence :
ils sont nus et beaux;
ils ont peur de leur innocence.
Dans les grands soirs inhabités
que de longues étoiles ouatent,
dans les cafés vagues et moites
de nerveuse électricité,
quand des musiques qui s'esclaffent
battent le vide d'exister,
je sens mon corps plus loin que moi : là je te pense.
Et l'on tente la mort quelquefois par l'absence.

—

Telle chose croît toujours d'une manière, telle autre d'une autre, selon ce qu'il lui manque.

HÉRACLITE D'ÉPHÈSE (CXXIV).

Tu es la nymphe féerique de l'ami d'univers que je suis hors de toi. Je te vêts des robes du rythme pur. Tu marches sous les joyaux des étoiles. C'est toi que je trompe en riant pour te revenir jeune et barbouiller des raisins sombres sur tes seins d'où ruisselle la mer.

Jeunesse, rire, éclat, force, volonté, larmes. D'entre la mort sournoise et simple et les mille jeux savants des lianes de vivre, tu te dresses : et ma puissance de chanter te soutient entre ses doigts clairs, dressée droite, les seins en avant, comme Athènes de Pallas, jeune fille possédée.

Féconde, ronde, — toi, longue, vive, dardée, — Idée. Je t'ai chérie d'entre toutes, et d'entre tous, j'ai repris par toi, à la naissance de l'être, sa confusion radieuse, la Femme.

Ma bacchante légère au sommet de la vie,
thyrse de ton nom, grappes de ta chevelure,
chèvre grimpeuse aux horizons durs
en frise avec tes raisins de folie,

sur le char d'un beau jour qui roule par l'éther,
ayant pour double roue une seule médaille,
il faut que sans dessein, rênes lâches, tu ailles.
Je sais quel silence au fond de tes lumières.
Mais que de raisins verts éclatés à ta bouche,
de raisins pulpeux et bleus comme des nuits
pressés d'un pas distrait de toi-même, et farouche,
giclent à jets aigus dans les pressoirs d'autrui.
Bonté errante, éparse, brusque,
partout se répand ta vendange qui va,
Ta vie apparut telle aux flancs du vase étrusque
plein d'un long vin d'amour en qui l'œil s'avivât
de surprendre, en tournant le galbe sur lui-même,
la pudeur où se cache à quel profond tu aimes.

—

Un jour est pareil à tout autre.
HÉRACLITE D'ÉPHÈSE (CII).

Je ne veux pas de jours, je ne veux pas de dates.
Rien qui soit souvenu, rien de commémoré.
J'ai ta jeunesse à moi et le bonheur m'éclate
aux mains, rien que d'avoir déjà ce que j'aurai.
Notre plus beau passé compose l'instant même.
Tout l'avenir reflue, absorbé de présent.
Et j'ai l'âge du monde avec l'âge qui t'aime,
ta présence m'éternisant.
Tu parfais le silence où se creusent les cieux.
Une eau d'ombre s'allonge en toi et me caresse.
C'est ta force imprévue et ta souple faiblesse,
ce camarade aigu qui habite tes yeux.
Je ne t'appelle plus Denyse
mais du nom dur
que toi seule as porté d'une faiblesse exquise
et d'un cœur sûr :
Dïonys — peintre au cœur jaillissant vers l'ébauche
et le tableau
avec tes rondes mains d'ouvrière si gauche
et d'âme à flots.

Ma camarade d'or dans les mots des poèmes
que tu liais;
mon amante aux yeux sourds, lumineux ou qui aiment,
cœur de juillet,
enfant qui as vingt ans dans l'hiver de novembre
et le péril
de l'an qui se retrouve avec ses longs yeux d'ambre
au clair d'avril!
Annuelle chanson de l'an que gonfle et gerce,
ou amincit
la saison de la vie entre le siècle, averse,
et l'instant si
doré, blanc, vert,de pourpre ou de grand nuit stellaire,
comme la mort!
Dïonys qui m'étreins, me colores, m'éclaires,
l'âme et le corps!

—

La plupart des choses divines échappent à
la connaissance à cause de notre incrédulité.
HÉRACLITE D'ÉPHÈSE (LXXXII).

Tu étais adorable et chenue!
Est-ce toi, mon amour, que j'ai vue?
Toi, mais vue, et soudain, par moi, vieux,
jeune encore, et toujours et bien mieux :
à jamais jeune. Mais t'ai-je vue?
Aucun mur ne riait de miroirs
pour savoir si j'étais vieux, savoir...
Avons-nous à la fois tous les âges
qu'un jour doit refléter le visage?
Tous les âges, le seul, l'avons-nous
que l'amour reconnaît à genoux,
l'âge seul à qui, brusque ou extrême,
le cœur dit : « C'est toi seule, et je t'aime?
Elle *avait les cheveux, elle ou toi,*
blancs de neige, un regard aux abois
sur ce très vieil aimé, lui ou moi.
Je ne sais si cè fut toi ou elle :

je ne sais si ce fut moi ou lui,
mais je t'aime, déjà aujourd'hui,
mon amour, sous ta forme éternelle.

—

La pensée est commune à tous.
HÉRACLITE D'ÉPHÈSE (CXIX).

Maintenant je puis mourir.
Ce livre est fait de ma chair.
Il gardera de périr
que tu me fus un don cher.
Il sera ce que fut l'homme
mais il sera ce qu'il est.
Car si c'est toi que je nomme,
toute femme s'épelait
au nom de CELLE QU'IL AIME,
toute femme qui prit vie
à l'amour que l'âme extrême
regardera sans envie.
Il sera dans le soleil
la grande fleur murmurante
à qui demande conseil
la narine respirante.
Il sera l'ombre qu'étend
sur une âme la clarté.
Il revivra de printemps,
aimera de bel été,
il soupirera d'automne,
il se fermera d'hiver.
Il sera la monotone
respiration des mers.
Il sera la forêt dense
qui court sur place. Il sera
la montagne qui s'élance
et se tend au ciel sans bras.
Sur la flexible voix humaine
tu seras errante à jamais,
toi qui es la légère haleine

d'une lèvre qui s'embrumait;
tu iras dans cette tunique
flottante de sons aux beaux plis,
ce que j'ébauchais, ma multiple
unique, l'ayant accompli.
Par delà le temps d'être lu,
tu seras dans les fleurs calmées
cette chose qui fut aimée
et qui l'est à flux et reflux
jusqu'aux musiques de l'oubli.
Les rocs s'usent, coulent aux sables;
cendres d'or dans l'air volent. Pour
avoir aimé d'unique amour
tu seras aimée innombrable.

—

Le soleil est nouveau chaque jour.
HÉRACLITE D'ÉPHÈSE (V).

Vous n'aurez de nom que CELLE QU'IL AIME,
comme on dit Isolde et Julietta,
comme on dit Iseut, — plus bas.
Vous n'aurez de nom que l'amour lui-même.
Votre mort sera de la vie extrême.
Vous n'aurez de nom que CELLE QU'IL AIME,
et dans ce passé qui est tour à tour
qui nous est futur ce jour
vous me porterez présent par l'amour.
On dira partout : — Il l'aime.
Vous n'aurez de nom que l'amour lui-même
et, me présentant à tous les baptêmes,
vous me serez mère et me porterez
à travers les temps de l'éternité,
Vous n'aurez de nom que CELLE QU'IL AIME.

ANDRÉ MARCOU.

CORTÈS ET NAPOLÉON

OU

COMMENT SE FORMENT LES LÉGENDES

—

« Aucun capitaine romain, aucune armée romaine — a écrit Diaz del Castillo, un des soldats de Cortès, le Conquérant du Mexique, dans son livre sur la *Conquête de la Nouvelle Espagne* — n'ont accompli autant d'actions héroïques que nous et, grâce à Dieu, le souvenir de nos exploits tiendra plus de place dans l'histoire que les exploits de tous les conquérants précédents. »

En arrivant au Mexique, j'ai été frappé par le zèle avec quoi une large partie des intellectuels s'efforçait de répondre à l'appel d'outre-tombe du vieux soldat castillan. Les journaux profitaient d'une catastrophe arrivée aux aviateurs espagnols pour écrire des articles lyriques sur la communauté de race des Mexicains et des Espagnols, sur les liens historiques qui les unissaient depuis des siècles. Nulle trace des anciens ressentiments ni des vieilles querelles qui donnèrent lieu à la guerre de l'Indépendance.

L'histoire, qui reflète, miroir fidèle, les passions de l'heure et les idéaux de chaque génération, subit l'influence de ce mouvement d'opinion. Cortès devenait dans la conversation des gens que je rencontrais un bienfaiteur des Indiens. Un livre, publié récemment, constitue le meilleur témoignage de cette influence quand on se rend compte de la personnalité et de l'importance de l'auteur.

Félix F. Palavicini a été le fondateur du quotidien

L'Universal et ministre de l'Instruction publique. Il a pris part à toutes sortes de mouvements littéraires et politiques du Mexique. Dans son dernier livre *Estetica della tragedia mexicana,* il consacre un chapitre à Cortès. « Il faut, écrit-il, placer Cortès parmi les sur-hommes de l'histoire; il est plus grand qu'Alexandre, Hannibal et César. » « L'histoire du monde, écrit-il ailleurs, n'offre point d'autres exemples d'une entreprise aussi vaste, accomplie avec d'aussi petits moyens. » L'ombre du vieux Diaz del Castillo doit tressaillir de joie en entendant cet écho lointain de ses propres paroles.

« Cortès, me dis-je en écoutant ces discours et en lisant ce livre, est donc à la mode. » Mais dès que je pénétrai dans le pays, dès que j'abandonnai les voies battues par les autos, dès que je pus causer paisiblement avec les Indiens et les « mestizos » des petits villages de montagne, je m'aperçus que l'appel de Diaz del Castillo ne soulevait que des réflexions ironiques, que ce retour à Cortès n'était qu'un mouvement d'élites et d'intellectuels et que la légende de Cortès ne s'était point formée.

« Mexicain », à Mexico City, signifie le produit de la civilisation aztèque et de la civilisation espagnole; dans un village, il signifie aztèque tout court. « En langue mexicaine » signifie : « en langue aztèque ». Les Indiens, les « mestizos » et les blancs mêmes qui continuent à exploiter les Indiens comme au temps colonial, considèrent encore les Espagnols comme les mauvais conquérants. C'est extraordinaire à quel point la conquête semble proche. « J'aurais voulu, me dit un jour un Mexicain ivre, que le Mexique eût été envahi par les Anglais. Ils ne m'auraient pas appris, comme les Espagnols, à m'enivrer tous les jours. »

De l'entreprise de Cortès, il n'est resté que le souvenir des massacres. « Cortès? vous disent les Mexicains. Il brûlait les pieds des Indiens. » Telle est l'image que l'on se fait de lui. Et, en fait, il n'y a pas une rue Cortès. A Cuernavaca, dans son palais même, j'ai en vain cherché une inscription qui rappelle son souvenir. Un monument s'élève dans son palais, mais il est dédié à je ne sais plus

quel général mexicain; et, dans la galerie où il se promenait, Diego de Rivera a peint Cortès sous l'aspect d'un bourreau.

§

Je me souviens d'avoir entendu un jour Salvador de Madariaga dire à une célèbre poétesse française, vaguement amoureuse de Napoléon : « L'histoire de Napoléon n'est rien à côté de l'histoire de Cortès. — Qui est Cortès? », lui demanda la poétesse. Elle ne connaissait même pas son nom.

Au Mexique, lorsque je commençai à m'intéresser à l'histoire de Cortès, je ne pus m'empêcher de réfléchir au problème étrange des légendes historiques et de leurs causes.

Pourquoi, en effet, la légende a-t-elle accueilli et transfiguré l'époque napoléonienne et n'a-t-elle pas accepté l'épopée de Cortès? Pourquoi Cortès suggère-t-il l'image d'un Espagnol barbu qui grille les pieds des Indiens et Napoléon celle d'un héros pensif qui regarde défiler des soldats sous de grands nuages, ou qui charge l'ennemi avec un drapeau, ou qui contemple les vagues à Sainte-Hélène?

Tous ceux qui ont étudié l'histoire de la conquête du Mexique ne peuvent que souscrire aux jugements admiratifs de Diaz del Castillo, de Palavicini, de Madariaga. Que des horreurs aient été commises, cela va sans dire. Mais quel conquérant a été humain? On peut discuter le droit de conquérir les peuples et je suis prêt à accorder que nous n'en avons aucun. Mais il est naïf de prétendre qu'on les conquiert avec des prières et des conférences. Le conquérant est par essence inhumain. Dans le cas présent, ce qui est singulier, c'est que la légende n'ait pas oublié les horreurs commises par Cortès et glorifié ses prouesses, pareille à la patine, récompense des chefs-d'œuvre, qui dissimule les fautes et met en valeur les beautés d'une œuvre d'art.

Que si les Mexicains eussent voulu créer la légende de Cortès comme les Français du XIX[e] siècle créèrent la

légende de Napoléon, que d'arguments, que d'images saisissantes n'eussent-ils trouvés dans son histoire!

Napoléon se servit de la France comme d'un cheval, dit Taine. C'était, tout le monde en conviendra, un cheval de prix. L'Empereur conquit l'Europe à la tête d'une des nations les plus puissantes, avec les meilleurs soldats du monde. Il avait un pouvoir absolu sur son armée, des cartes pour se diriger et il parlait la même langue que ses ennemis.

Cortès conquit un continent de plus de 2.000.000 de km. carrés avec 550 hommes. Ses soldats, c'étaient des brigands sans foi ni loi, des désespérés accourus des bas-fonds de l'Espagne et de Cuba pour s'enrichir. Et le continent était montagneux, inconnu, couvert de forêts, dangereux par ses fauves, ses insectes et ses maladies, peuplé par une race à la fois très civilisée et très barbare, une race qui avait atteint le raffinement des vieilles civilisations et n'avait point perdu l'instinct combatif ni le goût du sang et des sacrifices humains. Ces cannibales élégants parlaient une langue incompréhensible et ils déroutaient l'intuition la plus subtile par la diversité de la mimique qui est particulière à chaque société et qui ne révèle rien aux étrangers, ou qui les trompe.

Pourtant on voit Cortès s'orienter dès le commencement parmi les intrigues indiennes avec un flair infaillible. Le machiavélisme de Napoléon à Erfurt n'est rien à côté des manœuvres de Cortès à Vera Cruz et de sa marche de la mer à Mexico City. Il engage des négociations secrètes avec Montezuma, l'empereur du Mexique, au moment même où il s'allie avec les Talcastèques, ses ennemis. Le plus souvent avec des bonnes paroles, parfois avec la terreur, demandant, imposant, corrompant, transigeant, Cortès, réussit à se faire accueillir par Montezuma en personne dans sa capitale, une ville imprenable, construite sur les eaux. Mais il n'a pas seulement à craindre les Indiens, il a à craindre les Espagnols. Le gouverneur de Cuba, son ennemi, envoie à Vera Cruz 1.200 hommes qui s'allient avec Montezuma. Cortès en achète la moitié et anéantit l'autre.

Quant à ses violences, que dire alors des massacres accomplis par Napoléon en Egypte, des pillages des armées républicaines, en 1797, dans l'Italie du Nord, où jusqu'aux voitures des nobles milanais furent expédiées à Paris? La tuerie de Mexico City d'ailleurs, la plus stupide et impolitique, a été commise par un lieutenant pendant l'absence de Cortès; et celle de Cholula s'explique très facilement par la peur. Le père Las Casas accuse les Espagnols d'avoir massacré les Indiens de Cholula pour le goût du meurtre et pour se divertir. Comme si des hommes dans ces conditions pouvaient se passer le luxe de se divertir! Les explications de Diaz del Castillo sont aussi suspectes que celles de Las Casas. La vérité me semble beaucoup plus simple. Cette petite poignée d'Espagnols vivait dans la terreur constante d'être détruite. Terreur justifiée, quand on pense que seulement le fatalisme mélancolique de Montezuma, ce Louis XVI aztèque, pouvait retarder la mort de cette bande de blancs perdus au fond d'un continent ennemi. Une conquête aussi périlleuse n'est-elle pas digne d'une légende?

Et encore si les Espagnols s'étaient bornés à détruire; mais ils apportèrent à ce peuple, habitué à sacrifier chaque année des milliers de créatures humaines sur les autels des idoles, la religion la plus raffinée de l'histoire. Les hommes, aujourd'hui, donnent peu d'importance à la religion. Mais pour un Espagnol du XVIe siècle la christianisation du Mexique était une œuvre colossale : des millions d'âmes étaient sauvées de la damnation éternelle. Cortès ouvrit la voie aux prêtres et aux architectes, qui couvrirent le Mexique de milliers d'admirables cathédrales. Encore maintenant on voit partout des églises s'écrouler, délaissées, pareilles aux fruits tombés d'un pommier trop riche.

Ajoutez à cela l'immensité du continent, la richesse du pays, la grandeur et le faste des villes et le beau décor fourni par la nature tropicale; cette végétation qui est parfois plus près du règne animal que du végétal, ces *mangueys* qui ont les feuilles droites, ou légère-

ment arrondies, comme une jeune fille qui renverse sa tête avec coquetterie, ou qui se brisent et se dressent comme d'énormes vipères, ou qui s'allongent et se tordent avec des curiosités de cigognes, ou qui se replient à l'intérieur comme des cygnes qui s'épouillent; ces bananiers qui enveloppent leur tronc tendre et rose de feuilles rudes, à demi desséchées, pareilles à un linge bon marché; ces fleurs de bananiers longues et élastiques comme un serpent, formées d'anneaux; cette magnificence de la nature qui se monnaye et s'éparpille dans les villes en fruits et en fleurs, en ananas empilés, masse d'or voilée d'une ombre verte, en mangos, en noix de coco couleur de terre et d'éléphant. Et ces plaines azurées comme une mer, ces montagnes pareilles à d'immenses sculptures que le temps eût rendues méconnaissables, sur lesquelles glissent les ombres solennelles des vautours!

Le Mexique du XX[e] siècle vit pendant quelques années le triomphe incroyable de Pancho Villa. Un bandit de grand chemin, très courageux, mais analphabète, grossier, borné, s'improvisa général et se mit à dévaliser les trains, à assassiner les gens et à piller les villages au nom de la révolution. Je rencontrai un jour un de ses soldats; il ne se rappelait plus s'il s'était battu pour ou contre Carranza, — oubli symbolique! Quand il faisait des prisonniers, Pancho Villa leur tapait amicalement sur l'épaule en disant : « *Una fusilladita!* une petite fusillade à ces enfants. » Ou : « Fusillez-les moi provisoirement! » Il fut mis en déroute quand le destin trop condescendant lui offrit une grande armée qu'il ne savait plus conduire.

Aujourd'hui, dans toutes les places on entend chanter des « corridas » sur Pancho Villa. Et l'on dit de cet homme qu'il fut toujours « loyal, bienveillant et sincère », et que son nom « réjouit l'âme ».

Villa fué leal partidario
siempre benigno y sincero.
E regocijaba el alma
el nombre de Pancho Villa.

Le Mexique n'est point choqué par les meurtres, les crimes. Il a créé la légende de Pancho Villa. Il n'a pas créé la légende de Cortès. Pourquoi?

§

Une légende se forme quand les hommes commencent à considérer les faits du point de vue esthétique. C'est la conclusion à laquelle j'ai abouti en réfléchissant à la légende de Napoléon. Certes, elle fut créée, entre autres, par cette partie de la France qui pendant le XIXe siècle avait intérêt à opposer Napoléon aux Bourbons et aux Orléans. On peut lire avec profit, pour voir la courbe ascendante de la légende napoléonienne, les *Mémoires d'outre-tombe*. Chateaubriand était un ennemi de Napoléon; pourtant, au fur et à mesure que les années passent et que son dégoût de Louis-Philippe augmente, Chateaubriand lui-même regarde en arrière, aux temps de Napoléon, presque avec nostalgie.

Mais la véritable raison de la légende napoléonienne est la disparition de l'empire. Le mot « conquête » a des résonances d'or. On imagine en le prononçant des triomphes romains, des troupes entrant dans une ville parée. Mais si on l'examine de près on ne trouve dans ce mot que ce qu'y voyait saint Augustin : des massacres, des pillages et des stupres. Il faut ajouter que la conquête traîne presque toujours dans son sillage la tyrannie. Pour que les hommes puissent considérer une conquête au point de vue esthétique, il faut qu'ils ne souffrent plus de ses conséquences et qu'ils n'aient plus sous les yeux, qu'ils ne puissent pas « se représenter » les souffrances qu'elle a entraînées. Ils deviennent alors complètement indifférents aux plus horribles boucheries, ils ne les considèrent que comme les ombres nécessaires à une belle peinture.

Nul empire n'a été aussi bref que l'empire napoléonien; il sombra en quelques années comme un bateau dans la mer, sans laisser de traces. Du point de vue politique, ce fut une faillite. Mais rien ne pouvait contribuer à la formation de sa légende autant que ce silence après

un si grand bruit. Cette immense architecture créée par des coups de baguette magique en un clin d'œil, qui se défait aussi rapidement qu'un beau nuage, cette suite de victoires vaines, de proclamations, de décrets, de sacres, de traités, d'alliances qui n'aboutissent à rien, étaient destinés à devenir la proie de la légende. Comment les considérer, sinon du point de vue de la beauté, comme des « actes gratuits » ? Les historiens qui s'efforcent d'étudier l'histoire de Napoléon du point de vue historique et politique se heurteront toujours à la majorité des hommes qui continuent à la considérer du point de vue esthétique. Si l'on trouve que l'expédition d'Egypte est « belle », à quoi bon prouver qu'elle fut « stupide » ou « féroce » ?

Cortès n'eut point de chance : son empire resta. Cortès a bien eu, il a encore un parti favorable qui s'ingénie à créer sa légende; mais il a contre lui ce qui constitue peut-être son plus grand titre de gloire : la république mexicaine. Les conséquences de sa conquête sont encore visibles. Même si la marque du fer a pâli sur leur épaule, huit millions d'Indiens sont encore presque des esclaves. Malgré les révolutions et les décrets, je n'ai pas rencontré un Indien qui ne fût au plus bas degré de la hiérarchie sociale. Et, d'autre part, l'administration espagnole laissa en héritage au Mexique un effroyable désordre politique, une situation qui semble sans issue; les élections sont impossibles, un roi introuvable et les dictateurs prédestinés à l'assassinat. Comment les Mexicains pourraient-ils considérer l'histoire de Cortès du point de vue esthétique, alors qu'ils en souffrent encore? L'empire qui leur fournit une légende est l'empire aztèque. Et les descendants de Cortès, devant choisir entre le vainqueur et le vaincu, se tournent avec sympathie et respect vers Montezuma.

LÉO FERRERO.

MEMORANDUM D'UN ÉDITEUR

LAURENT TAILHADE

ANECDOTIQUE

—

Au point de vue physique, j'ai connu Laurent Tailhade sous deux aspects différents.

Alors que nos relations n'étaient que banales (celles d'un journaliste avec un éditeur), Tailhade était très soigné de sa personne, — ce qu'il n'a jamais cessé d'être, d'ailleurs, — correctement vêtu, avec recherche même, car, sous ce rapport, il était un peu snob, il ne s'adressait qu'aux fournisseurs réputés. De taille moyenne, le corps mince et élégant, la figure pleine, une forte moustache tombante, une barbiche fournie taillée en pointe, garnissait son menton, la chevelure abondante séparée par une raie sur le côté gauche de la tête. A cette époque, la particularité de son costume était une ample cape à l'espagnole, à la doublure rouge vif, qui l'enveloppait et dont le pan droit était élégamment jeté sur l'épaule gauche. Son allure était fort distinguée et très plaisante; d'autant que de sa personne il était séduisant et sympathique.

Plus tard, à partir de 1897, alors que nos relations très suivies étaient devenues amicales, il avait changé d'aspect et cela, sans doute, par suite des graves blessures qui lui avaient été faites en avril 1894, par les éclats d'une bombe au restaurant Foyot. Il avait perdu l'œil droit, et ce côté de la face tout couturé était resté marqué de cicatrices assez apparentes. Cela, on le conçoit aisément,

avait modifié sa physionomie. Ses cheveux étaient devenus entièrement blancs, il avait supprimé sa moustache et sa barbe, et sa face très grasse était rasée. Le corps était devenu replet : il bedonnait, mais sans exagération. La cape espagnole qui lui donnait un cachet particulier et une si belle allure avait disparu pour être remplacée par l'ordinaire paletot, de forme banale.

L'homme était resté courtois, distingué dans ses gestes et ses propos. D'un très grand charme et d'une politesse raffinée, d'une conversation agréable aux sujets variés, ce virtuose des épithètes se tenait à la mesure de ses auditeurs, s'appliquant à ne point les éblouir par sa supériorité, car sa culture était très grande.

Cet écrivain rare est presque inconnu, — sinon totalement — des jeunes générations, et c'est fâcheux.

Si son contemporain Léon Bloy, son rival direct en virulentes diatribes, a aujourd'hui des disciples passionnés, des admirateurs fanatiques, Laurent Tailhade, lui, est abandonné; pour lui, point de chapelle où l'encens serait brûlé à sa gloire, point de périodiques ou de livres pour vanter son talent, sa virtuosité, et entretenir sa renommée!

Et, cependant, Tailhade, en tant qu'homme et qu'écrivain, était nettement supérieur à Bloy; son clavier est plus riche, ayant de plus profondes racines, plus abondant, et avec quelle maîtrise il s'en est servi!

§

Je ne veux pas ignorer la faiblesse regrettable et fâcheuse de Tailhade; faiblesse qui a été le regret de sa vie, le tourment de ses dernières années et qui ne peut s'expliquer que par un écœurement et un découragement profonds. Acte irréfléchi, commis dans un moment de grande lassitude, de désillusion et de dépression invraisemblables. Sa lettre pitoyable à Arthur Meyer (22 janvier 1906) et celle du même temps à Edouard Drumont (27 janvier 1906) sont lamentables; elles ont assombri ses dernières années; leur poids a été trop lourd pour lui.

Cet incroyable reniement d'opinions, je ne le conçois

que par son énorme désillusion; Tailhade, entré riche dans la carrière des lettres, ne trouvait plus, en 1906, à gagner son existence et celle de sa compagne, ni avec sa plume, ni avec sa parole. Lui qui avait combattu si ardemment de tout son talent et payé si largement de sa personne, à tout propos, trouvait tous les débouchés fermés, alors que bien d'autres écrivains sans grande valeur, sans passé, étaient accueillis partout et tenaient toutes les places.

Il me semble que cette explication, il l'a donnée lui-même dans la préface qu'il a écrite pour le livre de Tabarant, *Quelques Visages de ce Temps-ci* (1909) :

La bataille fut rude. Pour les braves qui n'y cherchèrent que lauriers, les lendemains peuvent sembler tristes; pour les autres qui firent leurs orges à l'issue du combat, pour les arrivistes, les gagne-petit, les gens de négoce et d'intrigue, ils sont pleins de joie et de fruits et de récoltes grasses. L'orgueil de combattre pour la justice n'est pas un légume qui nourrisse et délecte l'estomac d'Israël.

§

Tailhade avait un très grand courage moral et physique; quoique paralysé de la main droite — au point qu'il ne pouvait même s'en servir pour écrire — depuis son duel avec Maurice Barrès, en 1904, il ne cessa point ses violentes attaques et ses surprenantes insultes, accordant réparation à ses victimes sans hésitation et aux conditions qu'elles dictaient. Si bien que, depuis 1904, pour ses duels à l'épée ou au pistolet, il ne se servait que de sa main gauche, ce qui était fort désavantageux pour lui; aussi, dans ses rencontres s'il y avait un blessé, c'était toujours lui!

§

Le poète, sans négliger les termes courants, simples, était un classique s'appliquant à augmenter la métrique ancienne d'épithètes inusitées, qui donnaient à son verbe une expression brillante très personnelle.

Le pamphlétaire était fulgurant, d'une causticité inégalée, violent, mordant, féroce, hautain et, cependant, souvent généreux et bon. C'était un humaniste accompli, un splendide artiste de la langue, un remarquable styliste et un véritable érudit. Le grec et le latin lui étaient familiers.

Comme orateur, il était très allant, très courageux, d'une virtuosité verbale peu commune, de grande allure et d'une originalité d'idées ou d'opinions qui irritait parfois les sentiments de ses auditeurs. C'est ainsi que sa causerie au théâtre de l'*Œuvre,* le 8 novembre 1893, avant la première représentation de l'*Ennemi du peuple,* souleva presque toute la salle contre lui. Ne ménageant pas ses flèches aux auditeurs récalcitrants et surtout incompréhensifs, ceux-ci protestèrent violemment et il lui fallut du courage pour terminer sa conférence. La sortie fut tumultueuse, car, à cette époque, on bataillait encore pour ses opinions.

Presque dans le même temps, Aux Mille Colonnes, les mêmes scènes se produisirent. La tribune fut emportée d'assaut, le verre d'eau traditionnel fut projeté à la tête du président Henri Bauër qui, se levant, en imposa par sa stature et son attitude énergique, alors que Laurent Tailhade impassible et dressé sur les débris de l'estrade, clamait : « J'étais venu ici pour combattre des tigres et des hyènes; mais, bien qu'elles ne figurent pas au programme, les punaises de sacristie ne me feront pas peur. »

Il présenta aussi à l'*Œuvre,* le 7 novembre 1895, *La Venise sauvée,* d'Otway, mais cette fois, sans faire naître aucune protestation, bien au contraire.

En mars et avril 1901, il accompagna une tournée des *Revenants,* organisée par l'impresario Charles Baret. La représentation était précédée d'une conférence de lui sur Ibsen et son œuvre. Il fut écouté avec succès à Anvers, Ostende, Tournai, Lille, Roubaix, Rouen et le Havre; puis, aussi, dans d'autres villes du Centre et du Midi.

En dehors de ses causeries littéraires, il prit la parole

dans quantité de réunions politiques, aux universités populaires, aux fêtes civiques de la raison, aux manifestations d'avant-garde, etc., se prodiguant bénévolement pour soutenir la cause populaire, ses idées libertaires, de justice et de meilleure organisation de la société.

§

Le nom de Laurent Tailhade, déjà familier dans les milieux littéraires et libertaires, devint tout à coup célèbre et connu de tous à la suite de la bombe — qui ne fit que blesser légèrement un député, l'abbé Lemire — lancée à la Chambre en décembre 1893 et, aussi, par celle qui explosa au restaurant Foyot et dont Tailhade fut l'unique victime.

Le soir même de l'attentat de Vaillant, — « la séance continue », — attentat dont les circonstances étaient, à cet instant-là, imparfaitement connues, un journaliste, Jules Huret, vint demander leur opinion sur cet attentat aux écrivains réunis en un banquet et Tailhade lui aurait dit : « Qu'importent les victimes si le geste est beau! Qu'importe la mort de vagues humanités si par elle s'affirme l'individu! »

Ultérieurement, Laurent Tailhade dans une lettre au *Temps*, le 16 décembre 1893, écrit ceci :

Monsieur,

Je me repose sur votre courtoisie pour insérer la rectification suivante : Dans le *Temps* d'hier, un de vos rédacteurs... affirme que j'ai dit ceci : « Le geste de Vaillant, lançant une bombe, était un beau geste. »

Or, je n'ai rien dit de pareil. Et cela pour la raison, suffisamment péremptoire, qu'au moment où je fus interrogé, samedi, au dîner de *La Plume*, j'ignorais, ainsi que MM. Verlaine, Mallarmé, Rodin et Zola, mes illustres compagnons : 1° le nom de Vaillant qu'on n'a su que le lendemain; 2° la nature précise de l'attentat, qui commençait à peine d'inquiéter Paris.

A la question posée par le reporter du journal : *Que pensez-vous de ce qui vient d'arriver au Palais-Bourbon*, j'ai ré-

pondu : « Qu'importent les victimes si le geste est beau? », voulant indiquer que pour nous, contemplatifs, les désastres de ce genre ne sauraient offrir d'intérêt, en dehors de la Beauté qui parfois s'en dégage. Cela n'est pas ému, je le veux bien; mais cela ne ressemble en aucune façon à l'inélégant propos que votre rédacteur crut devoir m'attribuer.

Veuillez trouver ici, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Lorsque survint trois mois après (le 1er avril 1894) la bombe du restaurant Foyot, qui blessa si dangereusement Tailhade, tous ses ennemis — et ils étaient nombreux, — se gaussèrent impitoyablement de lui et ressassèrent à l'envi sa fameuse phrase : « Qu'importent les victimes... etc. » Sans pitié pour le malheureux écrivain, ce fut une honteuse danse du scalp autour du patient sur son lit de souffrances.

Tout à fait par hasard, Mme Rachilde et son mari, le tant regretté Alfred Vallette, se sont trouvés dans la rue, tout près du restaurant Foyot au moment même de l'explosion.

Madame Rachilde a raconté ce qu'elle a vu, et de son récit détachons ceci :

Tailhade et une dame de ses amies dînaient dans ce coin-là.

. . . .

Je me mis à courir en voyant grossir la foule et un immédiat barrage d'agents se former. Laissant derrière moi les amis, je finis par me glisser au premier rang, devant une voiture d'ambulance où l'on transportait une masse informe, pétrie de rouge, d'où pendait une tête très pâle, un œil arraché.

— Tailhade! Mon pauvre Tailhade! m'écriai-je en larmes, pensant qu'il était mort... ou allait mourir.

Alors, sortant de la masse rouge et d'un ton presque calme :

— C'est vous, Rachilde? Ah! prêtez-moi votre éventail... J'ai bien chaud! (Textuel).

Le beau-frère de Laurent Tailhade, M. Fernand Kol-

ney, dans son excellente et consciencieuse étude sur le poète et son œuvre, écrit ceci :

Le 1er avril 1894, sur l'entablement d'une fenêtre de la rue de Tournon, éclatait la bombe du restaurant Foyot. Laurent Tailhade, qui dînait à l'endroit, fut grièvement blessé. La tempe ouverte comme une grenade trop mûre; l'œil gauche (1) sorti de l'orbite et brinqueballant au bout du nerf rougeâtre comme un monocle au bout d'un cordonnet, il fut transporté quasi-mourant à l'hôpital de la Charité. Bombe libertaire ou bombe de police?

§

A l'automne de 1901, à l'occasion de la réception, à Compiègne, du tsar Nicolas II et de la tsarine qui, malheureusement, inspira à Edmond Rostand les vers suivants qui eurent un certain succès de ridicule :

Les acajoux impériaux
Se répètent avec délice :
« Nous avons une Impératrice! »
Un ancien tapis d'Aubusson,
Sur un air de vieille chanson,
Fredonne : « Rien qu'à la façon
« Dont je sens sur moi qu'elle glisse,
« Oh! Oh! C'est une Impératrice! »

le Libertaire demanda un article à Laurent Tailhade et, dame, *Le Triomphe de la domesticité,* qu'il écrivit à l'improviste n'eut aucun rapport avec la berquinade du chantre de *Cyrano*. Pour cet article paru le 22 septembre 1901, Tailhade et Grandidier (celui-ci gérant du *Libertaire*) furent poursuivis et ils passèrent en police correctionnelle, moins d'un mois après la publication, le 10 octobre! La justice allait plus vite à cette époque; il n'y eut aucune remise comme pour certaine affaire retentissante. Tailhade fut condamné à un an de prison et 1.000 francs d'amende et Grandidier à 6 mois de prison et 100 francs d'amende.

(1) Erreur, c'était l'œil droit.

Les témoins de la défense entendus ont été : Georges Yvetot, Liard-Courtois, Jean Grave, Jean Marestan, Emile Zola, Ledrain, Frantz-Jourdain, de Boisjolin, Gustave Kahn et Anatole France (de celui-ci on lut une lettre à l'audience).

Les deux condamnés entrèrent à la prison de la Santé le 1[er] novembre 1901, soit 21 jours après le jugement; on trouvera dans la correspondance qui va suivre des lettres intéressantes, écrites de la prison même. Je publie cette correspondance dans son ordre chronologique.

§

Pau, 8, place Bosquet.
15 décembre 1896.

Mon cher ami,

Vous seriez le plus aimable des hommes de me faire tenir, à l'adresse ci-dessus *Les Joyeusetés de l'Exil,* par Malato, et *La Grande Famille,* de Jean Grave, auxquels je vous prierai de joindre l'*Enfermé,* de Geffroy s'il a paru chez vous.

Après une longue maladie suivie d'une pénible convalescence, je me flatte de réintégrer Paris vers la mi-janvier, ou une de mes premières visites sera pour vous.

Mes deux mains,

LAURENT TAILHADE.

—

Champigny, 152, route de Villiers,
Maison Richebois.
le 23 octobre 1899.

Mon cher ami,

Voici depuis quinze jours bientôt le procès de Rennes terminé. Ne croyez-vous pas qu'il serait temps de faire le service de presse d'*A travers les Grouins?* Pensez-vous aussi donner bientôt, à l'imprimeur, la conférence que je vous avais portée avant d'aller aux Pyrénées? M. Raoul d'Audiffret, qui vous porte ceci, à cause que je suis retenu moi-même à la campagne par une indisposition assez grave, vous transmettra une demande à laquelle vous voudrez bien répondre, comme si c'était moi-même qui vous l'adressais.

Bien cordialement à vous,

LAURENT TAILHADE.

La conférence est celle qu'il a faite pour la pièce d'Emile Veyrin : *La Pâque socialiste;* petit opuscule que je lui ai édité.

A travers les grouins, dont il est question ici, est une sorte de suite et dans la note de son célèbre livre *Au pays du mufle.* Ce ravissant petit volume a trait uniquement à l'affaire Dreyfus; y sont pris à partie les divers anti-révisionnistes marquants.

On aura une idée de cet ouvrage par les deux villanelles que voici :

VILLANELLE

X....... est un poisson bleu.
Ce qu'il fait n'est guère honnête,
Mieux vaudrait tricher au jeu.

Quant à moi je goûte peu
Son langage, sa binette :
X....... est un poisson bleu.

Il bat le rappel, mordieu!
Puis escompte la brunette :
Mieux vaudrait tricher au jeu.

Il vend, comme Gandibleu,
Les tripes de Fanchonnette,
X....... est un poisson bleu.

Son odeur tient de l'émeu,
Du putois, de la genette!
Mieux vaudrait tricher au jeu.

A Rochefort, combien feu!
Il dicte mainte sornette
X....... est un poisson bleu.

O l'abject fesse-mathieu,
Dévot à la baïonnette!
Mieux vaudrait tricher au jeu.

Qui, des talons au cheveu
La plus fine l'encornette!
X....... est un poisson bleu.
Mieux vaudrait tricher au jeu.

VILLANELLE

André X....... nous assigne,
Mon cher Philippe Dubois :
Préparons nasses et ligne.

Comme, en août, une maligne
Grièche abattant des noix,
André X....... nous assigne.

Et, scombéroïde insigne,
Nous veut réduire aux abois.
Préparons nasses et ligne.

Immaculé, fleur de cygne,
Plus blanc que les palefrois,
André X......, nous assigne.

L'amour lui fut une vigne
Pampinante et de bon choix,
Préparons nasses et ligne.

Pour que Boisdeffre s'indigne
Et que l'on nous mette en croix,
André X....... nous assigne.

Que nul n'accuse la guigne,
Mais bien le retour des mois.
Préparons nasses et ligne.

Il faut bien qu'un dos s'aligne
Dans la saison des bains froids,
André X....... nous assigne,
Préparons nasses et ligne.

—

25 mai 1898.

Hôtel-Dieu, Salle Saint-Julien.
10-11-99

Mon cher ami,

M. et Mme Gustave Kahn (1, rue Grétry) n'ont pas encore leurs exemplaires d'*A travers les Grouins*. Sauriez-vous, par hasard, ce qu'ils sont devenus?

Mon œil arraché, je me porte comme un charme et cicatrisé dans les règles. Demain, je vais essayer un œil de verre qui m'ira mieux je l'espère, que les pauvres dents de Barrès.

De tout cœur à vous,

LAURENT TAILHADE.

De ce mot il appert que Tailhade n'a fait remplacer par un œil de verre l'œil mort que 5 ans et 7 mois après sa grave blessure.

Sanatorium du Dr Sollier,
145, route de Versailles.
à Boulogne-sur-Seine.
le 31-1-1900.

Mon cher ami,

Les compagnons que j'ai dans cet exil médicinal me demandent *A travers les Grouins.* Vous seriez le plus gracieux du monde à me concéder encore quelques exemplaires non grattés (2). Joignez-y ce que vous jugerez capable de distraire un convalescent importuné qui n'a d'autre plaisir que d'aller à la douche.

Pour les vôtres et pour vous, cher ami, tous mes souhaits de bonheur à l'aube de l'année.

Je vous serre bien affectueusement la main,
LAURENT TAILHADE.

Lannemezan (Hautes-Pyrénées)
1-8-00.

Mon cher ami,

La vente de mon petit bouquin a-t-elle marché de telle sorte que vous me puissiez donner un peu d'argent? Si oui, cela m'obligerait assez et je vous serais tout à fait reconnaissant de vouloir bien ne pas me faire attendre, s'il y a lieu.

Très cordialement à vous,
LAURENT TAILHADE.

—

Paris, 2 août 1900.

Mon cher Tailhade,

Sauf erreur de ma part, — ce qui m'étonnerait, — il me semble qu'il a été convenu, entre nous, que je publiais votre petit volume de vers, *A travers les Grouins,* sans avoir à vous payer de droits d'auteur. En revanche, je devais vous éditer

(2) En effet, pour éviter des poursuites possibles de la part de la personne objet des Villanelles, aucun exemplaire ne sortait de chez moi sans que le nom n'ait été gratté.

cela coquettement et vous donner plus d'exemplaires qu'il est d'usage. Je vous ai fait une gentille édition et vous ai remis (tant pour la presse que pour vos envois personnels) près de 450 exemplaires. Vous avouerez qu'au lieu des 150 exemplaires de presse et des 50 exemplaires d'auteur qu'il est d'usage de prélever sur un nouveau volume, j'ai fait largement les choses. Si vous aviez droit à des droits d'auteur, ils seraient plus qu'absorbés par les exemplaires que vous avez pris.

Quoi qu'il en soit, la discussion est oiseuse, car la vente a été nulle, pour ainsi dire, comme tout ce qui avait trait, d'ailleurs, à l'affaire Dreyfus et qui n'était pas du *document.*

Avec mes regrets, mon cher Tailhade, et bien cordialement vôtre.

P.-V. STOCK.

§

Et voici l'arrivée du tsar à Compiègne, visite qui incite Tailhade — combien clairvoyant! — à écrire son superbe article, *Le triomphe de la domesticité.* Ce fut la condamnation, puis la prison ainsi que nous venons de le dire.

Et voici qu'aux environs de la Noël, à ma grande stupéfaction, un matin je vis entrer Laurent Tailhade dans mon bureau, escorté de deux messieurs.

— Comment, Tailhade! Mais vous êtes donc libéré?

— Non, cher ami, mais ma femme est en train d'accoucher et j'ai été autorisé à passer 48 heures près d'elle pendant cette période critique. Et l'administration très bienveillante m'a même donné deux guides, les deux messieurs que voici, de crainte que je m'égare. Pouvez-vous, cher ami, m'avancer ou me prêter, dans les circonstances actuelles, deux cents francs qui me sont nécessaires pour parer au plus pressé?

— Mais oui, mon cher Tailhade.

Et il s'en fut escorté de ses deux gardes du corps!

Son enfant ne vécut que quelques heures.

§

Prison de la Santé
10 novembre 1901.

Mon cher ami,

Je vous rappelle instamment la demande que je vous ai faite de m'adresser, au plus tôt, en épreuves, le titre et la dédicace de *Discours civiques*. Citer du grec sur la première feuille d'un bouquin est assez pédant : mais il deviendrait tout à fait ridicule de le citer de travers. J'ai relevé les accents de la chanson d'Harmodios et ceux que j'avais donnés dans mon premier texte sont loin d'être exacts.

Venez me voir. Vous êtes inscrit sur ma liste et vous me ferez grand plaisir. Les dimanches, lundi et vendredi de 3 à 5. Les autres jours, de 2 à 5 heures.

Mes deux mains,
LAURENT TAILHADE.

Prison de la Santé (quartier des détenus politiques)
6-1-02.

Mon cher ami,

Je vous ai fait remettre par mon beau-frère les épreuves mises en pages et surchargées, à nouveau, de corrections d'auteur. Encore, je l'ose dire, que le volume ne vous ait pas coûté cher; ce n'est pas pour le stupide plaisir de vous occasionner des frais que je me suis livré à ces remaniements de la dernière heure? Mais il y a une telle différence entre la chose parlée et la chose écrite qu'un discours applaudi avec enthousiasme et couvert de fleurs par l'auditoire ne supporte pas la lecture s'il n'est refondu et consciencieusement travaillé.

Dans l'état présent, mon bouquin pourrait être, sans trop d'ennuis pour moi, tiré et mis en vente. Néanmoins (page 2), « une pérennelle beauté » reste encore « *une péronnelle beauté* » et je serais bien aise de relire d'un bout à l'autre mon ouvrage, plutôt que de donner le bon à tirer.

Autre chose; en plus des quelques exemplaires sur beau papier : japon, hollande ou whatman, je voudrais, pour les

témoins du *Libertaire* un tirage sur papier d'alfa ou tout autre analogue, comme fait Lemerre pour les services de presse.

Vallotton fait un bois que vous recevrez dès que le dessinateur aura, du préfet de police, la permission de me rendre visite.

Je vous demanderai aussi quelques tirages à part de la reproduction et le dessin original.

Veuillez trouver ici, mon cher ami, pour les vôtres et pour vous, mes souhaits d'heureuse année.

A vous de cœur,

LAURENT TAILHADE.

Prison de la Santé
25-1-02.

Voici, mon cher ami, les corrections, *ne varientur* désormais, de *Discours civiques*. Je désire, néanmoins, que l'imprimeur envoie une dernière épreuve, sur laquelle mes corrections (si j'en fais) seront exclusivement typographiques et n'impliqueront pas de remaniements de mise en pages. Que Bussière prenne soin, avec le texte nouveau, de me retourner le texte corrigé que voici, afin de rendre plus aisée et plus efficace la lecture que j'en ferai, aidé de Grandidier.

Qu'il envoie aussi à Charbonnel une épreuve *de façon à n'être pas retardé par la préface.*

Je n'ai, ni le texte grec corrigé ni le titre, qu'il importe que je voie.

Mes deux mains,

LAURENT TAILHADE.

Paris, le 4 février 1902.

Mon cher ami,

En relisant les épreuves de votre livre je ne vois pas que vous ayez tenu compte de ce qui avait été convenu entre nous relativement à l'article intitulé « le triomphe de la domesticité ».

Les lignes sur lesquelles on s'est basé pour vous condamner devaient disparaître. Je ne veux pas, vous le comprenez, être poursuivi pour un écrit déjà condamné. Voulez-vous

me dire quelles sont les lignes qui doivent disparaître du volume?

Merci d'avance, mon cher ami et cordialement à vous.

P.-V. STOCK.

Prison de la Santé (quartier des détenus politiques)
5-2-1902

Mon cher ami,

J'ai prié, ce soir, M. Francis Jourdain de vouloir bien vous apporter, avec tous les détails qu'elle implique, une réponse verbale à votre billet.

J'ai à vous soumettre quelques observations desquelles vous tiendrez compte dans la mesure que vous jugerez convenable. Mais, je tiens à poser d'abord en principe que je n'entends vous causer aucun ennui et que mes ambitions d'artiste céderons le pas à votre désir légitime de tranquillité. Cela bien entendu, permettez-moi de vous dire que je ne pense pas que vous puissiez être poursuivi à cause de la reproduction des lignes qui m'ont conduit à la Santé. Tous les journaux de l'Europe et du monde les ont fait connaître à tous leurs lecteurs. Elles font partie intégrante des articles de délations qui ont motivés les poursuites contre *Le Libertaire*. Enfin, et ceci me paraît concluant, elles sont amalgamées à l'interrogatoire du président Ducasse, au réquisitoire du substitut Pacton. Il y aurait donc une puérilité manifeste à proscrire de la page initiale ces quelques phrases consacrées, deux ou trois feuillets plus loin, par l'éloquence des magistrats. Néanmoins les juges sont à tel point de féroces idiots, et les chinoiseries de la jurisprudence mettent dans l'absurde de si effroyables imprévus, que nous ne saurions prendre trop de précaution; pour vous, d'abord, et pour moi-même que la perspective d'une autre villégiature à la Santé ne comblerait pas d'enthousiasme. On nous comble ici d'égards; mais le mois de mars approche et le printemps avec lui. Ce ne serait pas le moment de « repiquer au truc », pour parler comme les jeunes amis de Barillier. Nous prendrons, s'il vous plaît, conseil de quelques « prudents » : de mon côté, Maîtres Georges Gatineau, Albert Salmon, Johannès Merles, avocats; Gustave Cahen, avoué, et M. Paul Bertalus, juge

d'instruction. Vous consulterez, pour votre part, des gens de loi et non des gens de lettres dont l'incompétence brille sur tous les domaines du cognescible. Nous agirons ensuite d'après leurs décisions.

Excusez-moi, mon cher Stock, de défendre quelques lignes avec cette pédanterie. J'ignore si, comme le prétend Zola, « le triomphe de la domesticité » est appelé à devenir une page immortelle. En tous cas, elle me coûte assez cher pour qu'il ne me soit pas imputé à mauvaise grâce d'y mettre quelque prix. Bien que le passage se puisse lire ailleurs, je ne verrais pas sans déplaisir le trou que feraient quelques lignes de points au meilleur endroit.

Si vous agréez ma proposition, je ferai toutes les diligences et n'infligerai que les retards indispensables à l'apparition d'un volume que mes retouches successives ont déjà fait attendre si longtemps.

J'ai reçu, de M. Naquet, le nom de l'Américain dont je vous adressais, hier, un texte pour Bussière. Faites-m'en donner une épreuve, s'il vous plaît, que je retournerais avec la traduction, trop simple pour qu'il soit utile de la corriger moi-même et que l'imprimeur, seul, reverra utilement.

Je vous serre, très affectueusement, la main,

LAURENT TAILHADE.

Je voudrais bien lire, si vous en êtes l'éditeur, *Ces Messieurs*, d'Ancey et généralement tout ce que vous avez publié depuis mon incarcération. En outre, je désire, pour mon pauvre camarade Louis Grandidier, l'ouvrage de Dagan et, s'il en reste encore, un exemplaire non gratté d'*A travers les Grouins*.

Mille mercis.

L. T.

La Santé, quartier des politiques.
28-2-02

Mon cher ami,

J'apprends que Victor Charbonnel a reçu les bonnes feuilles de *Discours Civiques*. Vous seriez bien gracieux de me les faire tenir aussi car je pense que Bussière vous les aura expédiées au moins en double.

Rassurez-vous : *je ne ferai plus de corrections.*

Vous ne m'avez pas répondu :

1° Touchant la suppression des lignes incriminées par le ministère public ni si vous consentez à faire tirer, au moins pour une vingtaine d'exemplaires, *Le Triomphe de la Domesticité.*

2° Sur les tirages en beau papier que je vous demandais.

Mon avocat, maître Georges Gatineau, n'a pas été plus heureux que moi, bien qu'il ait eu le plaisir de causer avec vous.

Les plaintes que vous lui avez faites au sujet des corrections, très légitimes en ce qui concerne les corrections d'auteur achevées depuis longtemps lorsqu'il vous a fait visite, me semblent excessives dès qu'elles se rapportent aux observations que je vous ai soumises en dernier lieu, observations purement typographiques et dont je me soucie assez médiocrement n'ayant pas l'idolâtrie des belles impressions.

Bussière a manifestement employé un caractère usé qui donnera l'air à mes *Discours* d'être imprimés avec des clous. Mais ce qui importait, pour moi, c'était d'établir un texte définitif : peu me chault du reste.

Mes deux mains,

LAURENT TAILHADE.

Jeudi.

Je vous rappelle aussi; les quelques volumes que je vous avais demandés et n'ai point reçus.

Mon cher ami, je suis un peu estomaqué de voir que, depuis tant de jours, vous laissez ma dernière lettre sans réponse. Je ne sais l'accueil fait par vous à ma proposition de consulter des gens de loi sur les risques de publier une fois encore mon « papier » du *Libertaire* dans son intégralité, ni si vous avez reçu les dernières épreuves (couverture et titres) que je vous ai fait tenir samedi.

Je ne me suis préoccupé jusqu'ici que des corrections d'auteur, les plus importantes à mon gré, surtout dans un ouvrage où la nécessité de transporter en livre des discours m'ont entraîné à des remaniements onéreux. Voici, pourtant, quelques observations d'un professionnel au point de vue typographique, vous en tiendrez le compte qu'il vous plaira.

L'impression est hideuse : l'Imprimeur a dû faire de patientes recherches pour trouver des caractères si laids, si vieux, si éreintés. On les a fondus, je pense, quand MM. de Jouy, Viennet et Ancelot publiaient leurs premiers vers.

Mes deux mains,

LAURENT TAILHADE.

—

Prison de la Santé
Ce 12 mars 1902.

Mon cher ami,

Si vous me faites l'amitié de venir me voir, que ce ne soit pas avant jeudi. Demain je suis extrait de ma prison afin de répondre, devant la 9e chambre, à une poursuite de diffamation intentée par cet imbécile de Guillaumet.

De cœur à vous,

LAURENT TAILHADE.

Prison de la Santé (quartier des détenus politiques)
20-3-02.

Mon cher ami,

Ma femme s'est présentée plusieurs fois chez vous, sans obtenir plus de réponse que mes lettres. Quant à mon ami Georges Maurevert, que je vous avais envoyé, il y a quelques semaines, il a été reçu de façon à lui ôter le désir de recommencer.

Je vous serais bien obligé de me dire ce que deviennent *Les Discours Civiques* dont je n'entends plus parler depuis six semaines.

Voulez-vous me faire l'amitié de répondre aux questions que voici :

1° Victor Charbonnel a-t-il donné sa préface?

2° Faites-vous décidément les tirages avec ou sans coupure? Dans le cas d'une coupure, avez-vous pris la précaution de réserver les 25 exemplaires de texte intégral que je vous ai demandés?

3° Avez-vous reçu ma lettre (vieille d'au moins six semaines) où je vous proposais de consulter des légistes au sujet de la publication sans coupures de l'article du *Libertaire?*

Depuis vous m'avez adressé plusieurs ouvrages fort inté-

ressants, entre autres *Adolescence et Jeunesse,* de Tolstoï, mais jamais ceux que je vous demandais.

Bien cordialement à vous,

LAURENT TAILHADE.

Vous seriez on ne peut plus gracieux de m'adresser par courrier au moins un exemplaire de *La Pâque Socialiste* (conférence sur la pièce de Veyrin dont j'ai le plus pressant besoin.

Paris le 22 mars 1902.

Mon cher Tailhade,

Je suis aussi las des *Discours Civiques* que vous pouvez l'être vous-même et si les volumes que je publie étaient aussi lourds en épreuves, en corrections et en pourparlers que l'a été celui-là je renoncerais immédiatement à l'édition. Maintenant que le volume est au point (l'imprimeur et moi l'espérons, du moins), si vous trouvez un éditeur qui veuille le prendre je lui passerai la main de suite en prenant volontiers la composition à ma charge s'il veut, lui, supporter les frais de corrections, de papier et de tirage. C'est vous dire que, même sans aucun droit d'auteur à payer, l'affaire est excellente!

Ceci dit, je réponds à vos questions :

1° Je n'ai eu connaissance que d'une seule visite faite par Mme Tailhade; un jour où j'étais absent de Paris.

2° Le livre paraîtra lorsque M. Charbonnel aura daigné envoyer sa préface. Préface dont, personnellement, je me passerais parfaitement. Tailhade préfacé par Charbonnel est purement grotesque!

3° Je suis décidé à publier intégralement. Toutes les consultations juridiques ne prouveront rien, attendu qu'une simple démarche faite par un secrétaire de l'ambassade de Russie près d'un ministre suffira pour une poursuite et une condamnation et cela malgré toutes les consultations, tous les avis favorables, voire même toutes les promesses ministérielles.

4° Je vous enverrai les ouvrages que vous désirez lorsque je saurai ceux que vous voulez.

5° Je vous envoie la conférence demandée.

Bien cordialement,

P.-V. STOCK.

Sur les épreuves de ces *Discours civiques* une préface de Victor Charbonnel était annoncée, ainsi qu'un portrait par Steinlen, gravé à l'eau-forte par l'artiste. J'ai obtenu la suppression de cette préface, soutenu en cela par Mme Laurent Tailhade et, à défaut du dessin de Steinlen, c'est un portrait par Vallotton qui l'a remplacé.

11, rue Caulaincourt.
23 mars 1902.

Cher Monsieur,

Je suis tout à fait de votre avis au sujet de la préface « Charbonnel ». Comme mon mari fera ce que son éditeur et sa femme voudront, faites donc paraître le livre le lundi qui suivra la clôture de la période électorale.

Puis-je vous voir lundi à 2 h. 1/4, pour que nous décidions ensemble ce qu'il est convenable de dire à Charbonnel?

Vous seriez tout à fait gracieux de m'envoyer (si ce n'est pas trop abuser de votre générosité) *La Cathédrale, En Route* et *Là-Bas*.

Mille mercis et croyez, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

EUGÉNIE LAURENT TAILHADE.

—

23-3-02.

Mon cher ami, vous êtes un excellent camarade, encore qu'un peu grognon en qualité d'éditeur. Mais les corrections de *Discours Civiques* ont eu de quoi vous énerver. C'est mon meilleur livre. Une page seule m'a coûté six mois de prison, sans compter les autres déboires. Pardonnez-moi donc la coquetterie un peu gênante de l'avoir poussé, non à la perfection, mais à un état qui me permet de l'offrir hautement aux amis et aux ennemis. Je regrette que des droits d'auteur n'aient pas été stipulés pour vous les offrir en compensation des frais que je vous cause, mais je n'oublierai pas votre générosité lorsque nous traiterons d'un nouveau bouquin. L'imprimeur Bussière (ou du moins ses typos) doivent être hydrophobes. J'ai fait chez lui pour Carrington une préface de 60 pages, laquelle j'ai « travaillée » de la même façon

que les *Discours Civiques!* Ma femme partage frénétiquement vos vues sur la préface de Charbonnel. Demain elle ira vous voir en sortant d'ici (vers 5 h. 1/4) et vous soumettra une idée qu'elle a. Je vois, d'après ce que vous me dites au sujet des livres demandés, *qu'au moins* une de mes lettres a été perdue.

Merci pour la conférence. Je ne l'ai pas encore, mais je la recevrai sans doute dans le courrier de demain.

Cordialement à vous,

LAURENT TAILHADE.

§

Une pétition pour l'élargissement des deux détenus — Tailhade et Grandidier — signée par José-Maria de Heredia, Anatole France, Edmond Rostand, Emile Zola, Octave Mirbeau, Henri Bauër, Marcel Prévost, Gustave Kahn, etc., fut remise au Président du conseil (Waldeck-Rousseau) en février 1902. Elle fut sans effet.

Une autre demande de leur mise en liberté fut faite à l'instigation de Marcel Sembat, Allemane et Gras et signée par 62 députés. Elle fut également repoussée.

Des amis suggérèrent alors à Tailhade de poser sa candidature — les élections législatives devaient avoir lieu en mai — dans la circonscription d'un des ministres en exercice, un des membres les plus importants du Gouvernement. Et aussitôt, officieusement, on fit dire à Tailhade que, s'il renonçait à son projet, il serait libéré. Comme Tailhade n'avait nulle intention d'être candidat, on obtint facilement de lui ce qu'on lui demandait... et Tailhade fut libéré en avril, en même temps que Grandidier qui, lui, avait terminé sa peine complètement.

12 juin 1912.

Cher ami, je soigne mes rhumatismes *Villa Montsouris*, 130, *rue de la Glacière* (13e). Voulez-vous m'aider à me désennuyer un peu? Si oui, je vous quémande : *Enquêtes, Nouvelles enquêtes, Dernières Enquêtes du Prestigieux Hewitt* (j'ai un goût de concierge pour les romans policiers) et tels autres bouquins dans le même ordre d'idées que vous jugerez com-

patibles avec mon état de corps aussi bien que d'esprit. Avez-vous des Conan Doyle dans le genre de Sherlock Holmès qui me délectèrent violemment?

Mille mercis et de tout cœur à vous,

LAURENT TAILHADE.

Vous serez gentil de m'envoyer la chose sans aucun retard. Excuse à mon importunité : je m'ennuie!

—

Le Presbytère-Meaucé, par *La Loupe*
(Eure-et-Loir)
22 juillet 1918.

Cher ami, voulez-vous me faire adresser : 1° *Le Portrait de Dorian Gray;* 2° *La Maison des Grenades;* 3° *Le Crime de Lord Arthur Savile?*

Je prépare une étude sur Wilde au sujet du livre infâme qu'a récemment publié Lord Alfred Douglas; et j'ai besoin de relire les bouquins de Wilde. Sa littérature ne me plaît guère; il y a là trop de fard et d'apprêt. Mais j'estime que c'est un devoir commun à tous les gens de cœur de défendre contre la calomnie et les injures posthumes la mémoire d'un artiste, grand après tout et d'un homme qui a tant souffert.

Le spectacle donné par Lord Douglas est vraiment hideux. Moi qui l'ai vu chez Mallarmé en compagnie de Wilde et qui ne peut conséquemment avoir aucun doute sur la qualité de sa camaraderie avec le défunt, je ne saurais lire sans indignation les malpropretés du sieur Alfred Douglas.

Mille mercis et très affectueusement à vous,

LAURENT TAILHADE.

J'ai ici *Intentions* traduites par Hughes Rebell. Avez-vous une autre version et, en général, n'importe quelle autre chose ayant quelque rapport avec mon sujet?

L. T.

—

La Loupe (Eure-et-Loir), 2, rue Dabancour.
17 juin 1917.

Mon cher ami, j'ai reçu, en leur temps, les livres que je vous avais demandés et que la poste m'a remis avec exacti-

tude. Je m'excuse de vous en accuser réception lorsque, déjà, le désir m'est venu de vous en quémander quelques autres. Mais je suis mal portant; j'habite la campagne où les soirs monotones sont heureusement peuplés de lectures faciles. Voici donc le titre de bouquins anglo-russes que j'aurais grand plaisir à recevoir de vous...

Autre affaire plus importante :

Je voudrais, à présent que les intellectuels russes reprochent aux Français d'avoir fait chorus avec le tsarisme et la camarilla des Romanoff, établir que j'ai, il y a 15 ans, fait le sacrifice, non seulement de ma liberté, mais des ressources qui me faisaient vivre ainsi que les miens, pour dénoncer l'infamie et les dangers de l'alliance russe. Comme tous les prophètes, je fus châtié de ma clairvoyance et passai une année entière en prison. Il me paraîtrait édifiant de republier (avec un certain nombre d'épilogues) *le Procès du Libertaire,* dans un petit volume in-32, semblable à celui d'*A travers les Grouins.* Quant aux conditions, d'avance j'accepte celles que vous me proposerez, sous cette réserve néanmoins que la chose paraîtra le plus vite possible. *J'ai un intérêt,* pour ainsi dire immédiat, à remettre ces souvenirs en lumière. Je vous débobinerai le détail de la chose à notre premier entretien. Car, si vous acceptez mon offre, j'irai, tout de suite à Paris, en causer avec vous.

Mille mercis et mes deux mains,

LAURENT TAILHADE.

Je répondis à Tailhade que je ne pouvais le satisfaire : je n'étais plus mon maître.

En effet j'étais en tutelle; mes créanciers m'avaient fait nommer un administrateur judiciaire et celui-ci attendait que la guerre fût terminée pour faire procéder à la vente de ma librairie.

A la révélation — pour lui — de ma situation véritable, Laurent Tailhade m'écrivit la touchante et réconfortante lettre que voici :

2, rue Dabancour, La Loupe (Eure-et-Loir).
27 juin 1917.

Mon cher ami, votre billet du 20 juin m'a consterné. Igno-

rant comme je le suis des choses parisiennes, je croyais vos affaires brillantes et votre fortune faite depuis longtemps. Peu de semaines avant sa mort, le grand et bon Zola me disait que le guignon semble acharné contre ceux qui, pendant l'Affaire, s'étaient mis du bon côté. Mais à quoi bon se plaindre? A quoi bon revenir sur nos luttes, nos efforts, nos illusions d'autrefois? Ce qui importe, c'est avant tout de faire face aux malheurs à venir, d'obvier aux catastrophes qui vous menacent.

En quoi pourrais-je vous servir? J'ai des relations, une place dans les lettres, l'estime de quelques nobles esprits. Encore que nous ayons atteint, vous et moi, les saisons où la chance ne refleurit guère, je suis prêt à tenter n'importe quelle chose pour vous venir en aide. Faites fonds sur moi comme sur un ami; aussi discret que zélé.

Je compte passer dans Paris quelques jours au milieu de juillet. Vous êtes, sans doute, libre tout le jour du dimanche. Nous pourrons prendre, pour celui de mon passage, un rendez-vous, soit rue du Ranelagh, soit à votre domicile : nous causerons, alors, tout à notre aise.

Je vous serre la main bien affectueusement, bien tristement aussi.

Votre vieil ami,

LAURENT TAILHADE.

Tout Laurent Tailhade est dans cette lettre, où il apparaît sous son véritable jour.

Ce violent polémiste, ce fougueux pamphlétaire dont l'ire ne s'exerçait que contre l'injustice, la laideur morale et physique, était un homme obligeant, serviable, dévoué et véritablement bon.

Issu d'une famille de magistrats, — son père était président du tribunal de Pau, — il était d'une éducation parfaite et ses études avaient été excellentes et très poussées.

Entré dans la vie littéraire avec une fortune personnelle, il n'avait guère tardé à la perdre, en partie dans des placements malencontreux et, aussi, par ses dépenses irréfléchies; par ses générosités avec ses amis.

Il est certains de ceux-ci qui ont vécu entièrement de lui pendant plusieurs années et ceux-là n'ont pas été les derniers à le calomnier!

Tailhade avait le mépris de l'argent.

§

15-3-1918 (Vendredi).

Il me faudrait, à l'adresse comme dessous, trois exemplaires de *Discours Civiques*. Vous plaît-il de me les faire expédier, le plus tôt possible?

Depuis le 10 janvier, je soigne ici une pneumonie avec rechutes et la plupart des agréments accoutumés. La vie est gaie! Et j'en ai encore pour, au moins, une quinzaine de jours! Cela vous explique la raison pour quoi, étant à Paris depuis deux mois, je n'ai pas encore trouvé le temps de vous rendre visite. Mais vous, ne pourriez-vous me consacrer une heure le dimanche et faire l'ascension du faubourg Saint-Denis?

De cœur et d'esprit à vous,

LAURENT TAILHADE.

200, faubourg Saint-Denis,
Maison Dubois, Paris (10e).

Après un très long séjour — presque toute l'année 1918 — à la Maison Dubois, où il ne cessa de travailler malgré sa grande faiblesse, dictant ses articles à sa femme dévouée, il s'en retourna à la Loupe, les siens espérant qu'il y trouverait la guérison. Il n'en fut rien et, fin septembre, il vint habiter à Combs-la-Ville où il mourut le 1er novembre. Il avait 65 ans.

Douze ou quinze fidèles accompagnèrent son corps au cimetière du village. En 1921, *Comœdia* ouvrit une souscription (qui produisit plus de 4.000 francs, je crois) pour ramener le corps à Paris et payer le loyer du caveau provisoire à Combs-la-Ville.

De leur côté, le *Journal du Peuple*, *Le Populaire* et *Bonsoir* ouvrirent une souscription, et le total des sommes recueillies a dû dépasser 6.000 francs, somme dont le reliquat devait servir à l'érection d'un monument; projet qui n'a pas été réalisé, que je sache.

Sur l'initiative de M. Léon Riotor, le Conseil municipal de Paris a fait le nécessaire pour que le corps de Laurent Tailhade trouve sa place dans une concession à perpétuité au cimetière Montparnasse. Le transfert a eu lieu en février 1921; une assez nombreuse assistance était présente à cette cérémonie, où divers discours ont été prononcés par MM. Ernest Raynaud, Alfred Mortier, Pierre Dufay, Jean Royère, René-Louis Doyon, Georges Pioch, André Salmon, Florent Fels, Victor Bonnaus, de Gonzague Frick.

P.-V. STOCK.

JUSTICE ET JUGEMENTS

La justice est ce doute sur le droit qui sauve le droit.

ALAIN.

Le pouvoir judiciaire est depuis quelques années l'objet de critiques. Critiques qui concernent particulièrement les affaires correctionnelles et criminelles. Ce n'est pas cependant de ce côté que je voudrais regarder, mais du côté des affaires civiles. Les rumeurs sont moins vives, mais elles existent et ont attiré à ce point l'attention des pouvoirs publics que, depuis 1926, elles ont motivé toute une série de décrets-lois. Suppression de tribunaux, reconstitution des tribunaux supprimés, modifications sur la compétence, réduction du nombre des conseillers et, pour terminer, réforme du code de procédure.

Je me garderai bien d'examiner ici tous ces textes, mais il est opportun de considérer du dehors et dans son ensemble le fonctionnement de l'appareil judiciaire.

Il présente un double aspect qui n'est pas sans frapper. Mystérieux d'une part. Le code de procédure donne idée de textes confus et complexes, hors la portée du vulgaire : un labyrinthe dont les seuls initiés peuvent suivre les fils. Labyrinthe qui explique sans doute les lenteurs de la justice. Les affaires ne se perdent-elles pas dans des méandres avant de pouvoir atteindre le prétoire? Ajoutez le langage technique des hommes de loi. Ajoutez les robes, les toques, la majesté du palais, la solennité des audiences. La justice est de cérémonie.

Et cependant voyez les journaux. Les jugements et

arrêts y sont rapportés, commentés, critiqués. Pénétrez dans une salle d'audience lors du prononcé des décisions. Voyez les gestes de surprise ou d'approbation. Ecoutez à la sortie de cette salle les murmures et les exclamations. Chacun dit son mot, apprécie, loue ou maudit. Parcourez les recueils de jurisprudence. Voyez les notes qui suivent les décisions. Des auteurs se sont spécialisés pour expliquer et critiquer. Les décisions sont d'ailleurs susceptibles de voies de recours. Et les avocats ne se font pas faute devant les juridictions supérieures de critiquer les inférieures. La Justice est jugée.

Etrange opposition et qui mérite examen. Approchons lentement du prétoire, en tentant préalablement de dénouer les fils du labyrinthe et d'en trouver le sens.

LA PROCÉDURE

L'opinion ordinaire est bien fausse qui consiste en ce que, de deux plaideurs, l'un serait simplement malicieux. Vue simpliste en désaccord avec les complexités de l'existence. Généralement un procès comporte des éléments divers et chacun est de bonne foi. Pour l'un il s'agit d'un intérêt pécuniaire, pour l'autre d'une question d'amour-propre; l'un a raison en équité, l'autre en droit. Chacun a des arguments, mais chacun ne considère que les siens propres. L'histoire de la poutre et de la paille est éternelle. Et ceci provoque chez chacune des parties une sorte de choc en retour. L'opposition rencontrée confirme la prétention. Les nerfs et l'humeur prennent partie. Cela même peut faire naître des arguments pour l'adversaire. Ainsi un premier heurt, assez simple par lui-même, se complique et se généralise. Que ce soit refus de paiement, droit à indemnité, divorce ou résiliation de marché, procès est suite de querelle. Et, comme dans toute querelle, il n'est pas facile de découvrir par où se trouve le bon droit.

Pourquoi dans tout ceci la procédure? Précisément parce que son objet est de faire reconnaître les éléments essentiels du litige. Tout ce qui est d'humeur et qui est

ajouté à l'essentiel ne vaut pas devant le regard froid de l'homme d'affaires. Bien différent du médecin à cet égard. Il ne s'agit pas de voir ce que vaut en soi la prétention du client, mais de rechercher ce qu'elle vaut au regard des règles du droit et des possibilités légales de preuve. La maladie, c'est l'homme malade. L'affaire se détache au contraire de la personnalité du plaideur.

Un procès met plusieurs personnes en conflit, est d'ordre social. Pour qu'il y ait de la certitude dans les transactions, il convient que les parties puissent se référer à des règles strictes et compter sur elles. Une affaire ne peut donc être considérée qu'à un point de vue assez général. C'est ce qui explique un principe de droit selon lequel un mobile ne vaut pas, mais seulement la cause. Et la cause est toujours la même dans un contrat déterminé. Dans la vente l'obligation du vendeur a pour cause le paiement du prix, c'est-à-dire l'exécution de l'obligation de l'acheteur.

On comprend la surprise des plaideurs devant cette transformation. Là-dessus je renvoie à Jacques Chardonne qui écrit : « Le moindre conflit met un mur entre les gens. Ils cessent de se voir et de se comprendre... Les meilleures raisons ne valent que pour nous. Dans un procès on n'avance que des arguments faux : ceux qui paraissent probants tout de suite. Le Juge se prononce sur un conflit imaginaire. » L'observation est juste, mais la critique ne porte pas. Si le plaideur considère comme le meilleur l'argument le plus personnel, il est normal que, justement parce que trop personnel, cet argument ne puisse être retenu.

Travail d'épuration et de vérification, telle est la procédure. Eliminer du conflit tel qu'il est présenté par le client la plupart des éléments d'ordre strictement personnel. Je dis la plupart car l'avocat usera de quelques-uns... et même d'autres qu'il imaginera. Réunir les pièces parfois nombreuses, souvent trop rares; les vérifier, les communiquer. Les écrits, lettres, procès-verbaux de police ou de constat, factures ou expertises, sont les seules traces visibles qui pourront apparaître. Traces pré-

cieuses qu'il s'agira de vérifier, d'apprécier, de commenter.

Passée au laminoir du formalisme, l'affaire se dessèche. Elle se dessèche si bien, le législateur a tellement entendu proscrire la vie, pendant toute cette période, que les témoins qu'il peut convenir de faire entendre font en général leur déposition non à l'audience, mais devant un Juge, en Chambre du conseil. La copie seule de ces dépositions apparaîtra au tribunal. Et certes cela peut présenter des inconvénients, mais les avantages dominent. Quoi de plus fuyant, de plus trompeur qu'une impression. La procédure tend à la précision et au respect des droits. Pour cela, le formalisme est la seule garantie. Rappelons Montesquieu, qui écrivait que les formalités augmentent en raison du cas que l'on fait de l'honneur, de la vie, de la liberté des citoyens. Les peines, les dépenses, les dangers même de la justice sont le prix que chaque citoyen donne pour sa liberté. Au contraire, écrit toujours Montesquieu, lorsqu'un homme se rend plus absolu, il songe d'abord à simplifier les lois. On commence dans cet état à être plus frappé des inconvénients particuliers que de la liberté des sujets, dont on ne se soucie point du tout. Ces lignes méritent d'être méditées par ceux qui se préoccupent de la réforme de notre code de procédure.

L'AUDIENCE

On concevrait qu'une affaire fût jugée sur pièces. De fait il en est ainsi dans plusieurs pays étrangers. La justice y gagnerait vraisemblablement, mais le plaideur préfère les débats oraux. Car le plaideur désire pouvoir considérer comme un spectacle la manifestation en une forme logique de ses prétentions. Même s'il n'assiste pas à l'audience, il sait qu'il y a audience et cela lui plaît.

Le discours va donc régner. Le discours, qui normalement doit être un exposé objectif de la thèse de chaque client, telle que cette thèse s'est révélée et constituée lors de la période préparatoire. C'est bien ainsi que chaque avocat annoncera sa plaidoirie, mais il se gardera bien

de tenir sa promesse. Sous le prétexte de présenter l'affaire, il va reconstituer à sa façon l'événement qui a mis les parties aux prises. Avec le discours, la vie va pénétrer dans le prétoire. Dur contraste et dangereux, car avec la vie la passion va apparaître. Mais à celle du plaideur est substituée celle de l'orateur. Celui-ci, habile et emporté à la fois, aiguillonné par l'amour-propre, va peser de toute sa force et de toute son autorité dans la balance de la justice.

Etrange opposition. Les précautions, les minuties prescrites par le code de procédure pour assurer jusque-là la sincérité et la loyauté de la discussion, que vaudront-elles? Quelle efficacité auront eue la communication des pièces, la signification préalable des conclusions, alors que tous les moyens peuvent être soulevés en plaidoiries et alors que la production de nouvelles pièces ne crée qu'un incident sans suites? L'éloquence ne va-t-elle pas créer une impression plus forte que tout?

Sur des pièces parfois extrêmement fragiles, l'un et l'autre des avocats va dresser une image du procès. L'un et l'autre sait la part de vérité contenue dans le dossier dont on l'a chargé. L'un et l'autre a été choisi; on leur a fait confiance. Chacun entend apporter au succès de son affaire toute sa force, son talent et sa connaissance du droit. Si en fait le procès est douteux, les règles du droit seront interrogées. Si ces règles sont contre lui, l'avocat tirera effet du sentiment de l'équité. Voiler les faits gênants, les présenter comme d'intérêt secondaire, ou les expliquer par des considérations indépendantes; insister sur les faits utiles, en faire le centre de l'affaire, l'armature qui explique tout le reste; asseoir le tout sur quelques considérations de droit, tout ceci est de technique élémentaire.

Malheur en vérité au plaideur dont l'avocat est inférieur! Au discours bien charpenté, solide et appuyé sur des faits, qui vient d'être présenté, il faut opposer un autre discours. Pour critiquer, pour réfuter le précédent? Plutôt pour créer une impression contraire. A discours, discours parallèle.

Discours qui crée l'imaginaire. Qu'est donc, pour juger une vie conjugale, la déclaration de deux ou trois témoins qui ont assisté à une scène finale? pour apprécier la responsabilité d'un accident, l'opinion de passants surpris? La trame desséchée de l'affaire va se prêter à tous les revêtements. Parfois il n'y a plus, de l'événement, que des traces, des empreintes. La discussion orale donne vie au procès, mais vie artificielle. Devant les Juges se dresse l'image de deux affaires fantômes, affaires qui l'une et l'autre se rapprochent plus ou moins du conflit réel qui a existé, qui cependant s'opposent. Les creux parfois immenses du dossier sont comblés par la fantaisie guidée par l'habileté. Vie nouvelle, qui recouvre, enrobe, déforme, au point de la rendre parfois méconnaissable, cette portion de vie révolue qui a fait naître le procès.

Tout ceci pour créer impression. Mais là-dessus méfions-nous. L'avocat ne s'adresse pas, comme l'orateur politique ou l'orateur sacré, à un auditoire qu'il convient d'abord d'émouvoir. Le grand public, auquel s'adresse en général un orateur, ne se garde pas d'émotion. Au contraire, il cherche l'émotion. Plus précisément il attend que l'orateur mette en forme et lui représente les sentiments confus qui l'agitent. Le public est un collaborateur.

A l'audience, la situation est différente. Le Juge se garde. Il craint l'impression, cause d'erreur. La partie du discours qui tend à éveiller la pitié ou la sympathie risque de provoquer un mouvement de refus. Il convient donc de s'avancer avec une extrême prudence sur ce terrain. L'art de l'avocat sera de saisir le Juge sans qu'il s'en aperçoive.

L'impression utile sera surtout de vérité. Persuader plus qu'émouvoir. La persuasion peut être obtenue autrement que par la raison pure. Une apparence de raison peut suffire. L'art de l'avocat est d'y parvenir.

Ici le talent particulier de chacun se révélera avec son caractère propre. Mais qu'il s'agisse de fait ou de droit, la règle est uniforme : faire impression, mais ne pas le révéler. Parfois donner impression de ne pas faire impression. Irai-je jusqu'à dire que certains ont fait im-

pression par un exposé visiblement maladroit et incomplet appelant le secours du Juge, ce qui pourrait faire penser qu'un avocat franchement mauvais est préférable à un avocat médiocre?

Tout ceci donne un caractère particulier à l'éloquence, toujours un peu sèche, du barreau, mais révèle en même temps l'importance de cette éloquence. Le Juge connaît l'affaire sous la forme de deux discours. Situation redoutable. Le poids de l'avocat est trop lourd. Impassibles en apparence et muets, les Juges risquent de se laisser convaincre et entraîner comme par un vertige, avant même d'avoir vu les dossiers. Convaincre par des discours! L'imaginaire est roi du prétoire et le respect des droits des parties compromis. La tâche du Juge est lourde et parsemée d'abord de terribles obstacles.

JUGES ET JUSTICE

Les Juges forment le centre de la cérémonie judiciaire. Ils dominent le prétoire et règlent cette cérémonie. Tout est disposé vers eux et s'adresse à eux. Cependant ils sont acteurs muets. L'impassibilité est de règle. Ceci, et les particularités de leurs robes, marquent qu'ils sont juges, non parties, et les place à un degré supérieur.

Là-dessus Pascal écrit la célèbre pensée :

> Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines, dont ils s'emmaillotent en chats fourrés, les palais où ils jugent, les fleurs de lis, tout cet appareil auguste était fort nécessaire; ...s'ils avaient la véritable justice et si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire des bonnets carrés; la majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle-même.

Ceci est vrai si l'on entend que les Juges sont simplement des hommes sujets aux passions et aux erreurs, et qu'ils ne possèdent pas des règles infaillibles de juger. Mais il faut ajouter, ou ce serait boutade, que la cérémonie a pour objet, non de remplacer la Justice, mais d'aider à sa recherche.

Le premier et plus grave danger pour le Juge, c'est la parole de l'avocat en ce qu'elle tend à créer une impression définitive. Le Juge qui sort d'audience avec une opinion arrêtée n'est plus Juge. Ecouter chaque discours, contempler l'image contradictoire et vivante du procès, mais ne point croire : première victoire. La solennité de l'audience est pour cela d'un grand secours. Un juge qui manifesterait une opinion se mettrait en opposition avec la cérémonie judiciaire. Il ferait contraste. Non seulement il pourrait faire échec à la manifestation de la vérité par le trouble apporté à un avocat. Bien mieux, il se lierait lui-même, deviendrait en quelque sorte partie et formerait un obstacle à la liberté de son propre jugement lors du délibéré.

L'impassibilité du corps favorise l'impartialité de l'esprit. Elle permet au Juge de rester en retrait et spectateur. Elle s'oppose aux mouvements d'humeur, aux solutions hâtives, aux simulacres d'idées qui ne sont qu'impressions personnelles et fugitives. La solennité sauve l'audience, et permet le délibéré.

Délibéré est un beau mot. Frère de délivrance. Délivrance non pour le magistrat, comme le penseront de mauvais esprits, mais pour l'affaire. Jusqu'ici elle a été considérée sous un double aspect. Chacun a tiré à soi les faits et les arguments. Plus ou moins elle s'est trouvée mutilée ou déformée. A l'audience chaque orateur s'est efforcé de la faire apparaître différente d'elle-même. Mais tout ceci est terminé. L'affaire doit sortir de la chambre des délibérés sous son vrai visage. De deux plaidoiries, de deux dossiers, un jugement. Tel est l'œuvre du Juge.

Œuvre difficile. Trop de choses contradictoires ont été affirmées et trop peu d'objets restent du litige. Les dossiers ne contiennent souvent que des traces, des empreintes du conflit réel. Ceci a laissé le champ libre à l'avocat qui ne regarde que d'un côté et pèse sur la brèche qui lui permet de faire passer ses prétentions. Mais ceci est redoutable pour le Juge. Dans les affaires délicates un travail minutieux s'impose, et ceci alors que l'esprit, frappé souvent par l'une des plaidoiries, s'est presque

laissé convaincre. La tentation est forte de décider sans délai.

La probité et la science du droit ne suffisent pas. La conscience et la méfiance de soi sont la marque du vrai Juge. Quand il sort d'audience il a l'esprit marqué d'impressions, mais il sait que ce sont impressions. Juger ses impressions d'abord. Puis juger ce jugement. Tel est le pas de la Justice.

L'institution du Juge unique serait néfaste. Rapprocher et opposer impressions à impressions, jugements à jugements, c'est délibérer entre soi. Ceci facilite et provoque le délibéré en soi. Délibérer en soi, puis entre soi et ainsi de suite. « La Justice est ce doute sur le droit qui sauve le droit », écrit Alain.

La cérémonie est ici relâchée. Ce qui caractérise le délibéré, c'est la liberté. La liberté qui permet le doute et la discussion. Il est fâcheux qu'un supérieur hiérarchique apparaisse là. Présider l'audience et les délibérés peut être pour un supérieur peser inconsciemment sur la liberté des Juges. La présidence confiée à tour de rôle à l'un des Juges serait préférable. Rien que des pairs.

Garder le secret du délibéré. Le Juge l'a juré lors de son installation, et ceci garantit la liberté. Quand le jugement est rendu, il est l'œuvre du Tribunal, impersonnel. Le jugement d'ailleurs ne clôt pas la discussion. Public, il est livré à la critique. Bien plus, les parties elles-mêmes peuvent dans la plupart des cas le déférer à une juridiction supérieure. Dans la plupart des cas seulement, ce qui est une erreur. Et l'arrêt rendu par cette juridiction supérieure est lui-même susceptible de pourvoi devant la Cour de Cassation. Justice jugée. C'est justice, simplement.

PIERRE MARIN
Avoué à la Cour de Rouen.

LE FONDATEUR DU " MERCURE GALANT "
JEAN DONNEAU DE VISÉ

DOCUMENTS INÉDITS

—

Donneau de Visé fut un des ennemis les plus acharnés et les plus perfides de Molière, avant de devenir un fournisseur de la troupe du Palais-Royal; ce fut aussi un écrivain extrêmement abondant, auteur dramatique, poète et journaliste. La fondation du *Mercure Galant* le mit au premier plan dans les milieux littéraires et dans les salons. Il nous a donc paru intéressant de retracer l'histoire, fort peu connue, de ce personnage curieux. Nous jetterons d'abord un coup d'œil sur ses origines et sur sa famille, que des documents inédits nous ont révélée comme une des plus brillantes familles d'épée du XVIIe siècle, puis sur sa propre vie et sur son œuvre; nous essaierons enfin de démontrer qu'il est le *seul* auteur responsable de *Zélinde,* de *la Vengeance des marquis,* et de la *Lettre sur les affaires du théâtre.*

I. LA FAMILLE DONNEAU DE VISÉ

C'était une ancienne famille d'épée. Le grand-père de Jean Donneau de Visé, Gilles Donneau, écuyer, était un gentilhomme du pays de Liége; il vint en France en 1562 et y fut naturalisé en 1579; il était « sommelier d'eschansonnerie » de Charles IX; il suivit Henri III en Pologne et servit Henri IV et Louis XIII. En 1575, il avait épousé Marguerite Cardé, une de ses parentes, fille de Gabriel Cardé, originaire du Piémont, avocat à Paris et d'une demoiselle Donneau (1).

(1) Bib. Nat. Manus. Cabinet des titres, Dossiers bleus, 239, ff. 16-20. —

Gilles Donneau eut cinq fils. Le premier, Charles, cornette, puis capitaine au régiment de Praslin, épousa Marguerite de Vougray, fille d'un gentilhomme du maréchal de Praslin et en eut une fille, Jeanne, qui épousa Philippe Dorigny, écuyer, sieur de Saint-Pars et de Minos, capitaine au même régiment (2).

Le second fils de Gilles, Charles, fut d'abord maréchal des logis de Gaston d'Orléans qu'il suivit en Guyenne (3). Puis il devint gentilhomme servant de Louis XIII, et le roi, en récompense de ses services, le nomma capitaine et gouverneur de Dampmartin (4). Il épousa Madeleine Blondel, fille de Pierre Blondel, capitaine d'infanterie tué au siège de Corbie, et en eut quatre enfants : Jacques, prieur de Marcheras près Beauvais, Denise et Elisabeth, religieuses à Saint-Nicolas de Pontoise et enfin Gaspard, un des membres les plus célèbres de la famille.

Gaspard Donneau de Visé, né vers 1630, passa presque toute sa vie à la guerre; il débuta en 1643, à l'âge de treize ans, comme page du maréchal de Vitry; il batailla en Flandre, en Catalogne, en Italie, en Hongrie; en 1652, comme cornette de cavalerie, il était à Barcelone, sous le maréchal de la Motte; il y reçut une mousquetade dans le ventre, y perdit un œil et eut une épaule brisée; à Bourdeil, en 1654, il fit cinquante-huit prisonniers avec cent hommes; l'année suivante, sous les ordres du prince de Conti, il guerroyait en Catalogne où il reçut une blessure au cou; en 1657, il eut un bras cassé au siège d'Alexandrie; il reçut encore une blessure aux reins au siège de Tortose. On pense bien qu'avec de tels états de service, Gaspard conquit rapidement ses grades; volontaire, puis cornette dans la compagnie de Vil-

Cet article était écrit lorsque parut, à la librairie Droz, l'ouvrage de M. Pierre Mélèse sur *Donneau de Visé*. On consultera avec profit cette excellente étude littéraire; les documents inédits cités par nous n'ayant pas été utilisés par M. Pierre Mélèse, notre étude complétera utilement celle de notre confrère, spécialiste averti de l'histoire du théâtre au XVIIe siècle.

(2) *Ibidem.*

(3) Comme il avait perdu son équipage et ses bagages au cours de ce voyage, Gaston d'Orléans lui fit don de 500 livres, sans compter sa solde de 60 livres. Voir, *ibidem*, Pièces originales, 1012, dossier 23105, ff. 2 et 3, les deux reçus de ces sommes signés de Charles Donneau.

(4) Dossiers bleus, *loc. cit.*; voir aussi *ibidem*, Cabinet d'Hozier, 121, dossier 3166, ff. 2-3, et Arch. Nat. ZIA 568, f° 237.

liers, capitaine et major du régiment de cavalerie du duc d'Orléans, en 1659, il passa aux chevau-légers, puis fut enseigne (1665) et lieutenant (1667) des gardes du corps, dans la compagnie d'Aumont; enfin il fut nommé mestre de camp de cavalerie et dut quitter le service à cause de ses blessures; en 1674, il fut choisi comme maître d'hôtel de la reine Marie-Thérèse d'Autriche. Il mourut, après soixante ans de services, en janvier 1699 et fut enterré le 29 de ce mois à Saint-Nicolas des Champs, sa paroisse.

Ce valeureux guerrier fut marié trois fois; il épousa d'abord Marie de Louvencourt, puis, le 25 mars 1671, Marie de Hautecourt, qui ne lui donnèrent pas d'enfants; veuf une seconde fois, il se remaria le 30 mars 1677 avec une de ses cousines germaines, Marie-Madeleine Donneau, âgée de vingt-cinq ans, sœur de Jean Donneau de Visé. Malgré ses quarante-sept ans, il en eut cinq enfants (5).

L'aîné, Louis, eut pour parrain Louis XIV lui-même (6), qui voulut ainsi reconnaître les éclatants services du père; page de la grande écurie, puis capitaine au régiment de Roussillon, enfin exempt aux gardes du corps, Louis Donneau fut tué à vingt-huit ans, le 11 juillet 1708, au siège d'Oudenarde; à cette même bataille, son cadet, Gaspard, également capitaine, trouva aussi la mort; les trois autres enfants de Gaspard furent Savinien, prêtre de l'Oratoire, et deux filles, Brigitte et Catherine.

Le troisième fils de Gilles Donneau l'ancêtre, nommé Jacques le jeune, exempt des gardes du corps de la reine Anne d'Autriche, commissaire de l'artillerie de France, épousa Renée Coudray dont il eut une fille; c'est lui qui hérita de son père la charge de « sommelier de la vaisselle et de l'eschansonnerie » du roi (7).

C'est de la quatrième branche des Donneau que naquit

(5) Sur Gaspard Donneau de Visé, voir : Dossiers bleus, *loc. cit.*, pièces originales, *loc. cit.*, f° 5; Cabinet d'Hozier, 121, dossier 3166, ff. 2-3; Arch. Nat. ZIA 568, f° 237; Robinet, *Lettres en vers à Madame* des 30 janvier et 8 octobre 1667; *Gazette* de Perdou de Subligny du 10 mars 1667; *Mercure galant* de février 1699, p. 159 et suiv.; Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, p. 1279.

(6) *Mercure galant* de décembre 1679.

(7) Dossiers bleus, *loc. cit.*; pièces originales, 3035, dossier 67228, f° 30 (don royal de 100 livres du 26 octobre 1626); Jal, *Dictionnaire*, *loc. cit.*

Jean, le fondateur du *Mercure Galant*. Cette branche est issue du quatrième fils de Gilles, né en 1599, Antoine Donneau. Comme ses frères et neveux, il suivit la carrière des armes. Il accumula de brillants états de service et d'innombrables blessures; cadet sous le maréchal de Praslin à la Rochelle en 1620, il est blessé à la jambe; à Clérac, il reçoit un coup de pique dans le ventre tandis que son chef, le maréchal de Termes, est tué; à Monheur, il est atteint d'un coup de hallebarde; à Courtray, un coup de pistolet au bras; à Mardick, une mousquetade à l'épaule; à Béthune, un nouveau coup de mousquet qui lui traverse les deux cuisses. Exempt des gardes de Gaston d'Orléans, gentilhomme servant de la reine, il défend victorieusement, durant la Fronde, en avril 1650, le domaine de Richelieu « contre les surprises et insultes des armées des princes ».

Pour le récompenser, Louis XIV lui accorde des charges rémunératrices; son beau-père, Jean Gaboury était tapissier ordinaire et garde des meubles et des appartements du roi. A sa mort, Antoine Donneau de Visé « en considération de ses fidèles services », obtient le droit de diviser ces deux charges et la survivance à son profit de celle de garde des meubles aux gages annuels de 500 livres, celle de tapissier devant être octroyée à « une personne capable de l'exercer ». En août 1661, il accompagne la princesse de Toscane à Marseille et reçoit une indemnité de 500 livres. Il mourut à soixante-dix-sept ans, le 16 septembre 1676 et, du cul-de-sac Saint-Thomas du Louvre où il habitait, sa dépouille fut portée à Saint-Germain l'Auxerrois, sa paroisse (8).

Antoine Donneau avait épousé Claude Gaboury, fille de Jean Gaboury, premier valet de garde-robe, tapissier ordinaire et garde des meubles de Louis XIII, puis contrôleur de l'argenterie et intendant à Saint-Venant. De son mariage, il eut cinq enfants. L'aîné, Jean, né en 1638, fut le fondateur du *Mercure Galant* et l'ennemi de Molière; nous reviendrons sur lui tout à l'heure; ensuite naquit, le 6 octobre 1641, une fille, Henriette, qui fut d'abord femme de chambre de la

(8) Dossiers bleus, *loc. cit.*; pièces originales, 3035, dossier 67228, f° 47; Cabinet d'Hozier, 121, dossier 3166, ff. 4-5; Arch. Nat. 01 7, ff° 141 v°, 276; Z1A 568, f° 237; *Mercure galant*, février 1699, p. 159 et suiv.; Jal, *Dictionnaire, loc. cit.*

reine Marie-Thérèse et tint en janvier 1668 la jeune Marie-Thérèse, fille de France, sur les fonts baptismaux; puis elle fut première femme de chambre de Mgr le duc d'Anjou; elle mourut le 29 août 1737, plus que nonagénaire.

Antoine Donneau de Visé eut deux autres filles, Claude, qui épousa Savinien de Rifflé, premier commis de M. de Barbezieux, ministre de la guerre et qui n'eut pas d'enfants, et Marie-Madeleine, née en 1652, qui épousa, comme nous l'avons dit, son cousin germain, Gaspard, le 30 mars 1677 (9).

Le frère cadet de Jean Donneau de Visé, Jacques, porte-manteau de la reine, mort fou à Charenton, avait épousé Doña Philippa Thérésa, filleule et femme de chambre de la reine, qui était sans doute une sœur naturelle du roi d'Espagne et que Marie-Thérèse avait amenée avec elle en France. Il en eut quatre enfants. L'aîné, Louis-Philippe, né en 1666, eut pour parrain le duc d'Orléans et pour marraine la reine de France. Il suivit la carrière ecclésiastique. Aumônier du roi, évêque de Fez *in partibus*, abbé de Lestrèpe, dans le diocèse de Limoges, le roi lui accorda, le 7 mai 1676 l'évocation de droit au Grand Conseil de toutes les causes civiles ou criminelles qui pourraient naître en cette abbaye; Louis-Philippe Donneau obtint le 6 mai 1678 le prieuré de Lierru, dans le diocèse d'Evreux, à la charge de reverser mille livres de pension à son frère Jacques-Philippe, coadjuteur et vicaire général du cardinal de Rohan; il mourut de la pierre en 1729 (10).

Le second fils de Jacques, Jacques-Philippe, lieutenant de vaisseau, épousa à Nantes une bretonne, Marthe le Moine, dont il eut quatre enfants (11); le dernier, Jacques, lieutenant, puis capitaine aux gardes françaises en 1719, brigadier des armées du roi, gouverneur de Longwy en 1733, fut fait chevalier de l'Ordre de Saint-Louis par lettres patentes du 22 décembre 1684. Il eut lui-même un fils, Jacques-Philippe,

(9) Dossiers bleus, *loc. cit.;* Pièces originales, 1012, dossier 23105, f° 15; Robinet, *Lettre en vers à Madame*, 28 janvier 1668; *Mercure galant*, février 1699, p. 159 et suiv.; Jal, *Dictionnaire, loc. cit.*

(10) Dossiers bleus, *loc. cit.*; pièces originales, 1012, dossier 23105, f° 7; Arch. Nat. E 1786, pièce 106; O1 22, f° 88; Robinet, *Lettre en vers à Madame*, 15 mai 1666.

(11) Cabinet d'Hozier, 121, dossier 3166 f° 13; ce fils nous semble être le même que celui que les dossiers bleus, *loc. cit.*, prénomment Gaspard.

lieutenant, puis capitaine aux gardes françaises, comme son père, et qui était colonel en 1743 (12).

Nous arrivons à la dernière branche des Donneau de Visé, issue d'Henri Donneau, cinquième fils de Gilles, ancêtre commun. Comme les autres ce fut un valeureux soldat. Gentilhomme servant de la reine et du duc d'Orléans, capitaine, puis exempt des gardes du corps de la reine-mère Anne d'Autriche, il se battit un peu partout; au siège de la Rochelle en 1628, où il fut blessé à la cuisse, à Bellegarde, à Sainte-Menehould où il fut blessé à la tête, à Mouzon, à Stenay, au siège d'Arras. Il mourut en Bretagne, en « executtant les ordres » d'Anne d'Autriche. De son mariage avec Madeleine de Rivière, il eut quatre enfants : Louis, gentilhomme servant de la reine-mère, capitaine au Royal-Roussillon, mort sans alliance; Henriette (ou Anne-Louise?), qui épousa Isaac de Lucé, receveur général des finances à Bordeaux; Claude-Henriette qui épousa Jean Goujon, secrétaire et conseiller du roi, receveur général des finances à Metz, veuve en 1730 et morte fort âgée en 1737; Louise enfin, morte sans alliance le 8 avril 1695 (13).

§

Le croirait-on jamais? Une famille dont presque tous les membres avaient versé leur sang sur les champs de bataille au service du roi de France avec une bravoure déjà légendaire au XVIIe siècle, ne fut anoblie que tardivement. Elle rencontra bien des difficultés avant d'obtenir ses titres de noblesse et le blason « d'azur à un chevron d'or accompagné de trois annelets de même » (14).

Et pourtant, à cette époque, il était assez facile — parfois trop facile — de s'anoblir et de porter un blason. Il y eut tant de faux nobles qu'on dut établir une commission chargée de la « recherche des usurpateurs des titres de noblesse ».

Comme Gaspard Donneau, cousin de Jean Donneau de Visé, et Antoine son père portaient respectivement les titres

(12) Dossiers bleus, *loc. cit.*, ff. 8-10, 16-20.
(13) Dossiers bleus, *loc. cit.*, ff. 16-21; Arch. Nat., Z1A 568, f° 237.
(14) Bib. Nat. Manus., d'Hozier, *Armorial général*, Paris, I, 801; II, 6, 812; *Blasons coloriés*, Paris, I, 374; II, 1031 (blason de Jean Donneau de Visé), 1542, 1608; Versailles, 118.

d'écuyer et de chevalier, la commission leur fit commandement, le 14 juillet 1668, de présenter leurs titres de noblesse avant huitaine devant Mᵉ Séraphin Testu, greffier de la commission. Gaspard et Antoine Donneau de Visé répondirent qu'ils appartenaient à une vieille famille noble de Liége, mais que leurs « père et ayeul avaient négligé de recouvrer les titres de leur noblesse » et qu'au demeurant leurs fonctions dans les gardes du corps du roi et du duc d'Orléans ne leur permettaient pas, pour lors, d'aller faire à Liége des recherches, — qu'ils savaient peut-être très bien devoir être infructueuses. Ils demandèrent un délai de deux ans pour présenter leurs titres. Par arrêt du 23 juillet 1668, le Conseil du Roi leur accorda un délai d'un an (15).

Cependant, Gaspard et Antoine Donneau ne présentèrent pas leurs titres de noblesse dans le délai prescrit; mais ils firent valoir les services de leur aïeul Gilles et leurs propres services dans les armées royales. Louis XIV, par lettres patentes du 25 avril 1670, les déchargea donc de l'obligation de présenter leurs titres de noblesse, estimant que « lesdits services leur tiendraient lieu de titres... et les déclarant ensemble leur postérité et enfants nez et à naistre en légitime mariage et ceux dudit Gilles Donneau Devizé leur père et ayeul et les anoblissant de nouveau tous en tant que besoin seroit comme nous avons fait par arrest de nostre Conseil royal du 29 mars dernier... du titre de nobles et de gentilshommes les avons decorez et décorons » (16).

Mais la Cour des Aides refusa d'enregistrer ces lettres de noblesse et fit de « très-humbles remonstrances » au roi à ce sujet par arrêt du 20 avril 1671 (17). Louis XIV répondit par des lettres de jussion du 29 juillet 1672, rappelant en détail les brillants services militaires des Donneau et ordonnant à la Cour « sans en attendre d'autre ny plus expresse declaration de nostre intention et volonté que vous ayez à enregistrer incessamment et sans delay ny autre connois-

(15) Arch. Nat. E 1744, pièce 190.

(16) Arch. Nat. Z1A 568, f° 248; Bib. Nat. Cabinet d'Hozier, 121, dossier 3166, ff. 2-3.

(17) Nous n'avons pu, malgré les précieux conseils de M. Charles Samaran, retrouver cet acte dans la série incomplète des arrêts de la Cour des Aides. Les motifs de l'arrêt eussent cependant été fort intéressants à connaître.

sance de cause, purement et simplement, lesdites lettres... sans y apporter aucune modification ny restriction ». La Cour des Aides résista encore, mais dut finir par céder devant cette puissante famille. Les lettres de noblesse furent enregistrées le 3 juillet 1673 (18).

Les Donneau de Visé étaient définitivement anoblis.

II. JEAN DONNEAU DE VISÉ

Comment d'une telle famille, dont tous les membres suivirent la carrière militaire, est-il sorti un écrivain, unique exception parmi tant de guerriers? Quelque infirmité naturelle ou quelque accident empêchèrent-ils Jean Donneau, fils aîné, de revêtir l'armure à l'exemple de son père et de ses cousins? Quelque relation contractée au collège l'entraîna-t-elle vers la carrière des lettres? Une simple vocation, un goût particulier des productions de l'esprit l'incitèrent-ils à prendre la plume? Nul ne le saurait dire.

Ce qui est certain, c'est que ce plumitif dépensa, dans les milliers de pages qu'il noircit hâtivement au cours de sa longue existence, une activité semblable à celle que ses parents déployaient, plus courageusement, au service du roi, sur les champs de bataille.

Cet homme remuant, intrigant, ambitieux, cet « arriviste », comme nous dirions aujourd'hui, eût mérité de vivre en nos temps de fièvre et de hâte excessives. Journaliste, reporter, romancier, auteur dramatique, poète même, ou du moins versificateur, habitué des bureaux d'esprit et des ruelles à la mode, il savait tout ce qui se passait d'important à Paris, connaissait toute la bonne société et tirait parti et profit de toutes ses relations. Le *Mercure Galant* le rendit définitivement célèbre et fit de lui un journaliste influent, une puissance avec laquelle chacun devait compter, car dans cette brochure mensuelle que La Bruyère jugea avec sévérité être « immédiatement au-dessous de rien », il pouvait, aux yeux de la société polie, porter aux nues ou rendre à jamais ridicule quiconque lui rendait service ou cherchait à lui nuire.

(18) Arch. Nat. Z1A 568, f° 237; Bib. Nat. Manus. Cabinet d'Hozier, 121, dossier 3166, ff. 4-6.

Né en 1638, Donneau de Visé fut baptisé à Saint-Germain-l'Auxerrois le 30 décembre; il fut tenu sur les fonts baptismaux par Claude Gaboury, son grand-père maternel et par sa tante Renée du Coudray, femme de Jacques Donneau.

Il débuta jeune dans la carrière des lettres; il n'avait pas vingt-cinq ans lorsque parurent, sans nom d'auteur, en février 1663, ses trois volumes de *Nouvelles nouvelles*. Pour attirer sur lui l'attention du public, le jeune homme ne trouva rien de mieux que d'adresser de vives critiques, mitigées d'ailleurs de compliments, aux premières comédies de Molière et à la récente *Sophonisbe* de Corneille, jouée en janvier 1663 à l'Hôtel de Bourgogne. Or, Corneille, précisément à la même époque, fut pris à partie violemment à propos de *Sophonisbe* par l'abbé d'Aubignac (19). Alors Donneau de Visé songea que, pour se faire estimer et remarquer dans le monde des lettres et du théâtre, il aurait avantage à ne pas combattre Corneille, comme il l'avait fait tout d'abord, mais à se retourner contre ses ennemis. De même qu'il devait peu de temps après ses premières attaques abandonner la lutte contre Molière pour devenir un des fournisseurs de son théâtre, de même il changea complètement son attitude envers Corneille et partit en guerre contre l'abbé d'Aubignac qu'il accabla d'injures dans sa *Deffence de la Sophonisbe de M. de Corneille* (20). Et très naïvement, il expliqua ainsi son changement d'attitude : « Vous vous estonnerez peut-estre de ce qu'ayant parlé contre *Sophonisbe* dans mes *Nouvelles nouvelles*, je viens de prendre son party; mais vous devez connoistre par là que je sçais me rendre à la raison; je n'avois alors esté voir *Sophonisbe* que pour y trouver des defauts; mais l'ayant depuis esté voir en disposition de l'admirer et n'y ayant descouvert que des beautez, j'ay cru que je n'aurois pas de gloire à paroistre opiniastre, et que je me devois rendre à la raison, et à mes propres sentimens, qui exigeoient de moy cet aveu, en faveur de Monsieur de Corneille, c'est-à-dire du plus fameux des autheurs françois ».

(19) *Remarques sur la tragédie de Sophonisbe de Mr Corneille envoyées à Mme la duchesse de R****. Paris, Sercy, 1663, in-12, permission du 8 février 1663 (Bib. Nat. Rés. Yf 3974).

(20) Paris, Barbin, 1663, in-12, 81 pages (Bib. Nat. Yf 6718). Pas d'achevé d'imprimer. Ce libelle parut en avril ou mai.

Comme Donneau de Visé adressait cette fois des louanges dithyrambiques à Corneille, l'abbé d'Aubignac feignit malignement de croire que cette *Deffence* était du grand Corneille lui-même. Et même, s'il faut en croire l'abbé, Corneille, dépité, aurait fait acheter toute l'édition de son pamphlet pour le détruire. Et c'est pour cela, selon lui, qu'il en fit une seconde, à laquelle il ajouta des remarques également désobligeantes sur *Sertorius,* et dont Corneille « par des voyes indirectes et violentes » aurait tenté d'empêcher l'impression (21).

Donneau de Visé, comme l'abbé, revint à la charge et publia une *Defence du Sertorius de M. de Corneille, dédiée à Mgr de Guise,* grand amateur de théâtre et protecteur des comédiens (22). On le voit, Donneau de Visé faisait des débuts quelque peu bruyants dans la littérature; bien qu'il ne signât pas ses ouvrages, son nom devait commencer à se répandre dans le monde des lettres (23).

Ayant défendu Corneille, il se retourna contre Molière. Il lança, cette même année 1663, *Zélinde* (24) et les *Diversitez galantes,* contenant la *Vengeance des Marquis* et la *Lettre sur les affaires du Théâtre.*

La *Vengeance des Marquis* est la plus basse des attaques

(21) *Sertorius* fut joué d'original le 25 février 1662; la première édition parut en juillet. Voici le titre du second libelle de l'abbé d'Aubignac : *Deux dissertations concernant le poeme dramatique en forme de remarques sur deux tragédies de M. Corneille intitulées Sophonisbe et Sertorius. Envoyées à Mme la duchesse de R***.* Paris, J. du Breuil, 1663, in-12, 2 ff-104 pages (Bib. Nat. Yf 2546). Il publia, de même, une *Troisième dissertation* sur *Œdipe* et une *Quatrième dissertation* pour répondre « aux calomnies de M. Corneille ». Le titre bizarre et amphigourique de ces recueils s'explique d'une manière assez curieuse; l'abbé d'Aubignac, pour imprimer ces pamphlets, eut peur de n'obtenir point de privilège; il utilisa donc celui qui lui avait été accordé le 15 janvier 1656 pour « plusieurs dissertations concernant le poème dramatique », ouvrage plus connu sous le titre de *Pratique du Théâtre,* et publié chez Sommaville en 1657. Corneille n'avait donc pas tort de prétendre que son privilège était « faux », puisque le sévère abbé s'en servait pour publier quatre pamphlets contre lui, qui n'avaient d'autre rapport que le titre avec sa *Pratique du Théâtre.*

(22) Paris, Barbin, 1663, in-12, 131 pages (Bib. Nat. Yf 6704). Privilège du 8 avril 1663; achevé d'imprimer du 23 juin 1663. Les deux *Deffences* sont formellement attribuées à de Visé par le *Panégyrique de l'Ecole des femmes.*

(23) Il signa toutes ses dédicaces D, c'est-à-dire *Donneau,* ou, plus probablement, *Devisé,* selon l'orthographe courante au XVIIe siècle.

(24) Achevé d'imprimer du 4 août 1663 (Bib. Nat. Rés. Yf 3775; Yth 21008; Bib. de l'Ars. B.L. 9851). Une contrefaçon parut à Amsterdam en 1665 (Bib. Nat. Rés. Yf 3744).

lancées contre Molière par les défenseurs de la troupe rivale de l'Hôtel de Bourgogne. Donneau de Visé, peu soucieux de solliciter un privilège du roi pour un tel canevas d'injures contre un protégé de Louis XIV lui-même, chercha un moyen détourné pour publier cette diatribe. Il pensa tout de suite au peu scrupuleux libraire Ribou, spécialiste des contrefaçons, que Molière avait déjà trouvé sur sa route au temps des *Précieuses ridicules* et du *Cocu Imaginaire.*

Celui-ci se servit frauduleusement d'un privilège, non enregistré d'ailleurs, pour un recueil de vers. C'est ainsi que le 7 décembre 1663 paraissaient les *Diversitez galantes,* recueil de nouvelles, dans lequel fut subrepticement glissée la *Vengeance des Marquis* (25).

Peu de temps après, en février 1664, Donneau de Visé publiait un recueil assez curieux, *les Entretiens galans d'Aristippe et d'Axiane* (26), qui contenait un *Panegyrique des Tetons* et de curieux dialogues « du Fard et des Mouches », « d'un grand miroir et d'un miroir de poche », « du masque et des gands », entremêlés de lettres galantes; bien que dénué de talent, cet ouvrage peut encore intéresser les historiens qui étudient les modes et les mœurs au XVII[e] siècle.

Entre temps, de Visé s'était réconcilié avec Molière, comme il avait fait avec Corneille. Le 23 octobre 1665, il faisait représenter au Palais-Royal *Les Amans brouillez ou la Mère coquette,* amusante comédie de mœurs (27).

Dès avant de paraître, la pièce de Donneau de Visé avait fait grand bruit à la cour, car l'auteur avait eu l'imprudence

(25) Voir l'histoire détaillée de cette manœuvre frauduleuse dans Th. J. van Vree, *Les pamphlets et libelles littéraires contre Molière,* s.d. p. 103 et suiv., et la Bibliographie de cette thèse pour les différentes éditions des *Diversitez galantes.*

(26) Paris, Barbin, 1664, in-12, 3 ff. 152 pages (Bib. de l'Ars. B. L. 19497). Privilège du 18 novembre 1663. Achevé d'imprimer du 24 février 1664. Donneau de Visé s'est révélé l'auteur de ce recueil anonyme et rarissime en parlant de ses *Nouvelles Nouvelles,* p. 57. M. Emile Magne, le premier, lui a restitué cet ouvrage (*Madame de la Suze et la société précieuse,* p. 87). Donneau de Visé avait assez coutume d'avouer ses productions anonymes en citant ses précédents ouvrages. Ainsi fit-il pour les *Diversitez galantes* et *Zélinde.*

(27) La pièce eut un succès honorable : 14 représentations à la création; 5 en 1666; 1 en 1667; 4 en 1668; 1 en 1681; 3 en 1682; 2 en 1683, etc... (Registre de la Grange). Elle fut imprimée à Paris, Th. Girard, 1666, in-12, 6 ff-71 pages (Bib. Ars. Collection Rondel). Privilège du 30 décembre 1665; achevé d'imprimer du 4 janvier 1666.

de la lire dans un salon, en présence de Quinault. Celui-ci, qui n'en était pas à son premier plagiat, ayant déjà pillé Rotrou et Boisrobert, vola son sujet à Donneau de Visé et en fit immédiatement une autre pièce qu'il fit jouer sous le même titre à l'hôtel de Bourgogne. Les protestations de Donneau de Visé, renouvelées plus tard dans sa préface, occupèrent quelque temps la cour et la ville; cette guerre « importuna » même Louis XIV devant qui le différend fut porté. Le résultat de cette querelle littéraire fut d'amplifier le succès des deux pièces jouées par les troupes rivales (28).

Donneau de Visé, qui se faisait jouer chez Molière, était donc complètement réconcilié avec le directeur de la troupe du Palais-Royal. Il étala publiquement cette amitié assez neuve dans une *Lettre écrite sur la comédie du Misanthrope,* qui parut en tête de la première édition de la comédie (29). Cette lettre est pleine de louanges à l'adresse de Molière et contient même quelques railleries sur les « incorrigibles » marquis dont il s'était fait lui-même naguère le défenseur : « Il y a tant de choses à reprendre encor en eux, écrit-il avec une véritable ardeur de néophyte, que tout le monde avoue qu'on les peut encor joüer longtemps, bien qu'ils n'en demeurent pas d'accord ».

On le voit, Donneau de Visé était devenu un ami et un défenseur de Molière. C'est pourquoi l'on ne saurait prêter la moindre attention à un propos de Brossette, selon lequel de Visé aurait retenu la pièce du *Misanthrope* par cœur à la première représentation, puis « la transcrivit avec le concours de quelques amis qui l'avaient aussi vu représenter. De Visé, sur sa copie, en obtint le privilège et la voulut faire imprimer

(28) Voir Charles Robinet, *Lettres en vers à Madame,* 11 et 25 octobre, 29 novembre 1665, qui signala le premier le plagiat, dès avant la représentation; *Gazette* de Subligny du 29 novembre 1665; préface de *la Mère coquette* de Donneau de Visé; Etienne Gros, *Philippe Quinault, sa vie et son œuvre.* Paris, 1926, in-8°, pp. 212-247; P. Quinault, *La mère coquette ou les amans brouillés,* édition critique par Etienne Gros. Paris, 1926, in-8°. L'introduction et les commentaires de cette excellente édition contiennent une comparaison minutieuse des deux comédies.

(29) Paris, Ribou, 1667, in-12 (Bib. Nat. Rés. Yf 3141 (2). C'est par erreur que Paul Lacroix, *Bibliographie moliéresque,* n° 1208, dit que cette lettre est signée D. .V. Elle est anonyme dans l'édition originale, mais elle est signée I. D. D. V. (Jean Donneau de Visé) dans l'édition des *Œuvres* de Molière donnée en 1682 par La Grange et Vinot. Elle est reproduite dans de nombreuses éditions des œuvres de Molière, en particulier celle de Despois et Mesnard, V, 430 et suiv.

sans la participation de Molière. Celui-ci le sut, et plutôt que de lui faire un procès, il consentit que cette lettre, dont Molière n'était pas content, fût jointe à l'édition que Molière fit faire lui-même de son Misanthrope » (30). On ne possède aucune trace de ce prétendu privilège; il ne peut y avoir là qu'une confusion dans l'esprit de Brossette avec les mauvais procédés de Ribou en 1660, de Neufvillenaine et de son *Cocu Imaginaire*, de François Doneau et de sa *Cocue imaginaire*. Donneau de Visé, réconcilié avec Molière et joué au Palais-Royal, n'aurait pas été assez sot pour s'aliéner le directeur de la troupe par un nouveau vol, tels que ceux qui avaient été commis jadis au préjudice de l'auteur des *Précieuses Ridicules* et du *Cocu imaginaire*.

D'ailleurs il continuait sa carrière dramatique chez Molière. Le 15 mai 1667, Mlles de Brie et Molière emportaient un beau succès, pour la réouverture de Pâques, avec une nouvelle comédie de mœurs, alerte et vivante, de notre héros, *la Veuve à la mode* (31).

Six mois après, le 28 octobre 1667, il faisait jouer, à grand renfort de machines, et peut-être avec la collaboration de Champmeslé, une fade pastorale, *Délie* (32). Moins d'un mois après, c'était, le 18 novembre, *L'embarras de Godard ou*

(30) Bib. Nat. Manus. fonds franç. 15275, f° 12; Molière, *Œuvres*, éd. Despois et Mesnard, V, 370.

(31) Voir Robinet, *Lettres en vers à Madame* des 8 mai, 22 mai 1667, 28 janvier 1668. *La Veuve à la mode* parut chez Ribou, 1668, in-12, 2 ff-56 pages (Bib. Nat. Rés. p. Yf 29); privilège du 13 juin 1667; achevé d'imprimer du 15 décembre 1667. Une contrefaçon, mise sous le nom de Nicolas Jépinglé (lire : Pépingué), 1668, in-12, 59 pages (Bib. de l'Ars., Collection Rondel), porte à la fin cette curieuse mention : « Fin de la Veufve à la mode, comédie de M. Molière ». L'erreur venait simplement de ce que la pièce avait été jouée chez Molière. Cependant une réimpression de cette comédie fut donnée en 1881 par Edouard Thierry, chez Jouaust (*Nouvelle collection molièresque*, Bib. Nat. 8° Yf 15 (9) avec une notice, qui avait d'ailleurs paru le 1er décembre 1874 dans le journal *Théâtre* sous le titre : *Le Réalisme dans le théâtre de Molière;* dans une préface à cette édition, le bibliophile Jacob voulut absolument voir dans cette mention erronée la preuve d'une collaboration de Molière. Quelle valeur pourtant attacher à cette indication fournie par une contrefaçon, provinciale ou étrangère, et publiée sans privilège? — *La Veuve à la mode* eut 15 représentations en 1667 et 6 en 1668 (Registre de La Grange).

(32) Cf. Robinet, *Lettres en vers à Madame* des 29 octobre 1667 et 28 janvier 1668 et les frères Parfaict, *Histoire du Théâtre françois*, X, 166-170. La pièce parut en janvier 1668 chez Ribou. *Délie* eut 14 représentations en 1667, y compris une à Versailles devant le roi et la cour, et 6 en 1668 (Registre de La Grange).

l'accouchée, jouée d'abord au début du mois, à Versailles, devant le roi (33).

Ces nombreuses productions théâtrales n'empêchaient pas Donneau de Visé de s'essayer, avec beaucoup moins de succès d'ailleurs, dans l'ode dithyrambique; c'est ainsi qu'il publia, comme tant d'autres rimailleurs, en 1668, un *Dialogue sur les voyages du Roy dans la Franche-Comté,* et une ode, *La France au Roy sur le sujet de la paix* (34).

Et cependant, il continuait de fournir Molière de comédies nouvelles; le 23 novembre 1668, le Palais-Royal représentait *Le fin lourdaut,* qui n'eut guère de succès et qui ne paraît pas avoir été imprimé (35); le 11 janvier 1669, l'intarissable auteur faisait jouer *Les maux sans remèdes,* comédie qui ne connut pas un meilleur sort, n'ayant été jouée que deux fois (36).

Ces deux échecs successifs l'éloignèrent du Palais-Royal; il s'adonnait d'ailleurs à cette époque au roman de mœurs et aux nouvelles d'actualité dont il espérait un succès analogue à celui qui accueillit son premier ouvrage, les *Nouvelles nouvelles.* Exploitant la même veine, il publia en février 1669 les *Nouvelles galantes, comiques et tragiques,* dédiées « à mes Maistresses » (37). C'était, en grande partie, l'histoire de ses propres aventures amoureuses qu'il retraçait et que les habitués des alcôves et des ruelles galantes allaient colporter à la ville. Selon l'habitude de Donneau de Visé, le recueil n'était pas signé et le privilège ne révélait que les initiales de l'auteur. Mais, pour être bien sûr que personne ne puisse s'y tromper, de Visé avait soin de reproduire dans cet ouvrage les deux odes qui avaient paru, avec sa signature, quelques mois auparavant, sur la campagne de la Franche-Comté.

(33) Publiée également chez Ribou en 1668. Cf. Robinet, *Lettres en vers à Madame,* 28 janvier 1668; frères Parfaict, *Histoire du Théâtre françois,* X, 179; 10 représentations en 1667 et 8 en 1668 (Registre de La Grange). N'oublions pas, pour apprécier ces chiffres, qu'ils étaient fort honorables alors; une série de 30 ou 40 représentations représentait un gros succès.

(34) Les deux odes furent imprimées chez Mabre Cramoisy (Bib. Nat.).

(35) 2 représentations en novembre 1668 (Registre de La Grange).

(36) Les 11 et 13 novembre 1669 (Registre de La Grange). Non imprimé.

(37) Quinet (ou Ribou, Babin, Loyson), 3 vol. in-12 (Bib. Nat. Y2 8371-8473. Privilège du 5 décembre 1668; achevé d'imprimer du 1er février 1669.

Ce recueil de nouvelles galantes et satiriques ayant trouvé bon accueil auprès du public, Donneau de Visé publia, en novembre 1669, un nouveau roman dédié à Chapelle, *L'Amour échapé ou les diverses manières d'aymer, contenuës en quarante histoires, avec le Parlement d'Amour* (38). C'était un curieux ouvrage, en vérité : une galerie de portraits galants de la bonne société du XVIIe siècle, peints avec assez de justesse si l'on en juge par ce que les documents nous apprennent sur les personnages du roman. Et, pour donner plus de piquant à l'ouvrage, de Visé imprimait lui-même, à la fin de son premier tome, une « clef » comportant plus de douze cents noms et permettant d'identifier les héros de ses histoires d'amour (39). Les précieuses, les femmes galantes, les grandes dames, les seigneurs, les écrivains, les muguets et blondins de ruelles pouvaient ainsi contempler, comme vingt ans plus tôt dans les productions de Mlle de Scudéry, leur propre portrait et ceux de leurs amis. On imagine aisément quel succès dut remporter l'ouvrage et quelle renommée notre auteur dramatique dut s'acquérir en flattant ainsi la curiosité maligne de ses contemporains.

Donneau de Visé eût bien voulu continuer à se faire jouer chez Molière, mais, soit qu'une nouvelle brouille ait séparé les deux auteurs, soit que, plus simplement, Molière craignît de perdre de l'argent avec de nouveaux « fours », de Visé dut chercher une autre scène.

Il s'adressa donc au théâtre du Marais; c'est là sans doute qu'il fit représenter en 1670 son *Gentilhomme guespin,* publié chez Barbin. Mais, la comédie de mœurs, telle que la concevait Molière, n'était pas le genre du théâtre du Marais. Trop faible pour lutter dans le comique avec le Palais-Royal et

(38) Paris, Jolly, 3 vol. in-12 (Bib. de l'Ars. B. L. 15090); Bib. Mazarine 43915). Privilège du 15 mai 1669; achevé d'imprimer du 12 novembre 1669. Comme toujours, l'ouvrage était anonyme, la préface signée du même D. Certains ont cru que ce roman était d'Angélique Petit. Beauchamps, dans ses *Recherches,* l'attribue à Donneau de Visé, mais le présente faussement comme une comédie. L'ouvrage est bien de lui : en effet, le Registre de la Chambre syndicale des libraires (Bib. Nat. Manus. fonds franç. 21945, f° 83) mentionne son nom en marge de l'enregistrement du privilège. Voir aussi Robinet, *Lettres en vers à Madame* du 8 février 1670, qui annonce ce roman, aujourd'hui très rare.

(39) Signalons aux chercheurs et curieux qu'un patient lecteur a reporté, au crayon, les noms véritables, sous les pseudonymes, au cours du texte, dans l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Arsenal.

dans le tragique avec les Grands Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, le théâtre du Marais, depuis la retraite de Montdory et la mort des derniers farceurs, s'était spécialisé dans les féeries, pastorales et autres pièces « à machines ». Il était presque devenu ainsi un théâtre de genre et s'était au moins assuré une suprématie et une manière de monopole par la mise en œuvre d'une machinerie particulièrement brillante et compliquée.

Comme bien d'autres auteurs à la mode, de Visé se plia aux exigences du genre et fit jouer au Marais plusieurs pièces « à machines », dont tout l'intérêt résidait dans le spectacle et dont la lecture est aujourd'hui quasi impossible : *Les amours de Vénus et d'Adonis* (1670), *Les intrigues de la Loterie* (1670), *Les Amours du Soleil* (février 1671), *Le mariage de Bacchus et d'Ariane* (1672).

§

Mais, depuis longtemps, Donneau de Visé, qui s'était fait de bonnes relations dans le monde, rêvait à un nouveau projet qui devait, pensait-il, lui devoir une gloire universelle, et lui permettre de satisfaire sa frénésie de plume. Il voulut fonder un journal, moins sévère que l'officielle *Gazette* fondée par Renaudot, plus littéraire et plus copieux que les gazettes rimées des Robinet, des Mayolas, des Boursault et des Subligny. La galanterie dominerait dans les nouvelles qu'il répandrait à la cour et à la ville. Ainsi prit naissance le fameux *Mercure Galant*, au début de l'an 1672. Notre polygraphe allait, pendant près de quarante ans, consacrer toute son activité à la rédaction et à la publication de cette feuille, encore précieuse aujourd'hui, malgré d'interminables longueurs, par les documents d'actualité qu'elle nous apporte sur les personnages de l'époque, le plus souvent connus de l'auteur, sur leur famille, leur vie, leurs mœurs, leurs modes, leurs aventures (40). Mais souvent, — car de Visé avait aussi bien les défauts que les qualités du journaliste — son journal fut mis au service d'intérêts particuliers et devint une feuille

(40) Signalons en passant qu'il existe une table manuscrite alphabétique des noms cités dans le *Mercure Galant* (1672-1680) (Bib. Nat. Manus. fonds franç. 32688).

de coterie, de calomnies et même parfois de chantage. Tel qu'il est cependant, nous l'avons dit, les historiens du XVIIe siècle peuvent encore y puiser de précieux renseignements.

Le *Mercure Galant* soutint des querelles retentissantes; par exemple, La Bruyère l'ayant, comme nous l'avons rappelé, jugé très sévèrement dans ses *Caractères,* s'était fait un ennemi de Donneau de Visé. Le *Mercure,* d'ailleurs, sous l'inspiration de Thomas Corneille et de Fontenelle, soutenait Corneille contre Racine et les Anciens contre les Modernes. Dans son discours de réception à l'Académie française, prononcé le 15 juin 1693, La Bruyère fit un grand éloge de Racine. Grand émoi au *Mercure,* citadelle cornélienne. Thomas Corneille et de Visé firent un compte rendu de ce discours plein d'injurieuses critiques (41). La Bruyère répliqua vivement dans la *Préface* de son Discours, publié la même année, et, malgré ses menaces antérieures, le *Mercure* ne répliqua pas et se tint coi.

Voici, sur cet incident, un sonnet anonyme et peu connu (42) :

Quoi! ce lâche écrivain, ce mercenaire Auteur,
Aux sottises du tems qui doit sa nourriture,
Et qui des qualités que l'on donne à Mercure
N'a pour lui ressembler que celle de menteur,

Des plus grossiers écrits ce fade approbateur,
Cet être moins que rien dans la littérature,
Lui qu'un juste mépris dérobe à la Censure,
Veut être satirique ainsi qu'adulateur!

Dans ce livre, où l'on voit l'amour et ses mistères,
Lardé de noms bourus et d'extraits mortuaires,
Il attaque un Auteur d'un mérite connu.

Mais à dire le vrai, si froide est sa critique,
Que le lecteur, craignant de gagner la colique,
N'ose pas s'en torcher le c...

(41) *Mercure Galant,* juin 1693, p. 259 et suiv.
(42) *Recueil de pièces curieuses et nouvelles tant en vers qu'en prose.* La Haye, A. Moetjens, 1695, tome IV, p. 588 (Bib. de l'Ars. B. L. 12086 in-12°).

On sait que de Visé eut également maille à partir avec son ancien ami Boursault, qui fit dans une comédie intitulée *le Mercure Galant* un charmant tableau de mœurs satirique. Donneau de Visé protesta; l'affaire vint devant M. de la Reynie, lieutenant général de police, qui ne voulut pas interdire la pièce, mais demanda à l'auteur de changer son titre. C'est ainsi que *le Mercure Galant* devint *la Comédie sans titre*. Elle fut imprimée d'ailleurs, sous le nom de l'acteur Raymond Poisson, qui l'inséra dans ses œuvres. Mais Boursault en revendiqua plus tard la paternité (43).

La nouvelle entreprise de Donneau de Visé eut des débuts pénibles. Le *Mercure Galant* fut très régulier de 1672 à 1674, ne parut point en 1675-1676, n'eut que dix numéros en 1677 et ne devint régulièrement mensuel qu'en 1678. De Visé ne pouvait assumer seul la charge de sa publication.

Dès 1677, Donneau de Visé s'était associé avec Thomas Corneille qui fut le co-directeur et le collaborateur fidèle du *Mercure Galant* jusqu'à sa mort, survenue peu de temps avant celle de Donneau de Visé, le 8 décembre 1709 (44).

De Visé et Thomas Corneille, liés par une seule convention verbale, partageaient par moitié les droits et les profits; des difficultés étant survenues, les deux directeurs firent un acte d'association notarié (45). Les deux auteurs resteraient désormais associés au privilège et propriétaires du fonds, chacun par moitié; les bénéfices continueraient à être partagés également entre eux; en cas de décès de l'un, l'autre continuerait la publication, sans aucun droit des héritiers du

(43) La pièce, jouée le 5 mars 1683, eut dix-huit représentations.

(44) Après la mort des deux fondateurs, le *Mercure Galant* fut continué par Charles Rivière du Fresny jusqu'en avril 1714; à partir de mai 1714, parut le *Nouveau Mercure Galant* qui eut de nombreuses suites; le titre de *Mercure* ne fut pour ainsi dire jamais abandonné jusqu'à l'actuel *Mercure de France*. — A l'exemple de Renaudot, de Visé et Thomas Corneille publiaient, outre le numéro mensuel, des « Extraordinaires du Mercure » (32 volumes de 1678 à 1685). Puis, de 1688 à 1692, ils publièrent une autre annexe, intitulée *Affaires du temps* (12 volumes). De nombreux extraits du *Mercure Galant*, relatifs aux événements les plus importants, furent tirés et vendus à part (Voir Bib. Nat., *Catalogue général des Imprimés*, v° Donneau de Visé).

(45) Acte du 18 janvier 1682 publié par Gustave Reynier, *Thomas Corneille*. Paris, 1892, p. 338. Cet acte qualifie Donneau de Visé de « garde meublier de la maison du Roi et ambassadeur extraordinaire » et donne son adresse à Paris, « dans le cloître de l'église Saint-Nicolas du Louvre, paroisse Saint-Germain l'Auxerrois ».

défunt, sauf sur ce qui « sera trouvé dans les magasins le jour du décès ». Il était convenu que le *Mercure Galant* aurait toujours 14, 15 ou 16 feuilles au plus, que chaque numéro contiendrait deux planches et deux chansons et qu' « on n'y parleroit point du Roy sans occasion nouvelle ».

Bien que le *Mercure Galant* fût devenu sa principale occupation et certainement la plus rémunératrice, de Visé continuait à s'occuper de théâtre. Le 24 janvier 1673, il faisait jouer au Palais-Royal une nouvelle comédie, *les Maris infidèles ou l'amy de tout le monde*. Mais il ne parvenait point à retrouver le succès de *la Mère coquette* ou de *la Veuve à la mode*. La pièce n'eut que quatre représentations et ne fut jamais imprimée.

Peu de temps après, Molière disparaissait et Donneau de Visé, rendant hommage au directeur qui avait accueilli ses pièces et voulant effacer le fâcheux souvenir des attaques haineuses qu'il avait lancées, dix ans auparavant, contre lui, publia dans son *Mercure Galant* une chaleureuse oraison funèbre du grand comique (46).

Lorsque la troupe de Molière et celle du Marais eurent fusionné pour former la nouvelle troupe de la rue Guénégaud, Donneau de Visé resta le fournisseur de ses amis les comédiens. Avec Thomas Corneille, son collaborateur du *Mercure*, il donna à la nouvelle troupe *l'Inconnu*, comédie jouée le 17 novembre 1675 avec un gros succès. La pièce eut vingt-huit représentations dans sa nouveauté et fut souvent reprise (47). C'est qu'elle faisait allusion à un scandale dont chacun s'entretenait alors, l'affaire de Mlle Molière et du président Lescot. Celui-ci, fort amoureux de la comédienne, s'était abouché avec une entremetteuse qui l'avait mis en relation avec une femme de mauvaise vie, nommée la Tourelle, et qui ressemblait étrangement à l'artiste. On pense bien qu'il n'eut point de peine à en obtenir les dernières faveurs. Mais lorsqu'il revint au théâtre Guénégaud revoir celle qu'il

(46) *Mercure Galant*, 1673, t. IV, p. 262 et suiv. Réimprimé, en 1879, avec de nombreuses épitaphes de Molière, par Paul Lacroix, dans la *Nouvelle collection moliéresque*.

(47) Publiée chez Ribou en 1676. Cette comédie eut 4 représentations en 1680, 6 en 1681, 5 en 1682, 1 en 1683, 2 en 1684 (Registre de La Grange). Elle tenait encore l'affiche en 1703, 1704, 1722, 1728, 1798.

croyait sa maîtresse, il fut reçu brutalement et causa un scandale retentissant. Il fallut qu'un arrêt du parlement du 17 octobre 1675 condamnât le président du parlement de Grenoble à faire amende honorable à Mlle Molière. On imagine aisément que cette affaire fit du bruit dans le monde des coulisses; de Visé et Thomas Corneille, en bons journalistes, exploitaient habilement le fait-divers en mettant discrètement l'aventure en scène.

Puis, le 7 août 1676, de Visé donnait, toujours en collaboration avec Thomas Corneille, une pièce à machines qui eut encore un grand succès, *le Triomphe des Dames* (48). Mais c'est un véritable triomphe que connurent les deux amis en 1679 lorsqu'ils entreprirent à nouveau de mêler l'actualité à leurs comédies. Le 19 novembre 1679, ils faisaient jouer rue Guénégaud *la Devineresse;* le procès de la célèbre sorcière empoisonneuse Voisin battait son plein et devait, durant deux ans, passionner l'opinion publique. Espérant trouver des détails nouveaux sur l'affreuse mégère, les spectateurs se ruèrent rue Guénégaud. Ce fut un succès presque sans précédent. La pièce eut quarante-six représentations de suite, sans qu'aucun spectacle vînt l'interrompre (49).

Puis, sans son collaborateur cette fois, de Visé revenait en 1681 à un sujet d'actualité, *la Comète.* Il fit jouer sous ce titre une comédie sur l'astrologie qui n'eut guère de succès (50). Avec *la Pierre philosophale,* écrite en collaboration avec Thomas Corneille et jouée le 23 février 1681, Donneau de Visé revenait à la pièce à machines (51), et avec l'*Usu-*

(48) Le livret seul a été imprimé chez Ribou en 1676. La pièce eut 26 représentations à sa création et 6 en 1679 (Registre de La Grange).

(49) Registre de La Grange. Nombreuses reprises : 4 en décembre 1680; 1 en 1681; 7 en 1682; 4 en 1684; 3 en 1685. La pièce fut imprimée chez Blageart en 1680; il existe une réédition elzévirienne de la même année. Cf. Willems, *Les Elzevier,* 1880, n° 1578).

(50) 8 représentations en 1681. A noter que La Grange, dans son registre, attribue cette pièce « au fils de M. de l'Isle » (Thomas Corneille). Cependant, elle est toujours reliée dans le *Théâtre* de Donneau de Visé (Bib. Mazarine 42130, 5 pièce; Bib. de l'Ars., Collection Rondel). L'exemplaire de la Bib. Mazarine porte cette mention manuscrite ancienne : *Par de Visé.* — Donneau de Visé perdit à cette époque sa première femme, Anne Picou, inhumée le 9 juin 1681, à Saint-Germain l'Auxerrois (Bib. Nat. Manus. Dossiers bleus, 239, f° 22).

(51) Le livret seul a été imprimé chez Blageart en 1681. La pièce n'eut que deux représentations (Registre de La Grange).

rier, représenté le 13 mars 1685 à la comédie de mœurs (52).

Ses comédies aussi bien que sa gazette assuraient à Donneau de Visé une bonne renommée à la cour et à la ville; l'adroit paperassier savait faire sa cour; bien que ses revenus fussent loin d'être négligeables, il voulut obtenir pension du roi. Il lui remit donc en 1688 une *Histoire de Louis le Grand contenuë dans les rapports qui se trouvent entre ses actions et les qualités et vertus des fleurs et des plantes.* L'auteur, croyant se singulariser par la bizarrerie du titre et du sujet, fit calligraphier son manuscrit sur parchemin de grand format, le fit orner de nombreuses miniatures et le remit au roi, habillé dans une somptueuse reliure d'ivoire, qu'un adroit orfèvre avait ornée de précieux joyaux (53).

Le roi récompensa le zèle du prolixe écrivain; il ne le nomma point, quoi qu'on en ait dit, historiographe en titre d'office, ce qui eût été véritablement excessif, mais il lui accorda à plusieurs reprises pensions et gratifications. Le 28 février 1684, Louis XIV gratifia Donneau de Visé de 6.000 livres de pension (54); le 1er mars 1691, un nouveau brevet ajoutait 2.000 livres de pension; cette nouvelle gratification ne fut pas jugée suffisante, car cinq jours après, le 6 mars, un troisième brevet portait la seconde pension de 2.000 à 6.000 livres. Donneau de Visé avait ainsi 12.000 livres de rente (55).

Bien qu'approchant de la soixantaine, de Visé ne laissait pas s'endormir sa remarquable activité. Il continuait à faire du théâtre et, après avoir été joué au Palais-Royal, chez Molière, rue Guénégaud et à l'Hôtel de Bourgogne, il fut représenté à la nouvelle Comédie-Française, issue de la fusion de ces différentes troupes. En février 1695, toujours aidé de Thomas Corneille, il faisait de nouveau appel à l'actualité. A propos de la fameuse satire de Boileau contre les femmes, parue en 1692, les deux auteurs firent jouer avec quelque

(52) 9 représentations. Non imprimé.

(53) Ce manuscrit est conservé à la Bibliothèque Nationale, Manus. fonds franç. 6995. La Bib. Nat. possède encore deux autres manuscrits de Donneau de Visé provenant de la bibliothèque de Versailles et reliés aux armes du roi. Ce ne sont d'ailleurs que vaines flatteries extraites du *Mercure Galant* (Bib. Nat. Manus. fonds franç. 2210 et 2302). L'année suivante (1689), de Visé publiait un *Eloge de Monseigneur le Dauphin.*

(54) Bib. Nat. Manus. Clairambault, 680, f° 204.

(55) *Ibidem,* ff. 190 et 204; Arch. Nat. 01 35, f° 64 v°.

succès *les Dames vengées ou la duppe de soy-mesme* (56).

Donneau de Visé profita du succès de cette dernière comédie pour en faire passer une autre, *l'Avanturier,* écrite depuis cinq ans. A cette époque, en 1691, on lui avait préféré *le Grondeur* de Brueys et Palaprat. De Visé protesta; la compagnie des comédiens lui répondit que sa pièce était injouable. L'auteur revint à la charge; les comédiens promirent alors de la monter en novembre 1691 et, fort imprudemment, le *Mercure Galant* d'octobre l'annonçait, — car Donneau de Visé soignait sa publicité. La pièce ne parut point cependant à cette époque; elle ne fut jouée que le 2 janvier 1696; une seule représentation suffit à la faire rentrer dans l'ombre, dont elle n'aurait jamais dû sortir (57).

Cet échec retentissant ne découragea pas Donneau de Visé, dont la verve dramatique s'épuisait cependant visiblement; un tel « four » eût dû lui ouvrir les yeux; il s'obstina encore; la même année, il fit représenter, sans plus de succès, cinq actes en prose, *le Vieillard couru;* aussi lorsqu'il présenta un *Divertissement pour Monseigneur,* les comédiens, par délibération du 30 décembre 1696 lui refusèrent-ils sa pièce, considérée comme injouable. C'était, cette fois, le congé définitif. La carrière dramatique de Donneau de Visé, commencée trente-trois ans auparavant, était achevée (58).

C'était là une source de revenus importante qui se tarissait pour lui; le *Mercure Galant* coûtait cher à imprimer et Donneau de Visé devint bientôt besogneux.

Il se décida alors à mettre en œuvre tous les matériaux accumulés depuis trente ans dans sa gazette pour élever un monument impérissable à la gloire de Louis XIV, — qui ne manquerait pas de pensionner à nouveau son thuriféraire. Il entreprit donc en 1697 la publication de *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis le Grand,* qui devaient tout d'abord être « divisez en trois tomes ». Les trois premiers volumes

(56) La pièce eut quinze représentations dans sa nouveauté. Elle fut imprimée en 1695 chez Michel Brunet et réimprimée l'année suivante à Amsterdam.

(57) *L'Avanturier* ne fut point imprimé. Sur cette affaire, cf. les frères Parfaict, *Histoire du Théâtre françois,* XIV, I, qui publient de curieuses lettres inédites de Donneau de Visé, extraites des archives de la Comédie-Française.

(58) Cf. frères Parfaict, *Histoire du Théâtre françois,* XIV, 24.

parurent en effet sur un luxueux papier, in-folio, imprimés en gros caractères. Inutile d'ajouter qu'il n'y a rien à retenir pour l'historien dans ce verbiage prolixe. C'est une froide compilation entremêlée de trop fréquentes louanges à l'adresse du Roi-Soleil.

Louis XIV voulut récompenser son historiographe. Donneau de Visé était, comme autrefois son père, « garde-meuble de l'appartement du roi » aux gages annuels de cinq cents livres; le roi supprima cette charge pour l'unir à celle de garde-meuble de la Couronne et indemnisa de Visé d'une pension de 1.000 livres. En réalité, son bénéfice était doublé (59). Presque au même moment, il signait en sa faveur un brevet de 2.000 livres de pension annuelle, ce qui portait le total de ses revenus annuels à 15.000 livres (60).

Encouragé par ces faveurs, Donneau de Visé continua la publication de ses *Mémoires* historiques, espérant que de nouvelles pensions récompenseraient ses flatteries. Mais Louis XIV se lassa. Jusqu'en 1703, de Visé publia dix gros in-folios, à ses frais, mais ne reçut plus de nouvelles prébendes. L'impression coûteuse de cet ouvrage énorme l'avait presque ruiné. Aussi, adressant le dixième tome de ces *Mémoires* au roi, notre auteur l'accompagna-t-il d'une lettre qui révélait sa détresse (61). Il rappelait au roi qu'il avait promis, en présence même de la duchesse de Bourgogne, d'indemniser l'auteur de ce travail « immense », qu'il appelait, sans aucune modestie, « le plus grand ouvrage qui ait jamais esté fait ». La dépense engagée l'avait « réduit dans un très pitoyable état ». Et Donneau de Visé ajoutait :

Je ne m'en repens point, et je le ferois encore si les choses estoient à recommencer, quoy qu'en attendant que l'affaire que j'ai donnée à Votre Majesté et que je fais pour elle soit faite, j'aye besoin d'un si prompt secours, que si Elle ne me donne quelque chose avant un mois, en attendant que cette affaire soit finie, je périray entièrement. Mes creanciers ont raison de me presser voyant que le temps de me faire deux operations approche et qu'il y a à craindre que je ne

(59) Arrêt du conseil du roi du 20 juillet 1697, Arch. Nat. E 1900, à la date.
(60) Arch. Nat. O1 41, f° 105 v°. Acte du 7 juillet 1697.
(61) Cette lettre inédite est insérée en tête du premier volume des *Mémoires*, exemplaire aux armes du roi, conservé à la Bib. Nat. f° Lb37 225.

recouvre pas la veuë qui fait tout mon bien et que je n'aye pas une obole de rente (62)... Elle (Votre Majesté) m'a marié et je ne luy ay jamais dit tous les malheurs qui arrivèrent à la famille de mon Beaupère aussitost après mon mariage, dont l'enchaînement fut cruel : ce qui fait que je suis obligé de nourrir trois enfans qui n'ont pas le tiers de ce qui leur est nécessaire pour vivre. Votre Majesté m'avoit promis il y a douze ans qu'elle en auroit soin, mais je ne l'ay pas importunée là-dessus (63). Mais aujourd'huy je me confesse à Elle seule et je ne voudrois pas que d'autres sceussent l'état où je me trouve, après avoir fait la moitié de la plus belle histoire qui fut jamais et d'une manière qui n'a jamais esté imaginée, puisque cette Histoire est accompagnée de pièces qui sont autant de preuves des veritez que j'avance.

Et, toujours persuadé de son mérite, il terminait sa lettre en priant le roi de « tirer de la misère l'homme du monde qui a le plus travaillé pour sa gloire ».

Mais Louis XIV resta sourd à ces plaintes et laissa Donneau de Visé, devenu aveugle, finir misérablement sa vie dans les bureaux du *Mercure Galant*. Définitivement ruiné par la publication de ces *Mémoires sur Louis XIV*, qui ne trouvèrent pas de public, il ne publia plus rien d'autre que sa gazette mensuelle (64) et mourut au Louvre le 8 juillet 1710, âgé de soixante-douze ans; il fut inhumé le lendemain à Saint-Germain l'Auxerrois (65).

(62) De Visé oubliait un peu vite ses 15.000 livres de pension!

(63) En effet, après avoir perdu sa première femme, Anne Picou, le 9 juin 1681, comme nous l'avons dit, Donneau de Visé épousa, à Saint-Germain l'Auxerrois, le 14 janvier 1698, Catherine le Hongre, fille d'Etienne le Hongre, recteur de l'Académie royale des Arts établie au Louvre, et nièce de Noël Jouvenet, sculpteur ordinaire du roi. Aucun membre de la famille Donneau n'assista à ce mariage (Bib. Nat. Manus. Dossiers bleus, 239, ff. 16, 23; Jal, *Dictionnaire*, p. 1279). D'après Léris, *Dictionnaire des Théâtres*, 1763, II, 700, Catherine le Hongre aurait été sa maîtresse. Aucune généalogie ne donne de détails sur les enfants de Donneau de Visé.

(64) Il n'y a aucune raison de lui attribuer la *Lettre critique à Mr de *** sur le livre intitulé La Vie de Molière*. Paris 1706, in-12 (Bib. Nat. Ln27 14356), critique de la *Vie de Molière* par Grimarest, publiée l'année précédente. A. P. Malassis, en réimprimant en 1877 *la Vie de Molière* de Grimarest, suivie de la *Lettre critique* et de la *Réponse à la critique que l'on en a faite*, fit justice de cette erreur accréditée par Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, et par Paul Lacroix, *Bibliographie moliéresque*. — Brossette (lettre à J.-B. Rousseau, 1731) prétendait d'ailleurs tenir du fils même de Grimarest que la *Lettre critique* était aussi l'ouvrage du premier biographe de Molière.

(65) Bib. Nat. Manus. Dossiers bleus, 239, f° 22; Jal, *Dictionnaire*, *loc. cit.*

III. L'AUTEUR DE ZÉLINDE, DE LA VENGEANCE DES MARQUIS ET DE LA LETTRE SUR LES AFFAIRES DU THÉATRE

Depuis que Despois et Mesnard, dans leur magistrale édition des œuvres de Molière (Collection des Grands Ecrivains de la France) ont rendu ces trois ouvrages à Donneau de Visé, presque tous les historiens des lettres se sont rangés à leur opinion (66). Il nous a paru que ce n'était point enfoncer une porte ouverte que de revenir sur cette question fort controversée jadis, et d'essayer d'établir définitivement que Donneau de Visé est le *seul* responsable de ces trois libelles.

Remontons aux faits.

1° Les *Nouvelles nouvelles* parurent, anonymes, le 9 février 1663 (67).

2° *Zélinde* parut, anonyme, le 4 août 1663 (68).

3° Les *Diversitez galantes*, contenant, entre autres morceaux, la *Vengeance des marquis* et la *Lettre sur les affaires du Théâtre*, parurent, également anonymes, le 7 décembre 1663 (69).

Premier point facile à éclaircir : ces trois ouvrages sont du même auteur. En effet, les *Nouvelles nouvelles* annoncent une pièce nouvelle (*Zélinde*), et, par ailleurs, l'auteur de la *Lettre sur les affaires du Théâtre* mentionne formellement comme siennes les *Nouvelles nouvelles, Zélinde* et *la Vengeance des marquis* (70). Ayant ainsi raisonné, Victor Fournel (71) chercha quel était cet auteur commun. Il crut le reconnaître en Claude Deschamps, dit de Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne « à qui la *Vengeance des marquis,* dit-il, n'a jamais été contestée ». En réalité, cette comédie est attribuée à de Villiers pour la première fois par les frères Parfaict, suivis par les autres bibliographes (72). Or, bien que

(66) Voir notamment les récents ouvrages de MM. Maurice Donnay, Léopold Lacour et Gustave Michaut sur Molière.

(67) Bib. Nat. Y2 8477-8479.

(68) Bib. Nat. Yth 21008.

(69) Bib. Nat. Y2 27939. Nous donnons ici la date de l'achevé d'imprimer, de peu antérieure à la mise en vente.

(70) Il est d'ailleurs à noter que les *Diversitez galantes* ont le même frontispice gravé que les *Nouvelles nouvelles*.

(71) *Les contemporains de Molière*, 1863, I, 297-300.

(72) *Histoire du théâtre françois*, VII, 265; IX, 233. A la suite de ces historiens du théâtre, la *Vengeance des marquis* fut attribuée encore à de

les frères Parfaict aient été de consciencieux historiens — ils puisèrent les premiers aux archives de la Comédie-Française — ils ont pu se tromper, et se sont en effet trompés, comme cela leur est arrivé d'ailleurs plus d'une fois.

Il est facile de rendre ces différents libelles à Donneau de Visé. C'est ce qu'ont fait Despois et Mesnard dans leur édition précitée, mais sans aller jusqu'à oser condamner complètement l'attribution de *la Vengeance des marquis* faite par les frères Parfaict à de Villiers (73).

Les *Nouvelles nouvelles* sont bien de Donneau de Visé; les frères Parfaict eux-mêmes les lui attribuent, et de Visé s'en est reconnu l'auteur dans sa *Défense de Sophonisbe.* D'ailleurs, la préface du recueil est signée D, comme celle des autres ouvrages de de Visé et le privilège est accordé au sieur *Jean* D***, qui ne saurait être de Villiers, lequel s'appelait *Claude* Deschamps. Enfin, la page de garde du tome II de l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale porte cette mention manuscrite ancienne et irréfutable : *Donné par l'Autheur Monsieur de Visé.* Voilà donc surabondamment démontrée la paternité de Donneau de Visé pour les *Nouvelles nouvelles.* Leur auteur étant le même, comme nous l'avons dit, que celui de *Zélinde* et des *Diversitez galantes,* il en résulte clairement que Donneau de Visé est responsable de toutes ces attaques contre Molière (74).

Villiers par : De Léris, *Dictionnaire des Théâtres,* 1763, I, 447; La Vallière, *Bibliothèque du Théâtre françois,* 1768, III 56; Chevalier de Mouhy, *Tablettes dramatiques* (Bib. Nat. Manus. fonds franç. 15047); Duval, *Dictionnaire,* III, n° 9466 (Bib. Nat. Manus. fonds franç.); Auger, *Œuvres de Molière,* III, 163, 248; Paul Lacroix (qui ne s'était pas prononcé en réimprimant la pièce en 1869), *Bibliographie moliéresque,* 1875, n° 1152; V. Fournel, *Les contemporains de Molière, loc. cit.* — Tous ces bibliographes s'en sont tenus à l'affirmation des frères Parfaict. Maupoint, *Bibliothèque du Théâtre,* 1733, p. 312, donnait la pièce comme anonyme. Notons que Chapuzeau, *Théâtre françois,* et le *Mercure de France* de 1738 ne citaient pas *la Vengeance des marquis* parmi les pièces de Villiers.

(73) *Œuvres de Molière,* III, 112-113.

(74) D'ailleurs les frères Parfaict eux-mêmes (IX, 214; X, 173) et les bibliographes qui les ont suivis (sauf Paul Lacroix, *Catalogue de la bibliothèque Soleinne*) attribuent formellement à Donneau de Visé *Zélinde* et la *Lettre sur les affaires du Théâtre;* et, ce faisant, ils se sont contredit, ayant attribué à de Villiers *la Vengeance des marquis,* qui est du même auteur que les deux précédents ouvrages.

§

Mais Donneau de Visé est-il *seul* responsable de ces pamphlets, et en particulier de *la Vengeance des Marquis?* Ce qui précède semble l'établir définitivement. Cependant, plusieurs historiens ont été impressionnés par la fausse attribution de la *Vengeance des marquis* faite par les frères Parfaict et répétée à satiété par leurs successeurs jusques et y compris Victor Fournel. On ne pouvait admettre qu'ils se fussent trompés et, pour concilier leur affirmation avec les faits, on se résolut à une cote mal taillée.

On admit la collaboration de l'acteur de Villiers avec Donneau de Visé. Paul Lacroix, le premier à notre connaissance, admit cette hypothèse dans sa réimpression de *Zélinde,* en 1868 (Collection moliéresque) (75). L'hypothèse fut reprise par Despois et Mesnard (76), qui considérèrent la collaboration de de Villiers à la *Vengeance des marquis* comme « probable ». Le dernier champion de cette thèse fut M. Gendarme de Bévotte dans l'introduction de son remarquable ouvrage sur *le Festin de Pierre avant Molière* (77).

Pour étayer sa thèse, M. Gendarme de Bévotte présente trois arguments psychologiques fort adroits :

1° *La Vengeance des marquis* est une querelle d'acteurs. C'est la défense des grands comédiens de l'hôtel de Bourgogne attaqués par Molière. Par conséquent, la collaboration de l'un d'eux à ce pamphlet s'expliquerait fort bien;

2° Molière avait personnellement raillé de Villiers dans son *Impromptu de Versailles;* une vengeance de sa part était donc toute naturelle;

3° Le valet de *la Vengeance des marquis* porte le nom de Philipin, nom donné par de Villiers dans ses comédies à presque tous ses valets (mais on retrouve aussi ce nom chez Scarron et Thomas Corneille; c'était plus vraisemblablement un « type », comme Scapin, Jodelet ou Crispin).

Aussi ingénieux que ces arguments puissent paraître, ils

(75) Cf. aussi Jules Loiseleur, *Points obscurs de la vie de Molière,* 1877, p. 284.

(76) III, 112-113.

(77) Paris, 1907, p. 135. Cet ouvrage est une édition critique des deux comédies de de Villiers et de Dorimon sur *le Festin de Pierre,* toutes deux antérieures au *Dom Juan* de Molière.

ne tiennent pas devant les faits. Aucun texte ancien ne mentionne cette prétendue collaboration; c'est tout simplement une hypothèse forgée après coup pour essayer de justifier une erreur manifeste des frères Parfaict. Il est infiniment plus simple de reconnaître cette erreur, puisque l'affirmation de ces historiens est incompatible avec les faits bien établis. Point n'est besoin d'essayer de transiger avec elle par quelque hypothèse, aussi vraisemblable et ingénieusement défendue fût-elle. Tenons-nous en donc aux faits. Ils révèlent clairement que Donneau de Visé, de son propre aveu, est le seul auteur des *Nouvelles nouvelles*, de *Zélinde*, de *la Vengeance des marquis* et de la *Lettre sur les affaires du Théâtre*. Et, pour tous les moliéristes, cela charge terriblement sa mémoire.

GEORGES MONGRÉDIEN.

L'INSOUMIS

—

Déjà le soleil était bas lorsque nous atteignîmes au Rio Parahy dont le cours barrait perpendiculairement notre route.

« Halte, cria mon ami Pedro, que je relayais au volant. Première frontière naturelle. Voici que la partie commence. Jusqu'ici nous avons joué sur le velours... »

Il vous plaît à dire, pensai-je. En tout cas ce velours déteint. Nous étions rouges des pieds à la tête.

Car là-bas la poussière est rouge. Comme du cacao, du safran, de la brique pulvérisée. La piste que nous avions suivie était comme la plupart des routes brésiliennes, pour peu que l'on s'enfonce vers l'Intérieur : des bourbiers en hiver, en été des lits de poussière. Elles s'avancent, droites ou sinueuses, mais toujours invraisemblablement bosselées, entre des forêts et des plaines d'un vert identiquement pâteux, presque sans nuances. Parfois quand le sol tourne au pourpre, comme dans les régions caféières, on dirait des coups de couteau qui entament le cuir des coteaux crépus comme des têtes de nègre.

Pedro ne croyait pas si bien dire : les difficultés commençaient. Nous n'apercevions pas sur les berges le bac transbordeur qu'il m'avait décrit. Aucune trace non plus de câble transversal. Indifférent à nos inquiétudes, le fleuve étirait sans bruit à nos pieds son tapis liquide, grisâtre comme un court-bouillon. Mais Pedro ne perdait pas confiance.

Il avisa deux paysans que nous venions de croiser sur la route, et qui faisaient, comme on dit là-bas, un brin de « prose ». L'un d'eux, son cheval arrêté, mâchait un cure-

dents. L'autre tirait de maigres bouffées d'une cigarette de paille, accroupi au bord du chemin, dans l'attitude familière aux *caboclos* de la région.

— Bonne après-midi, leur dit Pedro. Dites-moi, l'homme, le bac ne fonctionne donc plus?

— Non monsieur, il ne fonctionne plus, répondit le cavalier au cure-dents.

— Mais il fonctionnera ce soir encore avant la nuit?

— Non monsieur, non...

— Seulement demain?

— Demain non plus...

— Mais voyons, reprit Pedro qui ne s'impatientait pas en vain. Qu'est-il arrivé à ce bac?

— Il a coulé, il y a une semaine, dit simplement l'autre homme.

Pedro me parut contrarié. Je m'approchai du groupe. Le caboclo reprit :

— Il était trop chargé. C'était une Ford aussi, comme celle de ces messieurs.

— Ah oui? Et que s'est-il passé? Pas d'accident de personne?...

— Non. C'est-à-dire... Les deux hommes qui manœuvraient s'en sont tirés à la nage. C'était pas loin du bord.

— Et le conducteur de l'auto?

— Oh! le conducteur!... Bon Dieu du ciel (ici geste propitiatoire). Fallait pas y penser. Avant qu'il ait pu se dégager les *piranhas* étaient déjà là.

Pedro m'expliqua par la suite que les *piranhas* sont de petits poissons très voraces, qui se déplacent dans les rivières par bancs. Un corps vivant tombe à leur portée. Quelques secondes après, on ne retire plus qu'un squelette.

Je pensai à la Providence.

Il n'y avait qu'à rebrousser chemin avant que la nuit ne fût close. Nous étions à l'heure captieuse, vibrante d'anophèles, où il faut savoir résister à l'invitation des berges tropicales. Au fond, je n'étais pas mécontent de l'aventure; j'eusse même apprécié de bon cœur cette halte forcée, si je ne m'étais su attendu à quelque cent

kilomètres de là dans la nuit. Avant de me livrer aux enchantements de l'imprévu, il fallait prévenir São Miguel. Or Pedro se rappela que nous avions laissé sur notre droite, un quart d'heure environ avant d'arriver sur le fleuve, une grande maison d'habitation qui semblait commander une plantation de canne à sucre.

— Allons-y, me dit-il. Ils auront sûrement le téléphone.

J'avais arrêté la voiture à l'entrée, devant une belle avenue de *guaparuvus* aux troncs lisses, illuminée à mi-hauteur de bougainvilleas carminés, laissant Pedro se débrouiller à la recherche des informations. Il reparut bientôt sur le perron qu'on distinguait au fond de l'allée, suivi d'un homme entre deux âges, en culotte de toile et en bottes marron, que je pris d'abord pour le régisseur.

C'était le propriétaire en personne. On se salua.

— Prenez la peine d'entrer, me dit-il. Vous devrez attendre la communication quelque temps. Nous allons prendre un petit café tout en examinant votre itinéraire.

Cet accueil, dans les pures traditions brésiliennes, ne me surprit pas. Tandis que je remerciais et suivais déjà la direction indiquée par notre hôte, Pedro intervint :

— Je dois vous dire, Monsieur, que mon ami est français (il me présenta). Il n'est ici que de passage, et doit se rendre en Uruguay bientôt.

— Ah oui !...

Je surpris sur ses traits un mouvement à peine réprimé de contrariété. A ce moment j'aurais juré que, s'il avait connu dès l'abord ma nationalité, il m'eût laissé attendre à la porte. Mais il était trop tard. Il se présenta lui-même : « Luiz Morel ». Il ajouta même avec effort : « Enchanté ».

Depuis cet instant, il ne s'exprima qu'en français — en un français parfaitement correct, d'ailleurs, sans aucun accent. C'est à peine si au commencement le débit restait un peu saccadé, ainsi qu'un moteur refroidi qu'on remet en marche.

— J'y suis, me souffla Pedro, profitant d'un instant où Morel nous avait laissés. Ce Morel est une ancienne relation de cercle d'un mien oncle. Original, dit-on. Un

misanthrope. Voilà des années qu'il ne remet plus les pieds à la ville.

— Mais d'où est-il? de quelle nationalité? questionnai-je.

— Belge, il me semble... Non, suisse, de la Suisse romande. Presque un compatriote pour vous.

— Hum!... Laissez-moi vous dire qu'il ne paraît pas autrement ravi de cette communauté d'origine. (Pedro parut surpris). Marié?

— Oui, à une Brésilienne. D'ailleurs il est lui-même naturalisé... Attention : le voici qui revient!

J'observai plus curieusement le personnage. Il semblait avoir passé la quarantaine. Il était d'assez belle taille et robuste, quoique légèrement voûté. Rien dans sa figure, glabre et basanée, ne trahissait l'Européen, à l'exception peut-être du regard, gris-bleu, souligné par le cerne mat de la paupière inférieure. Sa distinction me parut résider dans une minutieuse absence de recherche. Tout désir de raffinement, toute velléité de surcharge semblaient avoir été si scrupuleusement évités, tout son vêtement avait été si exactement ramené aux fonctions utilitaires d'un chef d'exploitation en pays chaud, que de l'absence même naissait une indéniable élégance.

— Sâo Miguel ne répond plus, dit-il. C'est fort gênant pour vous. Maintenant vous ne trouverez plus de passage sur la rivière qu'à condition de faire, de nuit, un long détour que je ne vous conseille pas. Ma femme insiste donc pour que vous partagiez notre modeste dîner de fermiers, et que vous passiez la nuit à la maison, avant de reprendre votre route... Et maintenant nous allons suivre les rites. Nous ferons, si vous voulez bien, un petit tour dans les plantations. Justement mes fils rentrent de promenade : nous trouverons trois chevaux encore sellés dans la cour.

Rien n'est plus reposant à l'œil, après un long trajet entre deux murailles de terre rouge, à travers les forêts échevelées qui laissent pendre leurs lianes jusque sur les routes, — rien n'est plus frais que le vert pâle et mono-

tone des cannaies. Je respirais avec une espèce de griserie un air saturé de fermentations végétales, qui me rappelaient tour à tour, à mesure que nous nous rapprochions de la distillerie, des odeurs familières d'artichaut, de foin coupé, de laitage, d'étable. Les chevaux avançaient parmi les hauts roseaux qui dominaient nos têtes, le long des sentiers rectilignes qui ne se recoupaient parfois qu'à des kilomètres d'intervalle. Le soleil se couchait. Les murs de la petite usine se coloraient déjà, quand nous y arrivâmes, de teintes roses.

— Il est temps de rentrer, dit Morel.

Il conclut :

— Tout ce que vous venez de voir est mon œuvre. Quand je suis arrivé, j'ai trouvé la forêt et la brousse. J'ai « ouvert le *sertão* » moi-même, avec mon régisseur et une poignée d'hommes.

Il disait tout cela sans affectation, posément. On aurait même dit qu'il s'acquittait d'une tâche ennuyeuse en nous débitant le boniment. De la même manière, il nous avait appris quelques instants auparavant, pressé par nos questions, qu'il avait rencontré d'authentiques sauvages, au cours d'une exploration militaire préparant l'installation d'une ligne télégraphique.

— J'admire votre courage, lui avait-je dit sincèrement.

Il n'avait pas relevé cet éloge.

Plus tard, au feu des pipes, nous nous trouvions seul à seul, Morel et moi, dans une grande pièce aux murs peints qui lui servait de bureau-fumoir. Le dîner avait été simple et d'une cordialité en demi-teinte. Une soupe, un cochon de lait, le riz traditionnel mélangé au haricot noir et saupoudré de manioc, la non moins traditionnelle mixture de fromage dur de Minas et de confiture de goyave, des ananas enfin composaient le menu. Les vins du Chili, dans leurs flacons pansus, semblaient constituer la seule dérogation à l'ordinaire de la famille. Ces vins étaient d'ailleurs excellents et notre hôte en usa sans modération, sous les yeux étonnés, mais non réprobateurs, de sa femme.

Dona Marina m'apparut comme l'image même de la douceur. Elle observait beaucoup, mais ne se faisait guère entendre, encore qu'elle parlât très correctement le français.

— Où l'avez-vous appris? demandai-je pendant que nous prenions le café, l'un près de l'autre, sur la terrasse.

— Au collège, me dit-elle. Et puis à M..., il y a bien longtemps, au cours d'un voyage en Europe.

Je remarquai, pour son ravissement, que cette petite station thermale était dans le voisinage immédiat de mon village natal. Il s'ensuivit entre nous deux une petite controverse géographique au cours de laquelle, pour préciser quelque détail, je demandai une carte de France.

— Nous en avions bien une, me dit-elle, mais Luiz l'a déchirée un jour dans un mouvement de colère.

Elle parut regretter son aveu :

— Je ne sais pas si j'aurais dû vous dire cela.

Morel s'approchait. Nous nous tûmes.

A cette heure, sauf Morel et moi, tout le monde s'était retiré. Les enfants d'abord. Pedro ensuite avait allégué une extrême fatigue. Enfin je m'étais incliné, avec dévotion, sur la main de Dona Marina, et mes lèvres gardaient encore l'impression glacée de sa bague.

Mais nous n'étions nullement disposés, ni mon hôte ni moi, à finir ainsi la soirée. Une bouteille de whiskey, placée entre nous deux, semblait encourager la veille. J'espérais bien, aussi, les confidences.

Il commença de façon abrupte :

— Tout à l'heure, Monsieur, vous m'avez félicité de mon courage. Vous avez eu tort. Celui que vous voyez en face de vous — regardez-moi bien — est un *lâche.*

« Cette qualification vous étonne. Vous croyez que je ne suis pas sincère, et peut-être avez-vous raison. Quoi que vous croyiez, d'ailleurs, peu m'importe. Ce que moi je crois ne doit pas vous importer davantage. La seule chose importante pour l'instant est que je suis considéré comme tel par la plupart de ceux à l'opinion desquels

j'ai eu la sottise d'attacher naguère quelque prix. J'ai nommé, Monsieur, vos compatriotes... »

Je sursautai. Il enchaîna :

— ...Qui ont été aussi les miens. Car je vais vous faire un aveu... que rien ne justifie, si ce n'est votre discrétion... et ma lassitude...

Il se versa du whiskey, en but une gorgée.

— Je suis né en Champagne, près de Château-Thierry. De sorte que ma nationalité suisse, vous l'avez deviné, n'est qu'un alibi. J'ai habité neuf ans à Paris, où j'ai achevé, ou plutôt cessé mes études en 1911. Faibles études, en vérité, mais passionnées. C'est vous dire que j'ai toujours montré plus de goût pour la politique et les arts que pour la grammaire et le droit romain. En 1911, capitulant devant l'ennui d'une troisième année dans cette Faculté de Droit où mes opinions « avancées » me valaient déjà des inimitiés, je décidai de quitter l'Europe et d'aller courir ma chance au Brésil.

— Seul?

— Non, avec mon frère, plus âgé que moi de deux ans. Un singulier garçon. Remarquable à beaucoup d'égards, mais foncièrement inapte à suivre une idée jusqu'au bout. Après des spéculations malheureuses sur les terrains les plus divers, il résolut de s'expatrier. Cette idée de voyage au Brésil vient de lui. Je m'y ralliai avec enthousiasme. Mais il ne l'eût sans doute jamais réalisée, si je ne m'étais efforcé de ranimer son optimisme déjà chancelant à la veille de notre embarquement. Il était déjà, disait-il, sur une autre piste. Quant à moi j'avais pris parti. J'avais tout organisé, prévu. Nous nous aimions beaucoup. Il m'accompagna.

— Et... votre famille?

— Il en sera question tout à l'heure.

Morel secoua sa pipe, but une gorgée de whiskey, et continua :

— Pour l'instant représentez-vous deux garçons — vingt et vingt-deux ans — débarquant à Rio-de-Janeiro, bien différent du Rio d'aujourd'hui, avec des idées plein la tête, un petit capital en poche (quatre mille francs-or

à nous deux)... Classiques vicissitudes de l'émigrant de classe moyenne : fortune, infortune, séductions, déconvenues, débauches. A Santos nous vendons du café. A Saint-Paul nous gagnons à la loterie. Sur quoi j'entreprends un voyage dans le Nord pour m'initier à l'industrie sucrière. Je reviens plein d'ardeur et retrouve mon frère affaissé, ruiné, couvert de dettes, engagé par surcroît dans des complications sentimentales sans issue. Je me ruine avec lui. Nous passons des nuits sans sommeil, travaillons dans la rue. L'influence amollissante du climat avait pour effet de stimuler, par réaction, mon énergie. Comme le guignon chez certains. Au contraire mon frère de jour en jour se débilitait. Il foisonnait d'idées comme autrefois, mais dans son imagination ces idées, avant même qu'il les eût essayées, avaient fait faillite. Il professait la politique du pire. Pauvre vieux!... Je n'ai jamais connu un être aussi merveilleusement doué pour l'échec.

« Heureusement j'étais là, plus lent mais têtu, pour retenir, critiquer et mener à bien les combinaisons innombrables qu'il prodiguait avec un beau mépris. C'est ainsi qu'en travaillant ferme j'avais, au début de 14, rassemblé un capital suffisant pour acheter un terrain, que nous défrichâmes. Aidés d'un technicien, nous plantâmes. Et nous nous trouvions de nouveau sans un sou vaillant, mais devant un avenir ferme cette fois, et gros d'espérances, quand...

— La guerre...

— Vous l'avez dit : la guerre éclata. Encore une fois je vous demande, — bien que je n'y aie aucun droit, — un effort d'imagination. (*Il but une nouvelle rasade.*) Enfin, voyons, je ne suis pas fou? A force de vivre loin des hommes, je n'ai pas encore perdu tout vestige de raison humaine? (*Il criait presque.*) Vous avez vingt ans, vingt-trois. Vous avez quitté un pays où vous ne rencontriez qu'avanies, convaincu, — à tort ou à raison, — par une précoce expérience des milieux politiques, de la sottise ou de l'improbité de vos gouvernants. Vous allez dans un pays neuf pour y vivre aussi éloigné que possible de la chose publique. Ce pays vous enthousiasme. Vous ac-

ceptez tout : la fatigue, la ruine, la privation de ces plaisirs à l'égard desquels une éducation bourgeoise vous a pourtant rendus particulièrement exigeant. Vous acceptez l'oubli, tout, pour ne pas sacrifier votre jeunesse à des autorités que vous n'acceptez pas, décidé à tenter honnêtement, jusqu'au bout, votre dernière chance d'être libre. Vous crevez de faim, de tristesse (en ce temps-là je pleurais, monsieur). Après avoir frôlé le désespoir, vous êtes maintenant à deux doigts de la réussite. Et voici la guerre dans votre pays : que faites-vous?

Je restai muet.

— Allez-vous tout abandonner une fois de plus? Après avoir résisté tant de fois, seul, à des tentations de suicide, allez-vous vous livrer à ce suicide collectif? N'est-ce pas monstrueux? La guerre, voyez-vous, m'avait toujours paru vaine et criminelle : cette déperdition, cette destruction de richesses, de vie... Mais figurez-vous maintenant un jeune homme qui vient d'apprendre — au prix de quel travail! — la lutte contre la terre, contre le hasard, l'inertie, la véritable lutte humaine. Et vous attendez qu'il se précipite, sous prétexte de loyalisme, contre des hommes, force vive contre d'autres forces vives?

Il s'arrêta. Emu, je répliquai :

— Vous n'étiez pas seul en cause. Supposez qu'à ce moment-là votre propriété fût envahie, par la faute de qui vous voudrez. Vous auriez repoussé le pillard, et avec d'autant plus de fougue que cette terre représentait pour vous plus d'efforts et de persévérants sacrifices. Il s'agit maintenant d'une autre terre, non moins vôtre puisque vous en avez tout reçu, voire les moyens de vous établir sur celle-ci. Elle a été fertilisée par d'autres. Mais combien d'efforts ne représente-t-elle pas, auxquels, vous me l'accorderez, le vôtre, isolé, ne se compare pas... Vous vous deviez à la grande terre.

Ma réponse ne l'irrita pas. Au contraire. Il reprit d'un ton plus posé, avec une nuance protectrice :

— Mon cher ami, vous pensez bien que ces raisonnements-là, je me les suis tenus cent fois, mille fois, sans vous attendre. J'ajouterai même, à quoi vous n'avez pas

pensé, que l'ennemi — puisque ennemi il y a — à partir de l'instant où il se rue sur notre territoire, cesse de représenter une énergie intelligente et créatrice, ce que j'appelle une force vive. Il devient semblable à un fléau de la nature, que nous devons combattre, comme j'ai combattu la sécheresse ou la *sauva*. Et par là notre lutte contre l'homme revêt, si vous voulez, la même dignité que l'autre. Mais voilà!... Cette belle objection s'applique seulement à ceux qui possèdent un sol, des biens quelconques...

— Vous aviez bien une maison? de l'argent?

— Même pas. J'y avais renoncé. J'avais renoncé en partant à l'héritage de mes parents, contraires à ma décision. Le peu d'argent que nous avions emporté, mon frère et moi, représentait le produit de petits travaux personnels. D'ailleurs, quand il rapporta enfin quelque chose, après ma première récolte, j'envoyai presque tout mon gain à ma famille, sous un pli. J'insistais pour qu'on le versât aux œuvres de défense nationale, aux hôpitaux... Ils me retournèrent la lettre, non décachetée... Voilà pour la dette matérielle.

« Quant à l'honneur, individuel ou national, au sujet duquel vous ne manquerez pas de me chercher noise, n'allez pas croire que je n'y aie mûrement réfléchi. J'ai déshabillé les sophismes qui déguisent sous un nom pompeux tous ces biens matériels qui nous sont plus chers que la vie. Je connais l'argument selon lequel on peut tuer pour une pomme, « parce que ce n'est pas tant défendre son bien que son honneur », comme Pascal fait dire à Lessius.

— Dans la treizième *Provinciale*.

— Non, monsieur; dans la quatorzième...

Et, comme j'admirais l'exactitude de sa mémoire, il m'avoua qu'il avait chez lui un exemplaire des *Provinciales*, que c'était d'ailleurs la seule chose qui lui restât du temps d'avant-guerre.

Nous en vînmes à parler de l' « héritage spirituel » auquel on ne renonce pas aussi facilement qu'à l'autre. Cette culture qui l'avait nourri, ne devait-il pas la dé-

fendre? Ne vaut-elle pas la peine qu'on se batte pour elle?

— Je vous accorde volontiers, me dit-il, que j'ai contracté envers les grands esprits de mon pays une dette, un devoir : celui d'agir et de penser juste. Une dette spirituelle, c'est cela. Mais non pas une dette de sang. L'une et l'autre sont incommensurables.

« Au reste j'ai poussé le scrupule jusqu'à rompre tous les ponts qui m'attachaient encore à la patrie spirituelle. Je n'ai jamais fait venir de France une seule revue, un seul livre. Depuis lors j'ai strictement vécu sur les ressources de ce pays-ci. Je n'ai jamais voulu, comme il est tentant, exciper de mon origine, et me parer de titres que j'avais délibérément sacrifiés. Mes enfants s'en prévaudront peut-être. Ils diront : « Notre père était de famille française. » Moi, non. Je ne joue pas sur les deux tableaux. Je suis Brésilien, oui, monsieur. J'ai changé jusqu'à mon prénom.

« Dès le mois d'août 1914 je me suis fait naturaliser. Mon frère hésita quelques jours. Il connaissait, et désapprouvait, le chauvinisme de nos parents. Mais ce qui l'emporta fut peut-être la crainte de les peiner et de s'aliéner à tout jamais leur affection. C'était un tendre... Mais surtout, je crois, sa décision était dans la ligne de ce que j'ai appelé tout à l'heure : sa politique du pire. Il était si désespéré... Il ne croyait pas à notre réussite. Que de fois j'ai vu cet esprit si doué abandonner un projet solide, comme fasciné par l'attrait d'une monumentale sottise!... Il ne m'en voudrait pas de vous parler ainsi. J'entends encore ses derniers mots sur le quai : « C'est toi qui as raison. Tu es plus fort que moi. Te reverrai-je?... Au fond il vaut peut-être mieux que je ne revienne pas. » Il n'est pas revenu. Il fut tué au cours des premiers engagements...

« C'est alors que je doutai si vraiment l'opinion commune n'avait pas raison contre moi. N'étais-je pas un lâche, moi qui vivais? Je décidai alors de quitter ma propriété, et je me joignis à une expédition dans le Matto-Grosso, commandée par le général Rondon, qui me fit l'honneur d'accepter mes services. Comprenez-moi : il ne

s'agissait pas de prouver mon courage aux autres, mais uniquement à moi-même. J'ai horreur d'en parler. L'expédition dura six mois, au cours desquels j'ai résisté aux insectes, aux fièvres, aux flèches empoisonnées des Indiens. Ce dernier danger est sans doute plus sérieux que vous ne croyez. Car Rondon, qui est un apôtre, interdit à ses hommes d'user de représailles. Il se flatte de conquérir les sauvages par la persuasion, et interdit formellement l'usage des armes à feu. Il parvient d'ailleurs à ses fins. Mais j'ai vu mourir là-bas deux camarades...

« Puis je suis revenu ici. Je n'ai plus guère quitté ce domaine. Je me suis marié. J'ai eu trois enfants. Assez d'argent pour être libre et une nouvelle patrie que j'aime bien. »

— Heureux?

— Mais oui!

Puis élevant la voix : « Vous n'imaginez tout de même pas que je vis dévoré de remords! Remords? de quoi? de mon ingratitude? Vous n'y pensez pas. Je veux bien être un ouvrier, mais non un esclave. Il y avait des esclaves au Brésil, avant 88. Ils étaient attachés à la glèbe. Mais maintenant mes travailleurs, si l'*engenho* ne leur plaît pas, passent au voisin. Je les ai pourtant nourris, hébergés, — et pas même battus, encore moins contraints à se battre. Vais-je les accuser d'être ingrats?

— La patrie est où l'on se trouve bien, murmurai-je. Et vous ne retournez jamais à la ville?

— Le moins possible. J'ai même complètement cessé, depuis un incident récent. J'appartenais alors au Club Commercial de Rio. Un jour je me trouvais dans le salon de lecture, non loin d'un groupe qui causait. C'est alors qu'un jeune Français, que je ne nommerai pas, un moins de trente ans qui a réussi dans les affaires d'exportation et se croit tout permis, même d'afficher à l'étranger le plus étroit nationalisme; un petit monsieur qui se croit très malin, crut bon de dire, en élevant la voix, afin de m'éviter d'en rien perdre : « Un tel? Ah! oui, c'est encore un de ceux qui en 14 ont oublié que c'était la guerre... » Oublié la guerre, moi? Oublié la guerre, quand

depuis vingt ans je ne pense pas à autre chose? quand j'y ai perdu mon frère, ma famille, ma patrie, alors qu'il eût été si simple d'y perdre, tout bêtement, ma vie?

« Le petit monsieur pérorait. Il ne l'avait pas oubliée, lui, et pour cause! Fraîche et joyeuse pour les nouveau-nés. J'attendis qu'il eût terminé sa palabre. Quand il se leva je me levai. Je le suivis dans l'antichambre, et là je lui administrai une magistrale paire de gifles. Et j'attendis. Il ne broncha pas. Il se retourna seulement pour vérifier du regard si nous étions seuls. Alors il haussa les épaules et sortit. Je sortis par une autre porte.

« Vous comprenez que des coups comme ceux-là vous dégoûtent un peu des cercles et de la vie urbaine. J'ai juré de vivre désormais retiré dans ma retraite. Depuis ce jour-là j'ai tenu parole... »

Puis, d'un ton plus bas, il reprit :

— Je m'étais aussi juré, il est vrai, que ce petit monsieur serait le dernier Français que je rencontrerais de ma vie. Un hasard...

— Le regrettez-vous? demandai-je.

— Peut-être pas...

Je lui serrai la main. Il sembla ému, mais se domina vite. Après un coup d'œil jeté sur l'horloge et la bouteille de whiskey presque vide, il reprit, d'un tout autre ton :

— Mais je vous rase avec mes histoires. Vous paraissez fatigué. (*C'était faux.*) Demain vous vous levez de bonne heure. A six heures, moi je suis sur pied. Je vous ferai réveiller. A demain!

Le matin suivant nous nous séparâmes. Pas un mot ne fut échangé, hormis les politesses banales, au petit déjeuner que Pedro prenait avec nous. Morel était redevenu l'homme circonspect qui nous faisait la veille les honneurs de ses plantations. J'imitai sa réserve.

Soudain il me prit par le bras, et me dit d'une voix sans timbre :

— Voici ces *Provinciales* dont je vous ai parlé. C'est

le dernier souvenir de France que je possède. Vous l'y ramènerez : c'est mon cadeau d'adieu.

Et comme j'allais remercier :

— Ne me remerciez pas. C'est pour moi une occasion inespérée de m'en défaire.

Il me mit de force le livre dans la main. Là-dessus nous nous saluâmes. Je tâchai de mettre dans ma dernière poignée de main tout ce que sa froideur m'interdisait de dire. Et notre voiture s'enleva dans la brume matinale.

Cela se passait il y a trois ans. Depuis, je ne suis plus sorti d'Europe. Si profonde qu'eût été en moi la marque creusée par la confidence de cet homme, cette marque même ne tarda pas à disparaître sous l'accumulation d'autres perplexités et d'autres tourments. L'exemplaire des *Provinciales* avait même fini par prendre rang sur un rayon de bibliothèque parmi les reliures oubliées. Mais voici que je me reprends à le feuilleter rêveusement...

C'est que le dernier courrier vient de m'apporter un étrange message. Longtemps j'ai retourné entre mes doigts cette large enveloppe, au timbre des Etats-Unis du Brésil, où m'apparaissait une écriture féminine, sans visage, une haute et ferme écriture à peine tremblée à la fin des mots.

Je décachetai enfin et je lus :

Santa-Lucia, le 10 octobre.

Monsieur,

Mon cher mari est mort, emporté par une crise cardiaque. Nul autre en France ne le saura que vous, qui l'avez rencontré par hasard. Il ne m'a jamais reparlé de votre visite, mais je sais qu'il y pensait constamment. J'ai découvert parmi quelques livres et divers objets qu'il m'avait toujours cachés cette carte de France qu'il avait déchirée devant moi, comme je vous l'avais dit. La voici, dans le même état où je l'ai trouvée. Je ne crois pas trahir la volonté de mon pauvre mari en vous l'envoyant sous ce pli. Ce sera son dernier hommage à votre pays, qu'il n'a jamais cessé d'aimer.

MARINA THEREZA MOREL.

C'était bien cela. Je dépliai la carte. On distinguait clairement qu'elle avait été lacérée, et puis que dans un second mouvement les morceaux en avaient été patiemment rassemblés et collés sur une doublure de toile grise.

C'était une vieille carte Taride, jaunie par l'usage et le temps. Dans l'angle droit l'Alsace et la Lorraine y figuraient encore extérieurement au pointillé des frontières.

MICHEL BERVEILLER.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Pierre Mac-Orlan : *Masques sur Mesure,* Gallimard. — Roger Secrétain : *Destins du Poète,* Rieder. — Clovis Piérard : *Le Musicisme de Jean Royère,* Auguste Blaizot. — Emile Ripert : *Louis Le Cardonnel, ses derniers moments, ses obsèques,* Maison Aubanel père, Avignon. — Antoine Orliac : *Préface à la Conquête du Silence,* Mercure de France.

C'est un curieux livre que nous offre M. Pierre Mac-Orlan sous le titre de **Masques sur Mesure,** où il nous expose ses conceptions littéraires et artistiques, qu'il illustre par une suite de récits significatifs. Ce n'est pas moi qui lui reprocherai les boutades qu'il décoche au passage à la critique et aux critiques. Il n'y a pas de raison pour que la critique et les critiques ne soient pas critiqués à leur tour. Pourquoi un écrivain qui se croit engagé dans une voie nouvelle ne discuterait-il pas la valeur des critères employés par les critiques de son temps? La critique ne pourrait-elle tirer bénéfice d'un contrôle plus vigilant des écrivains? Pourquoi les écrivains ne pourraient-ils s'interroger sur les raisons de son témoignage en faveur d'un livre insignifiant et les raisons de son silence à l'occasion d'un livre qui compte? J'imagine très bien un romancier ou un poète qui à la fin d'une année viendrait dire: Messieurs les critiques, voici trois ouvrages que vous avez portés aux nues avec ensemble, je vous prouve qu'ils sont d'authentiques navets et voici d'autre part trois ouvrages que vous avez négligés, je me fais fort de prouver qu'ils sont des chefs-d'œuvre. Une critique de la critique serait chose fort concevable.

Il semble à M. Mac-Orlan qu'il est une catégorie de livres fort intéressants et qui pourtant, par leur nature même, restent en marge de la critique.

Daniel de Foë, nous dit-il, pour cette raison que son livre est essentiellement dynamique, n'appartient aux critiques littéraires. Un dynamisme, que ce soit un livre ou une décharge d'électricité, ne peut être critiqué. On le subit, soit en le détestant, soit en l'aimant. Et toutes les paroles humaines sont vaines devant ce fait.

Enregistrons donc l'existence de ces livres dynamiques, mal repérés par la critique, et espérons que leur force interne leur donne l'élan nécessaire pour faire de belles courses par leurs propres moyens.

M. Mac-Orlan, qui est un écrivain fécond, a été fasciné par ce qu'il nomme le fantastique social. Ces deux mots méritent d'être connus, car ils désignent une tendance artistique, peut-être plus riche et plus large qu'on ne le penserait à première vue. A la base de cette tendance artistique existe une attention aiguë à la réalité sociale, pourtant M. Mac-Orlan ne craint pas d'employer des expressions telles que « romantisme social », « fantaisie », « interprétation lyrique »... Le réalisme au sens habituel du mot compose des œuvres en juxtaposant des fragments de réalité courante telle qu'elle apparaît au regard d'un observateur neutre, presque passif, qui les enregistre sans trop se demander si la mimique ordinaire et saisissable des êtres traduit bien toute leur vie et si même elle traduit vraiment leur vie la plus intense, la plus originale, leurs problèmes aigus, leurs drames étreignants, tout ce qui les agite et les bouleverse en profondeur. Le fantastique social de M. Mac-Orlan s'installe dans la réalité sociale, mais réclame un emploi actif de l'imagination comme moyen d'investigation. Essayons de préciser : voici une foule toute quelconque dans une rue, quelconque elle aussi, d'une ville. A première vue, spectacle banal : menus gestes et paroles usuelles! Et cependant, derrière cette visible apparence, rôde l'inquiétude sociale qui ronge notre monde, ce sentiment tantôt sourd, tantôt aigu, parfois panique, des catastrophes prêtes à déferler sur nos sociétés d'aujourd'hui. Alors le spectacle tout quelconque de la rue prend un halo de mystère, d'étrangeté et se complique des perspectives secrètes qui appartiennent précisément à ce que M. Mac-Orlan nomme le fantastique social et qu'il appelle aussi romantisme social.

Le romantisme social contemporain, dit-il, est constitué par la menace latente de catastrophes sociales encore mieux combinées que les précédentes.

Vous sentez très bien comment cette optique, appliquée à la réalité sociale, lui donne une saveur ardente, voire terrible, d'aventure. Percevez, derrière la gesticulation banale d'êtres ordinaires, les forces obscures et irrésistibles qui emportent notre société, tout se métamorphose et prend de nouveaux accents. Vous comprenez aussi comment le fantastique social, qui est authentiquement présent dans la réalité sociale, se présente comme une « interprétation lyrique » de cette réalité. Toutes ces perspectives aventureuses de la réalité sociale qui la débordent de toutes parts et lui donnent sa dimension fantastique, pour les percevoir dans la société qui nous enveloppe, il faut d'abord les porter en soi-même.

L'aventure n'est pas tant dans le décor que dans l'intime activité d'un cerveau humain.

Le point le plus curieux de la doctrine de M. Mac-Orlan, c'est l'attirance toute particulière qu'il éprouve pour ce qu'il nomme « l'aventure sociale », unie au sentiment que l'aventure est essentiellement une chose « intérieure », une certaine manière propre à l'individu de percevoir en lui et en dehors de lui l'aventure sociale avec sa dimension cachée de fantastique. Le fantastique social réside donc beaucoup moins dans les aventures visibles comme les explorations de terres nouvelles que dans une certaine manière de percevoir la réalité sociale qui nous entoure.

Il n'y a plus rien à découvrir dans la partie du ciel qui nous est ouverte, plus rien à découvrir sur une mappemonde, dans une steppe, dans une forêt, sur une mer; il ne reste plus rien à découvrir, si ce n'est la pensée d'un petit homme un peu énigmatique qui déjeune modestement dans un restaurant très vulgaire, au coin d'une rue pleine de paix parisienne. Tel était Lénine chez Baty, à Montparnasse, avant la guerre; tel est encore l'inconnu, pour la plupart d'entre nous, qui guette dans l'émouvant mystère de la modestie son heure et, par extension, la dernière heure d'une tradition sociale.

Sous le titre **Destin du poète,** M. Roger Secrétain groupe des essais très divers d'ordre philosophique et critique. Voici

le livre d'un jeune écrivain, muni d'une intelligence animée d'une vive curiosité, d'une sensibilité délicate et qui mêle aux investigations de l'intelligence le frémissement de l'âme. M. Secrétain s'interroge sur maints problèmes d'aujourd'hui. Son talent d'essayiste est vivifié par la sensibilité, mais sa lucidité n'en est pas troublée. Il abonde en formules pertinentes et serrées sur les écrivains qui l'incitent à la méditation ou sur les problèmes qu'il examine.

Alchimiste, nous dit-il de Nietzsche, il réussit mieux que la transmutation des métaux : il se transmue lui-même. Il est le symbole individuel et vivant de la révolution permanente.

Voyez encore cette réflexion aussi aiguë que bien venue sur l'être qui possède un génie de psychologue :

Le psychologue, au sens que nous donnons à ce mot, ne peut faire son choix nulle part. Il trahit toujours la tribu. Selon une formule qui restera longtemps expressive, cet homme-là n'adhère à rien parce qu'il voudrait adhérer magnifiquement à tout. A chacun de ses élans viennent se mêler des doutes, à ses amours un jugement, à sa joie un pessimisme.

M. Secrétain porte grande attention à notre époque et sur elle il s'interroge avec sympathie et anxiété. On sent que pour lui la Poésie, sous une forme ou une autre, est une réalité essentielle de la vie. Le destin actuel de la Poésie est l'un de ses soucis capitaux, car il sent bien que le sentiment poétique d'une époque reflète au mieux sa vie authentique et originale. Il considère sans antipathie ceux qui croient que la poésie à venir consistera dans l'adhésion à une société harmonieuse dont elle sera le chant naturel et heureux, mais avec tact il fait remarquer que les solutions sociales ne sont pas la panacée définitive, que d'aucuns voudraient espérer.

En dépit de tant d'espérances, la métaphysique continue à dépasser le social comme la religion continue à dépasser la morale religieuse et comme l'esprit, ce que nous appelons l'esprit, continue à dépasser la raison.

« La vie véritable est personnelle », dit-il autre part. On ne peut que l'approuver d'écrire :

Je souhaite que les poètes, dans le tintamarre du siècle, continuent de protéger l'indépendance de la poésie.

Au poète et métaphysicien Jean Royère, dont je vous ai présenté ici même plusieurs ouvrages, M. Clovis Piérard **(Le Musicisme de Jean Royère)** consacre un livre qui est un fervent hommage. M. Piérard n'a aucun dessein d'entrer en discussion avec l'auteur qu'il nous présente; il s'efface entièrement, tout absorbé par un seul dessein : mettre en vive clarté l'apport de M. Jean Royère aux lettres contemporaines. L'étude est complétée par des fragments significatifs du poète, de l'esthéticien et du philosophe, et par la liste de ses œuvres. A mon avis, un ouvrage de ce genre, qui est essentiellement un effort pour révéler un esprit, pour initier le public à sa pensée et à son art, aurait gagné à s'adjoindre une bibliographie, même brève, des principales études consacrées à M. Jean Royère. Toute doctrine comporte une interprétation étroite et une interprétation large. C'est à celle-ci qui M. Piérard se range en fin de compte. Le « musicisme », tel qu'il nous le fait apparaître, n'est pas simplement une théorie esthétique, il est une attitude générale devant la vie elle-même.

Le « musicisme » en effet, comme le « mallarmisme », n'est pas à proprement parler une doctrine. C'est une excitation à penser et à vivre en artiste. Il féconde les esprits et les soutient. Il révèle les artistes à eux-mêmes.

Aussi bien la Poésie n'est pas pour M. Royère un ornement, un complément ou une évasion de la vie, elle est la vie elle-même. Pour lui, on a vécu dans la mesure même où l'on a été poète.

La poésie, dit-il, fut, en effet, pour moi, aussitôt que j'en eus la révélation, non seulement ma raison de vivre, mais ma vie même.

M. Piérard déroule à grands traits les étapes de M. Jean Royère : l'enfance, les années d'éducation, la recherche et la découverte de lui-même, le rôle joué par *La Phalange*, qui révéla maints talents d'avenir. M'a surtout frappé, au cours de la lecture de ce livre, l'intérêt capital que porte M. Royère à la doctrine cartésienne ou plutôt à un point de cette doctrine : celui qui concerne la mystérieuse union de l'âme et du corps. Il en tire cette remarque : « La vie est une complexité. » Voilà le point de départ des subtiles méditations

de M. Royère sur la complexité immanente à l'œuvre d'art et qu'il exprime dans l'ordre poétique par les problèmes de l'union du sens et du son, de la répétition et de la catachrèse. « Certes, dit M. Jean Royère lui-même, le *musicisme* n'est pas un cartésianisme, mais c'est du cartésianisme qu'il se rapprocherait le plus. »

M. Emile Ripert (**Louis le Cardonnel. Ses derniers moments. Ses obsèques**) a réuni des pages émues qu'il consacre à la fin de vie de l'homme et une gerbe de discours qui furent prononcés à la gloire du noble et délicat poète dont les vers, discrets d'apparence, tressaillent d'un rayonnement intérieur. A Louis le Cardonnel, M. Ripert applique la célèbre formule pascalienne : « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ».

Oui, c'est bien selon ce précepte que Le Cardonnel a vécu de la vie la plus déraisonnable qui soit devant le monde, abandonnant au bord du succès la réputation littéraire que Paris commençait à lui donner, pour devenir le desservant d'une église de village, et puis, laissant même ce que cet humble poste peut offrir de sécurité, pour s'en aller au hasard sur les chemins d'Italie, en vrai jongleur de Dieu, comme l'on appelait les Franciscains des premiers temps.

Il est possible de pressentir dans l'âme de Louis le Cardonnel des secrets et des mystères qui rendraient fort captivante l'étude approfondie de sa vie.

Au poème **La Conquête du silence,** M. Antoine Orliac donne, sous une forme brève, une riche et intéressante préface, qui s'efforce de poser quelques principes relatifs à la Poésie, à son essence, à sa valeur, et à sa signification. A une poésie qui prend pour matière les émotions individuelles, les anecdotes d'une vie personnelle, il oppose une poésie fondée sur la participation d'une âme inspirée aux grands rythmes de l'Univers. La faculté essentielle du poète devient une sorte d'intuition cosmique et il se fait ainsi « explorateur, aventurier ». Plus d'impressions, plus de peintures « des choses périssables ». « A la sensibilité fécondée par l'intelligence, le poète substitue l'Intelligence sensible. » A travers les apparences, il cherche à atteindre « les Idées pures » et les choses concrètes ne valent que par leur valeur

de « symboles ». « Inventeur, il construit sur un plan purement mental. » Et M. Orliac de définir ainsi le Poème :

Le Poème n'est plus qu'un *Plain-Chant de l'Esprit,* où l'Idée, entité vibrante, retrouve dans la Musique du Verbe son équilibre, ses volontés d'incantation, son épanouissement.

Conception on le voit, où la Poésie se fait aventure cosmique, intellectualisme et magie musicale.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Jean Pourtal de Ladevèze : *D'un Mirage Secret,* le Divan. — **Robert Vivier** : *Au Bord du Temps,* « les Cahiers du Sud ». — **Phelps Morane** : *Poèmes Imparfaits,* « Collection des Deux Amis ». — **Jean Gilbert** : *Le Pavillon de Porcelaine,* s. n. d'éditeur. — **Eugène Pottier** : *Chants Révolutionnaires,* Editions Sociales Internationales.

D'un Mirage Secret si le reflet vers l'onde l'attire, ce n'est pas, nous enseigne le poète Jean Pourtal de Ladevèze, comme au miroir que s'y contemple Narcisse, non :

Narcisse, de l'amour découvrant les secrets
Dans le songe profond d'une calme fontaine,
S'ignore et ne pourrait, en cette image vaine,
D'un visage inconnu reconnaître les traits.

Ce n'est pas lui qu'il voit, ce n'est pas lui qu'il aime,
C'est le pâle reflet d'une triste beauté
Que son désir poursuit en sa fatalité
Pour, jusque dans la mort, le tromper sur lui-même.

Depuis la nuit d'hiver, « cathédrale d'obscurité », nulle présence, mais à peine une lueur silencieuse prépare le monde à accueillir le rire inattendu du printemps; « la nature est nouvellement née », les jardins se précisent dans la paresse de l'été et dans la chaleur du jour. Et cependant des pensées de mort s'insinuent dans cette gloire de la lumière, puis le soir « investit » la demeure.

Pas une étoile au ciel : le monde est aboli
Où la clarté s'achève en ténèbres d'oubli.
Une rose fleurit dans le coin le plus sombre

Et ce globe laiteux de pétales qui luit
Hors d'un cristal obscur, tache pâle dans l'ombre,
Devient l'astre inconnu qui parfume la nuit.

Des fleurs montent, éclairent la nuit envahissante, des

songes naîtront qui s'épanouissent en astres dans le ciel; le monde se retrouve, et la mort est bannie par le sortilège, « ordre juste, équilibre, ô lucide harmonie » par la beauté qu'exalte et que suscite, dans « l'accord de la pensée et de la circonstance », la Poésie.

Une pensée philosophique subtile et ferme contient sans y paraître le doux rythme de ces poèmes toujours savants et demeurés en une sorte de suspens mystérieux. C'est la force et la grâce de ce livret, comme déjà c'était le prestige vrai, presque insaisissable, des recueils de vers précédents qu'a publiés Jean Pourtal de Ladevèze :

A son mystère voulant croire
L'homme cherche un sens à la mort,
A la vie, à l'amour, ô gloire!
Et d'un regret fait le remords...

Pâle visage issu de l'ombre
Et qui dans l'ombre t'effaças
Emporte ton secret plus sombre
Que la nuit où sonne mon pas.

Toute chose est la même, le reflet qu'on en retient affleure *d'un mirage secret.*

C'est un exemple très émouvant de double sensibilité que je trouve et admire avant tout au beau livre de Robert Vivier, **Au Bord du Temps.** Un fond de pensée extrêmement philosophique aussi, poussant à « l'universalité » et peu soucieux de l'anecdote, et cependant ne s'exprimant que par images suscitées à mesure que la pensée les évoque. Il y a là une sorte familière de superposition du concret où s'est enfermé l'abstrait, au lieu que, chez le poète d'intuition classique, l'abstrait sourd du concret, à condition, s'entend, que le poète en ait le souci ou s'en préoccupe, ce qui reste secondaire. Chez les poètes nouveaux, tout se subordonne à l'abstrait, il n'est pas en soi. Même d'incidents tant ils échappent à l'appel du pittoresque. C'est, je pense, de quoi l'auteur du recueil se rend compte lorsque, au souvenir des *déserts* parcourus il dit à *celui* qu'il appelle « le compagnon de ses voyages » et en qui je pressens qu'il se voit lui-même :

Car tu as pris la route étrange
Qui mène aux sables sans retour.
Tu bois du bronze, et tu ne manges
Que des jamais et des toujours.

Comment, depuis cent mille années,
Peux-tu les traverser sans peur,
Ces montagnes filigranées
Aux arbres privés de rumeurs

Avec leurs blancs rameaux rigides
Où de pâles oiseaux de fer
Se poursuivent de leurs yeux vides,
Hôte nié par le désert?...

Où se distingue entre ses congénères le poète Robert Vivier, c'est à la fermeté de ses images, à la sûreté bien nette de ses visions, dans ce rythme, ce style sans complication, suffisant à ce qu'il signifie et nul souci vain d'ornementation. Je le situe, non loin de notre grand Jules Supervielle, mais sa personnelle maîtrise est de décision très arrêtée.

Dans **Poèmes Imparfaits** l'auteur Phelps Morane, qui, nourri de théologie et d'art profond par une assidue fréquentation de Milton, fut longtemps hanté par la figuration de Satan dans le *Paradis Perdu* (nous trouverons dans le présent recueil encore une *Rhapsodie à Satan*) ne dédaigne pas de s'expliquer, ou dénude sans scrupule, avec une sorte de laisser aller que j'aime, les rouages qui meuvent ses pensées et engendrent ses mirages. Après trois poèmes dédiés à Satan, il se fait plus familier. Il semble que l'exemple de Laforgue, familiarité, ironie, scepticisme déchirant et inquiet, ait agi sur lui. Je ne sais rien de plus surprenant, presque une moquerie, mais alimenté de vengeresse expérience, que le poème intitulé *Poète Américain* :

Tic, toc, tac, je tape d'un doigt
sur le piano faux
de ma poésie.

J'ai fumé toutes nos cigarettes,
vidé le porto,
juré et sacré
sans savoir pourquoi...

Tic, toc, tac, je tape d'un doigt
sur les fausses notes
qui crient.....

et cela finit par ces vers allusifs et vengeurs :

Ah, ah, ah... ah... brou!
On dirait des roues
qui tournent sur vous.
(Ah, c'est bien plus bon
que tous les violons
et leurs sanglots longs.)

Il n'y a cependant pas en Amérique que la frénésie d'un Vachel Lindsay dans son *Congo* ou dans *le Général William Booth entre au Ciel,* ou celle des poètes issus de Lindsay, il y a aussi (qu'est-il advenu de lui, on n'en entend plus parler?) le très concentré John Gould Fletcher, Robert Frost, et la si discrète et farouche H. D., et l'admirable Edna Saint Vincent Millay, sur qui ne porte pas cette satire. Au surplus le poète Phelps Morane, s'il s'est offert cette fantaisie exaspérée, ne la recommence guère, et les portraits de femmes qu'il trace : *Carmen, Christiane, la Gitane, Sonia,* sont d'une allure de tendresse mordante et parfois âpre qui ne manque, certes, ni de naturel, ni de charme :

Si elle était grande et qu'elle eût
de beaux cheveux blonds du plus beau cendré,
un teint mat, un port de déesse,
et de grands yeux bleus dans lesquels parût
se mirer le ciel, je ne l'aimerais
sans doute pas...

et les *Chansons pas gaies,* dont je n'apprécie guère le titre, *le Havre, Marseille, La Lune Blanche,* où « l'astre irisant les dormantes eaux — visage blafard de pierrot du ciel — semble un effarant portrait de Verlaine », *l'Origine de la Musique* surtout, se révèlent d'un tour et d'un ton personnels, comme « dans sa forêt le dieu Pan » accordant sa flûte, recueille « et répète amoureusement — tous les chants sans refrain qui font frémir les feuilles ».

Une exquise brochurette nous fait rejoindre **le Pavillon de Porcelaine** chère aux poètes chinois, et les petits vers

de Jean Gilbert nous enchantent aisément, subtils et colorés, comme les leurs :

> A quel songe promise, et de quels bleus abîmes
> Surgie au golfe de mes yeux,
> Une orgueilleuse de ses crimes
> Savoure la douceur des cieux !
>
> Qu'à l'erreur un tel corps invite !
>
> A peine penché vers le bord,
> Déjà la mobile onde où divague mon sort
> Prolonge à l'infini les formes de sa fuite...

Pour la troisième fois, depuis 1887, date où mourut Eugène Pottier, sont présentés en un recueil ses **Chants révolutionnaires.** Lucien Descaves, dans sa préface drue et franche, se plaît à lui rendre hommage : « Il faut aimer Eugène Pottier, son inspiration révolutionnaire, son sens humain, sa probité plébéienne... » et il ajoute encore : « il faut aimer l'homme dans son œuvre, et l'œuvre sincère dans l'homme libre. » Il faut surtout, peut-être, aimer dans ce chansonnier une verve sans effort qui va nettement où elle veut atteindre, et qui, sans détours, est ardente de conviction pure, d'enthousiasme généreux et de grands espoirs humains. C'est la marque de ces deux chansons les plus célèbres, je crois bien, du recueil, *Jean Misère, l'Internationale.*

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Albéric Cahuet : *Pontcarral,* Fasquelle. — Charles Plisnier : *Faux-Passeports,* Corrêa. — Luc Durtain : *La femme en sandales,* Flammarion. — Marcelle Savoy : *La hantise,* Fasquelle. — Isabelle Sandy : *Quand les loups ont faim,* Tallandier. — E. Fernand Xau : *La marche à l'étoile,* Fasquelle. — Constant Burniaux : *Rose et Monsieur Sec,* Rieder. — Marcelle Pic : *Pélagie,* Denoël et Steele. — Elian J. Finbert : *Le destin difficile,* Albin Michel.

Enfant sensible, c'est par la faute des événements politiques que **Pontcarral,** le héros du nouveau roman de M. Albéric Cahuet, est devenu le solitaire farouche, accordé à l'âpre pays de rocs et de taillis noirs — le Périgord — où il vit. Il a fait les guerres de l'empire, gagné dans les hussards son grade de colonel à la pointe ou au tranchant du sabre. Fait baron pendant les Cent jours, il serait un personnage sans Waterloo

et le retour des Bourbons. En sa disgrâce, il a gardé le culte de l'Empereur; mais le hasard, malgré la solitude dont il s'entoure dans sa demeure délabrée — le met, bientôt, en rapport avec une famille d'anciens émigrés. Je ne dirai point, pour ne pas gâter au lecteur la surprise de la découverte, de quelle façon, comblé par un retour de fortune en 1830, l'amour lui restitue le rêve qu'il avait fait dans son adolescence, et le réconcilie avec la vie, juste au moment où il choisit noblement de mourir... A bien voir, cependant, il passe du côté de la vraie passion, incarnée dans une femme aussi fière, aussi ardente et indomptable que lui, comme il a passé à côté de la vraie gloire. Sibylle n'a été qu'un mirage. Seule, Garlone eût pu réaliser le bonheur de cet homme d'action. M. Albéric Cahuet qui n'a garde d'alourdir de commentaires sa narration, tout objective, ne nous dit rien de pareil, bien entendu. Il nous le fait deviner, seulement. Il connaît les âmes; on le voit, à sa façon de les peindre — par le dehors. Il n'en démonte pas les secrets ressorts, il est vrai, parce qu'il veut, sur toutes choses, restituer la vie à ses modèles. C'est en artiste qu'il les évoque dans leur cadre, c'est en historien qu'il les mêle aux événements. Son récit, qui a un accent épique et romanesque, s'apparente aux meilleures œuvres de Barbey d'Aurevilly, avec plus de sobriété dans le style. On le lit avec un plaisir extrême.

On se rend compte combien les communistes, — ceux qui sont sincères, bien entendu — ont de points de ressemblance avec les premiers chrétiens, quand on lit **Faux passeports** par M. Charles Plisnier. Une conviction les anime qui est aussi absolue, aussi fanatique que celle des hôtes obscurs des catacombes. Ceux-ci, du moins, étaient nés du miracle : ils avaient reçu la révélation d'un haut. Ils croyaient au divin, et c'est dans une vie future qu'ils plaçaient leurs espoirs.... C'est d'un matérialisme scientifique que procèdent, au contraire, les disciples de Karl Marx, et c'est sur cette terre qu'ils prétendent réaliser le Paradis... Comment concilient-ils le caractère mystique de leur foi avec la rigueur critique dont ils se targuent? L'inhumain, chez eux, dérive du plus humain, et voilà bien le paradoxe. Un personnage comme Iégor, le plus typique des héros communistes dont M. Plisnier fait les portraits dans sa

série de nouvelles, confond l'imagination. Son dévouement aveugle à la Révolution, son abdication de toute personnalité sembleront fantasmagoriques à quiconque a gardé le moindre sens de la liberté! Plus rien ne compte pour lui de ce que l'homme a conquis si péniblement sur la bête, du moment que « la cause » est en jeu. Un tel caractère est-il forcé, stylisé? Il suffit de lire la relation des retentissants procès de « trahison » qui se succèdent en U. R. S. S. à un rythme de plus en plus accéléré, pour se persuader du contraire. Un pur! c'est donc cela, ce monstre? Fasse le ciel, alors, que nous conservions notre impureté! Mais ce que les communistes, pour faire honte à leurs adversaires, appellent dédaigneusement des « préjugés bourgeois », n'est-il pas, tout simplement, la protestation de ce qu'il y a de plus noble en nous contre l'obéissance sans réserve à une discipline vidée de l'idéal qui l'a engendrée? Cet idéal que les révolutionnaires plaçaient dans l'avenir, le voilà désormais relégué dans le passé. C'est un mythe que les marxistes adorent et auquel, comme à Moloch, ils sont prêts à tout sacrifier. On retrouve dans *Faux passeports* les dons d'observation scrupuleuse que l'on avait déjà remarqués dans *Mariages*, de cet auteur. La sobriété de leur accent — qui n'exclut pas quelque lourdeur, certaines gaucheries d'expression — achève de donner aux nouvelles de M. Plisnier valeur de documents. Ces documents sont à verser au dossier de « l'expérience » matérialiste qui a, déjà, coûté si cher à l'Europe et au monde.

Les lecteurs du *Mercure* ont eu la primeur de **La femme en sandales** par M. Luc Durtain. Ce roman si différent de ses précédents récits, inspirés par de lointains voyages, ou comme il dit « les conquêtes du monde », se passe tout simplement sur la côte d'azur — la banlieue... Rien, ici, on s'en souvient, que l'idylle d'un graveur en vacances avec une femme sans préjugés. Ferrier convoite Thérèse, goûte un court temps le bonheur avec elle; puis, ils se séparent. Leur rencontre est-elle, symboliquement, celle du Nord avec le Midi? Peu importe. Ce qu'il faut retenir, c'est l'effort de l'auteur pour animer maints personnages pittoresques autour de son couple; les idées qu'il prodigue en maints dialogues éclatants. Il me semble que M. Durtain a besoin d'être loin de son pays pour

donner sa pleine mesure. Il voit mal ce qu'il rencontre tous les jours, et il a surtout l'esprit spéculatif et le génie lyrique. Les images abondent dans *La femme en sandales*, et les prouesses stylistiques aussi. M. Durtain ne sera jamais un auteur de tout repos, un classique non plus. Au XVIIe siècle il aurait pris rang entre les précieux et les burlesques, ou les « grotesques », selon le mot que Gautier a rendu célèbre et auquel je me garde bien de donner un sens péjoratif. Son roman est revigorant.

Etant donné une petite ville alpestre, ses cancans et sa nécessaire hypocrisie, les libres jeux que le touriste sportif pratique dans son voisinage, et un cœur partagé entre les convenances de l'une et l'allure affranchie que permettent les autres; étant donné que ce cœur ambitionne honnêtement l'amour, le foyer, l'existence normale et qu'il est logé dans un corps de femme à laideur rebutante et menacé de folie par l'hérédité, il faudra bien résoudre le problème par la mort tragique de l'héroïne, à moins de la conduire pas à pas au vieillissement solitaire et maniaque, ce qui est malaisément romançable. L'équation est adroitement posée par Mme Marcelle Savoy dans **La Hantise.** Ses égalités successives sont déduites en un mouvement alerte, et la finale très sobre : du travail bien fait.

Quand les loups ont faim, par Mme Isabelle Sandy, ne rencontrera pas, je le crains, la faveur obtenue, à juste titre, par les ouvrages précédents de cette romancière. Il traite de gens et de mœurs des Pyrénées, comme eux, avec un dessin moins ferme, des hésitations, une action qui bifurque. Blanche de Gantis, pauvre, pure et sentimentale, est tenue en chartre privée par la famille de son mari, — les loups. Elle ne retrouve une raison de vivre que dans son fils : lui, du moins, fera un beau,un heureux mariage... Il serait dommage que le talent de Mme Isabelle Sandy ne se purgeât pas de cette déviation vers les formules feuilletonesques.

En donnant à un jeune homme, tout gonflé des ambitions illimitées de son âge, mais bien empêché de se réaliser dans une société qui lui oppose son conservatisme statique, un élixir porte-veine, l'explorateur Sardoni, qui a exploré autant le cœur humain que les religions mystérieuses, lance son pro-

tégé dans la voie du succès (**La Marche à l'étoile,** par M. E.-Fernand Xau). Cet élixir, au dénouement, se révèle de l'eau pure; et sans être démesurément subtil, on pouvait le soupçonner dès le début. C'est donc un conte philosophique, spécialité où il est malaisé de briller depuis Voltaire. M. E.-Fernand Xau ne s'en tire pas mal. Mais quelle déformation du jugement que de faire consister la réussite, pour le héros, et la génération qu'il représente, dans les succès de presse et les succès de tribune, parachevés par les succès d'argent! Prestige de la badauderie vulgaire sur un journaliste... En se référant à un vieux conte oriental, repris par le ci-devant Voltaire, on voit, clair comme jour, que l'homme heureux et qui répandra autour de lui le secret du bonheur, ce fut, c'est, et ce sera éternellement l'homme sans oripeaux ni attributs adventices, l'Homme-sans-chemise, nu comme la sincérité et la simplicité. Par malheur, ni ce Messie-là, ni l'auteur qui se fera son évangéliste ne sont encore fondus.

La langue de M. Constant Burniaux est toujours d'une simplicité exquise. Le sujet auquel il l'emploie, cette fois, dans **Rose et M. Sec,** est simple, aussi, simpliste : un instituteur à velléités littéraires, sa femme qui l'admire de confiance et qu'il rend malheureuse en s'évertuant à acquérir du talent. Ils ne connaîtront le bonheur que rendus à leur vraie destinée de braves petites gens sans prétention. Le chanoine Schmidt faisait ses contes moraux aussi simples, et beaucoup plus courts. Une nouvelle eût mieux valu que ce roman décharné, vide et monotone, pour convaincre (si l'on y tenait), au moins pour intéresser.

Un petit roman de morvandelle, venue comme domestique à Paris, et qui retourna chez elle mariée avec un « pays », le garçon boucher qui fournissait la viande, tel est **Pélagie** par Mme Marcelle Pie. Beaucoup de termes morvandiaux ne donnent pas au récit l'accent régional cherché. Suivent quelques nouvelles où il y a de la fantaisie.

Lâcher une belle situation commerciale à Alexandrie d'Egypte pour venir prêcher aux Parisiens la bonne parole, c'est renouveler l'appel de saint Paul aux blasés d'Athènes pour le dieu inconnu. Saint Paul obtint un résultat, sinon dans la patrie des esprits dilettantes, au moins dans la plèbe de

Rome et des provinces. Hillel Schwartz — dans **Le destin difficile** par M. Elian-J. Finbert — n'arrive qu'à prendre rang dans la confrérie des clochards. Il y a là une explication curieuse d'un des côtés étranges de l'âme juive : le goût du dépouillement. Le côté messianique est moins heureux. La langue fait honneur à cette province spirituelle que demeure l'Egypte pour la France.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Vieil Homme, quatre actes de Porto-Riche, à la Comédie-Française.

Porto-Riche, qui analysa les mouvements du cœur avec tant de profondeur et de subtilité, n'a pas très bien su peindre les milieux où il situait les personnages qui formaient l'objet de son étude. C'est une assez étrange constatation et l'on s'étonne toujours, en voyant ces gens qui parlent d'une façon si convaincante de ce qu'ils éprouvent, de constater en même temps comme ils manquent d'authenticité. Dans **Le Vieil Homme** lors de la reprise qui vient d'en être faite, ce trait m'a particulièrement frappé. On se souvient que le héros de cette comédie, Michel Fontanet, est imprimeur-éditeur. Quand le rideau se lève pour la première fois, au début de la pièce, sa femme Thérèse, assise à une table, s'occupe de comptabilité. Nous sommes dans le Dauphiné, pays où l'on fabrique le papier nécessaire à une imprimerie et où il y a des précipices favorables aux accidents de montagne du dénouement. Mais à part cela, point de couleur locale, aucune trace d'accent. La petite bonne elle-même n'est point provençale et le drame se joue entre Parisiens transplantés. Car on sait que, théâtralement parlant, le Parisien est une sorte de Français abstrait — plutôt que Français moyen — qui constitue un personnage aussi commode que jadis les princes de tragédie qui étaient toujours homologues, que la scène se déroulât à Buthrote, à Nymphée, à Rome, ou à Byzance dans le sérail du Grand Seigneur.

Ce n'était point la peine de venir en Dauphiné pour faire cette peinture, non plus que de décrire une imprimerie pour encadrer un drame du cœur.

J'aurai ma place un jour dans l'histoire du cœur.

a dit Porto-Riche, et l'on sait bien que l'on n'attend rien de lui que sa contribution à cette histoire. Mais alors même que l'on se propose de n'étudier que les mouvements du cœur, que le jeu des passions, il faut bien que les personnages où on les observe soient un peu définis. Le drame ne saurait se passer de quelques allusions sociales et l'on ne saurait décrire les sentiments qu'A nourrit pour B, mais ceux de M. Untel pour Mme Unetelle. De là, la nécessité de peindre des milieux, ou tout au moins de les esquisser. C'est ce qui oblige Porto-Riche à supposer une activité particulière à des personnages. Il le fait avec une étrange maladresse : il les met dans les affaires, mais n'a ni la connaissance ni l'intuition des affaires et la qualité d'imprimeurs de tous ces gens-là n'influe pas plus sur leurs faits et gestes que n'ont fait la Provence ou le Dauphiné. Alors pourquoi?

Quand on veut faire sortir un personnage de scène pour laisser aux autres le champ libre, on l'envoie voir ce qui se passe à la composition ou dans les ateliers. Ce n'est pas le fait d'une grande habileté dramatique, et l'interminable inventaire dont s'occupe Thérèse Fontanet, chaque fois que l'aventure psychologique se ralentit ou se suspend, n'est pas non plus de ces trouvailles qui séduisent par leur pittoresque. Car, tandis que le drame se noue, l'imprimerie Fontanet fait son inventaire. Fontanet vend sa maison, en tout ou en partie. L'opération se passe dans la coulisse et prend le même air improbable que tout ce milieu falot que l'auteur dut se croire contraint de dépeindre, qu'il dépeignit assurément sans joie et auquel il ne sut conférer ni la solidité, ni la vraisemblance. Ah! certes, le père de Thérèse a bien raison quand il dit, ou à peu près, que l'on ne saurait être amoureux et dans les affaires.

Assurément, c'est là une critique qui attaque l'œuvre de biais. Ce n'est pas elle que je mettrais en évidence, comme je fais en ce moment, si j'abordais *Le Vieil Homme* pour la première fois. Il y a trop de beautés dans cet ouvrage pour ne considérer que l'accessoire en lui. Mais je crains bien que la mauvaise qualité de cet accessoire ne soit pour quelque chose dans le vieillissement que l'on a remarqué sur le charme, en le voyant revenir à la scène après une assez longue

absence. Le cadre d'une peinture n'est pas sans influer sur l'impression qu'elle produit.

Il faut d'ailleurs souligner que ce n'est pas dans le seul *Vieil Homme* que Porto-Riche a montré cette gaucherie à peindre les milieux. Celui où se déroule *Amoureuse,* le premier de ses chefs-d'œuvre, est à peine vraisemblable. Etienne Fériaud n'est pas plus médecin que Michel Fontanet n'est imprimeur, et ce qui surprend le plus, c'est que Porto-Riche ait si énergiquement voulu que ses personnages fussent quelque chose dans la vie : médecin, imprimeur, sinon marchand d'estampes, — comme si la passion dont il les animait n'était pas un suffisant moyen de leur donner l'être. On dirait au contraire qu'il s'efforçait à leur retirer la vérité même, dont il les animait si puissamment d'un autre côté. Y a-t-il par exemple quelque chose de moins admissible que la façon dont il introduit, chez Etienne, l'ancienne maîtresse de celui-ci? Et la scène où cette personne juge avec compétence le souper conjugal qu'elle voit préparé sur un guéridon n'est qu'à peine admissible.

Le milieu où se déroule *Le Passé* montre plus d'exactitude. Il la doit à sa situation un peu en marge du monde bourgeois que Porto-Riche a voulu peindre dans ses autres ouvrages. Ici, il s'introduit dans une société d'artistes intermédiaire entre la bohême et le monde, à qui l'on ne pourrait peut-être reprocher que de tenir bien plus au monde qu'à la bohême. Peut-être était-ce là ce qu'il connaissait le mieux lui-même. Mais en dépit de cette connaissance, il réussit à altérer la vraisemblance de sa peinture. Assurément, il arrive que dans le même immeuble habitent deux personnes qui se connaissent et qui ont les mêmes relations; mais il y a quelque chose de puéril dans la façon dont cette coïncidence est mise en œuvre dans *Le Passé* pour permettre les allées et venues des personnages. Faut-il laisser la place libre aux personnages qui ont une grande scène à se faire? On monte à l'étage au-dessus, chez Mme Becker, qui reçoit précisément, pour ménager cette commodité à Dominique Brienne et à François Prieur. On en redescend quand ils préfèrent ne plus être seuls et qu'il y a quelques mots de situation à prononcer pour accompagner la chute du rideau.

Ces remarques, je le répète, sont de détails. Elles ne touchent point au fond de l'œuvre. Elles ne se proposent pas d'atteindre les incomparables beautés du *Passé* — non plus que celles du *Vieil Homme,* qui contient de si grandes pages, et des âmes si véridiques dans un décor si faux. Toutefois elles sont de celles qui ne se font jour dans l'esprit que lorsque les œuvres ne sont plus dans leur première nouveauté. Tant que le brillant du neuf éclate encore sur elles, on n'est sensible qu'à leur mérite, surtout s'il est de l'importance de ceux qui se distinguent dans les grandes comédies de Porto-Riche. Lorsqu'elles prennent de l'âge, ces parties secondaires s'écaillent et leur altération nuit à l'ensemble des ouvrages. Il prive d'une partie de leur empire leurs beautés, sur le compte desquelles nous sommes un peu blasés par le long commerce que nous avons entretenu. Quand les œuvres atteignent leur cinquantenaire, — comme c'est à peu près le cas d'*Amoureuse,* sinon du *Vieil Homme,* il faut que tout y demeure inaltérable pour que nous leur maintenions notre entière adhésion, comme nous faisons à *La Parisienne* de Becque, l'éternel rival de Porto-Riche. C'est l'heure critique des réputations. Quand elle est franchie, l'on ne prend plus garde à ces faiblesses où j'ai insisté aujourd'hui; mais il faut la franchir. Le théâtre de Porto-Riche, le théâtre d'Amour, y réussira-t-il? J'en suis à peu près persuadé.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Etienne Rabaud : *La Matière vivante et l'Hérédité,* Bibliothèque rationaliste. — Jean Rostand : *La Nouvelle Biologie,* Fasquelle. — Pierre Jean : *La Psychologie organique,* édition Corrêa.

Les publications sur la *Génétique* se multiplient, donnant lieu à des conclusions du plus haut intérêt, mais aussi à des critiques acerbes, telles celles d'Etienne Rabaud.

Pour Rabaud, la théorie de Morgan, c'est un dogme scientifique; or, en sa qualité de rationaliste, il se doit de combattre les dogmes. D'où son volume de la *Bibliothèque rationaliste,* **La Matière vivante et l'Hérédité.**

La théorie de Morgan a multiplié ses hypothèses et aggravé ses obscurités; concurremment, elle a développé sa propagande et ac-

centué son action débilitante. La nécessité devenait donc pressante d'en reprendre l'examen dans le détail.

Plus loin :

Rien n'autorise à construire une théorie, non seulement en laissant de côté un certain nombre de faits, mais encore en utilisant des faits imaginaires. Et rien n'est plus représentatif à cet égard, que la théorie de Morgan... L'hypothèse du crossing-over est indémontrable, et l'on doit tout de même l'admettre : Voilà deux notions violemment contradictoires, et qu'un naturaliste ne peut pas plus « mettre simultanément en jeu » qu'un physicien. On nous invite donc à *croire*. Mais si la croyance est une démarche normale en un certain domaine, elle est rigoureusement bannie du domaine scientifique.

...La manœuvre est claire : les fidèles de Morgan choisissent, parmi les faits, ceux qui ne contredisent pas l'hypothèse, ceux qui ont trait au noyau ; ils laissent tous les autres dans l'ombre. Cela veut dire que ces généticiens se posent à eux-mêmes un problème indéterminé.

Rabaud, parlant de la mentalité des biologistes imbus de la conviction profonde que la théorie de Morgan exprime une vérité définitive, déclare encore : « Cette conviction est celle de ceux qui, dominés par un credo, chassent du laboratoire la rigueur expérimentale. »

Cependant, beaucoup de ceux qui pratiquent la Biologie expérimentale s'étonnent, et même s'indignent de ces attaques de Rabaud, car les hypothèses de Morgan ont été le point de départ d'une foule de recherches expérimentales très précises.

§

Dans **La Nouvelle Biologie,** Jean Rostand a réuni une série de conférences et articles sur des sujets variés : J. H. Fabre, Raymond Rollinat, Charles Richet, Thomas Hunt Morgan ; trois sont consacrés à la Génétique.

L'auteur constate que « la Génétique est loin d'avoir conquis chez nous, dans les préoccupations des esprits cultivés, le rang éminent où elle aurait droit » et qu' « elle fut trop longuement combattue par le gros de la science officielle ».

Eh bien vraiment, sans parti pris, il serait temps qu'on en finît avec ces façons sommaires de juger la plus solide et la plus fé-

conde des disciplines expérimentales. Passe encore si elle n'avait contre elle que tels de ces maîtres qui, ayant consacré leur vie à semer l'erreur du haut de leurs chaires, répugnent à se déjuger sur le tard. Mais non : elle compte aussi des adversaires de bonne foi, qui, n'ayant nul intérêt à se tromper et n'ayant point partie liée avec le faux, se figurent suivre les saines traditions scientifiques lorsque, s'autorisant de la Sorbonne, ils résistent aux séductions de la nouvelle science.

Dans l'histoire des idées scientifiques, l'attitude du scepticisme est d'abord tout avantageuse : outre qu'on a plus tôt fait de douter que de s'informer, on y gagne un air de prudence, d'exigence, d'indépendance. Mais il vient un moment où cette même attitude dénonce tout bonnement l'ignorance.

Les médecins liront avec intérêt une conférence faite en 1936 à la Faculté de Médecine, et intitulée *Génétique et Médecine*. Beaucoup de maladies tiennent directement à l'état défectueux de l'ensemble des gènes : l'affection se présente comme une mutation défavorable. La maladie héréditaire bien souvent ne se manifeste pas dans le jeune âge : la chorée de Huntington attend parfois jusqu'à la soixante-dixième année. Certaines déficiences glandulaires, d'origine génétique, sont compensables par l'opothérapie. Telle race de Souris est naine, les individus adultes pesant 5 grammes au lieu de 30. Ce nanisme résulte de l'état d'un gène, qui se manifeste par l'atrophie de la grande hypophyse. Si, à de jeunes Souris de cette race naine, on administre régulièrement de l'extrait hypophysaire, on leur fait acquérir une taille normale.

§

Pierre-Jean, comme Etienne Rabaud, s'attaque aux « dogmes » de la Biologie. En 1935 paraissait « Dieu ou la Physique », où l'auteur se montrait « aussi loin du leurre spiritualiste que du mensonge physico-chimiste ». **La Psychologie organique** est le premier d'une série de ses ouvrages posthumes.

Pierre-Jean y critique longuement la théorie des *tropismes*, mais il envisage une théorie surrannée, et semble ignorer la notion de polarité et les lois de la sensibilité différentielle, qui se ramènent à des lois d'équilibre chimique.

Pierre-Jean parle avec ironie des « amateurs des lois

mendéliennes », mais sa pensée reste bien vague à cet égard. Il paraît avoir une conception erronée de la maturation de l'ovule : la réduction chromatique serait due à une fusion de chromosomes, deux à deux, et non à un rejet de moitié des chromosomes.

Pierre-Jean se montre sceptique à l'égard de la régulation chimique par les hormones. A une masse de faits très impressionnants, il oppose celui-ci, bien curieux : quand on enlève à un Cerf un seul testicule, les bois de la tête se développent d'un seul côté, du côté opposé au testicule qui reste.

Voici quelques phrases caractéristiques de la mentalité de l'auteur :

Pourquoi les corolles des fleurs vivent-elles si peu? Parce que leur utilité dure peu, le temps que les insectes trouvent la fleur.

Beaucoup de plantes ne fleurissent pas à l'ombre. Leur pollen a besoin des insectes, elles attendent pour fleurir d'avoir atteint le soleil où les insectes volent. Avant 50 ans d'âge, le sapin ne fleurit pas. Son pollen a besoin du vent, le sapin attend d'avoir trouvé le vent en haut de la forêt.

L'auteur oublie que les fleurs qui n'ont pas besoin des Insectes ont néanmoins besoin de soleil.

Pierre-Jean va loin dans ses tendances finalistes, et ses conclusions sont très drôles. La femme, dit-il, chez laquelle l'ovaire a cessé de fonctionner, n'a plus besoin de plaire à l'homme; aussi la peau, qui « oublie de faire des fibres élastiques », se ride, et elle ne sait plus faire de beaux cheveux noirs ou dorés.

Les cellules ne savent plus rien faire quand le germen ne les commande plus... Il faut qu'une volonté anime la vie, il faut qu'un besoin anime la volonté... C'est le besoin de la génération prochaine. C'est le germen qui impose ce besoin à l'animal jeune.

GEORGES BOHN.

GÉOGRAPHIE

K. Haushofer : *Le Japon et les Japonais*, traduction et préface de G. Montandon, 1 vol. in-8°, 28 cartes, 32 gravures, Paris, Payot, 1937. — M. Hérubel : *L'homme et la côte, étude d'économie maritime*, 1 vol. in-8°, 42 fig., 16 pl. phot. Paris, Gallimard, s.d. [1937].

Le pays et le peuple du Japon posent à la géographie physique et à la géographie humaine quelques-uns des pro-

blèmes les plus intéressants qu'elles aient à résoudre. Ces problèmes ne sont pas de ceux que l'on peut étudier tranquillement dans une tour d'ivoire. Ils intéressent non seulement les géographes, mais les hommes d'Etat; non seulement les hommes d'Etat, mais toute l'humanité civilisée. De leur développement peut dépendre, demain ou après-demain, le sort du monde. Le Soleil Levant du Japon s'est levé à notre horizon avec une puissance et une soudaineté émouvantes. Au moment où j'écris, les armes japonaises mettent en rumeur l'Extrême-Orient. Ce n'est qu'une étape dans la marche conquérante de cet empire depuis un demi-siècle. Il a été à l'école de l'Occident. Non seulement l'écolier a dépassé ses maîtres; non seulement il n'a plus besoin d'eux; mais il se montre fort capable de les combattre, peut-être de les vaincre, au nom d'une mystique patriotique et nationale qui n'est poussée nulle part à un tel degré de fanatisme, allié à une patience et à une duplicité également implacables.

Aussi lira-t-on avec intérêt l'étude très poussée que vient de publier Karl Haushofer, professeur à l'Université de Munich et connu par ses voyages et ses études sur le Japon : **Le Japon et les Japonais, géopolitique du Japon,** traduite par le docteur Georges Montandon.

Mais, d'abord, il faut nous arrêter sur un point essentiel : qu'est-ce que les Allemands entendent par *géopolitique?* Nous connaissons la géographie politique. Mais la *géopolitique?*

Karl Haushofer a fait du Japon une étude très synthétique et très compréhensive, où sont passées en revue, avec les faits naturels, toutes les manifestations matérielles et morales de la civilisation et de l'âme japonaises, dans le présent et dans le passé, et aussi dans leurs possibilités d'avenir, médiates ou immédiates. Donc la géopolitique n'est pas autre chose, comme le dit très bien Montandon, qu'une géographie *dynamique.* Elle étudie, dans le cas du Japon, une puissance en développement et en devenir. Elle pourrait étudier aussi bien une puissance en voie de rétraction ou de diminution. Un Allemand exposant la *géopolitique* de la France la montrerait, à coup sûr, en voie de diminution, de rétraction ou de disparition. Je dis qu'il le ferait. En

réalité, beaucoup l'ont fait, — sans souci des démentis infligés par les événements.

Ainsi la *géopolitique* aboutit à la composition de manuels d'impérialisme, peu en harmonie avec l'étude objective et désintéressée des choses, telle que nous la comprenons en France. Le livre de Haushofer n'échappe pas à ce reproche. Trop souvent on y retrouve l'inspiration de Friedrich Ratzel; trop souvent la distinction entre les *peuples de maîtres* et les peuples destinés à l'esclavage; trop souvent les parallélismes tirés par les cheveux entre le pangermanisme et l'impérialisme japonais, le second servant sans doute à justifier les aspirations du premier (par exemple, la *contexture identique* du socialisme d'Etat japonais et du socialisme prusso-allemand).

Cela dit, et il était nécessaire que cela fût dit, le livre de Karl Haushofer, très dense et très nourri de faits, conserve une grande valeur et se lit avec intérêt d'un bout à l'autre, malgré la fatigue de répétitions assez nombreuses.

La sincérité scientifique de l'auteur l'emporte assez souvent sur l'idéologie *géopolitique*. Aussi ne dissimule-t-il pas les faiblesses de l'armature moderne du Japon, malgré ses brillants succès.

Voici, par exemple, un fait de première importance. Vingt millions de Japonais vivent de l'industrie de la soie; 80 % de la production de la soie partent pour les Etats-Unis. N'est-ce pas, dit Haushofer, « un avertissement pressant d'avoir à conserver la paix » ?

Le Japon étend son hégémonie sur toute l'Asie nord-orientale. Comment fera-t-il pour la conserver? Des campagnes militaires victorieuses ne suffiront pas. Il faudrait prendre racine dans le pays. Il faudrait lui imposer la langue des vainqueurs. Ici, la *géopolitique* s'élève contre les ambitions japonaises. Le Japonais, homme du Midi, de souche vraisemblablement malaise, n'aime pas les climats septentrionaux; il n'y est pas à son aise; il ne s'acclimate pas; en fait, les Japonais, qui ont si grand besoin d'émigrer, n'émigrent point vers les climats rigoureux où ils ont de la place. De plus, s'ils sont « un peuple de maîtres », leur langue n'est pas une langue de maîtres. Elle se ressent du long isolement

du pays; elle est trop peu coulante comme moyen d'entente internationale; elle est facilement obscure.

Voilà bien des faiblesses; il y en a d'autres que je ne compte pas et que reconnaît Haushofer : la déficience biologique que constate, dit-il, la biogéographie pour le peuplement des îles (petites espèces animales, petites races humaines); il y aurait bien à dire là-dessus; reconnaissons pourtant que le Japon est ravagé par la tuberculose. Notons aussi l'instabilité du pays (près de 1.500 tremblements de terre par an, un très violent tous les 6 ans et demi), ainsi que le manque de matières premières dans le sol; seuls, le cuivre et le soufre sont en abondance.

Quelles que soient ces faiblesses, elles ne comptent guère, au point de vue de la dynamique géographique, devant le pullulement extraordinaire et toujours croissant de la population japonaise : un excédent de naissances sur les décès qui atteint près d'un million par an; 60 millions d'hommes rassemblés sur un étroit espace, où, si sobres qu'ils soient, ils ne pourraient vivre sans les ressources heureusement illimitées de la mer; près de 1.000 habitants au kilomètre carré dans les plaines étroites, la seule partie habitée et habitable de cet archipel montagneux, de sorte que les grandes villes ne cessent de grandir et tendent à se rejoindre. Le Nippon, qui était il y a si peu de temps encore un peuple de paysans et de marins, tend à devenir un peuple de citadins (51 % de population urbaine).

Un tel état de choses produira sûrement de violentes commotions soit au dedans, soit au dehors, soit peut-être au dedans comme au dehors. Lesquelles? La *géopolitique* ne se hasarde point à les préciser.

Elle nous donne seulement trois solutions possibles : « l'expansion, la restriction, ou l'amputation par une force extérieure ».

Actuellement, c'est sur la voie de l'expansion que se trouve l'empire japonais. Karl Haushofer paraît penser que cette expansion le conduira à réaliser « la communauté culturelle de l'Asie orientale ». Autrement dit, le *péril jaune,* pour l'Europe et pour l'Amérique : ce que prévoyait autrefois le kaiser. Les choses, en réalité, ne se dessinent pas

ainsi. Il faudrait que la Chine se laissât absorber; elle n'y paraît guère disposée. J'écrivais il y a quatre ans dans la *Géographie générale des mers :* « L'Extrême-Orient maritime et terrestre est divisé contre lui-même, de manière à se dessiner à nos yeux comme une des zones de conflits actuels ou possibles les plus dangereuses du monde. » Cette vue était certainement exacte.

§

J'ai plusieurs fois signalé aux lecteurs du *Mercure* les intéressantes monographies d'*économie maritime* publiées par M. Marcel Hérubel. L'auteur a étudié de très près nos ports de la côte atlantique et les trois grands estuaires, Seine, Loire, Garonne-Gironde, dans leur passé, depuis les temps lointains de la préhistoire, et dans leur présent. Tant d'analyses si poussées appelaient une tentative de synthèse. L'auteur nous la présente aujourd'hui dans la collection *Géographie humaine* publiée chez Gallimard, sous le titre : **L'homme et la côte.** Joli volume, bien présenté, bien illustré. Mais avons-nous bien la synthèse désirée? Je n'oserais l'affirmer.

D'abord, le titre promet trop, ou le livre ne tient pas assez. Le vrai sujet traité, c'est l'*évolution des ports maritimes depuis la préhistoire.* On nous parle de cela seulement, pendant 169 pages sur 207. Et encore, l'éclairage et le balisage des avancées des ports tiennent une partie des 38 pages restantes. Mais il y a bien autre chose dans les genres de vie imposés aux hommes et dans les travaux entrepris par eux au voisinage de la mer : goémons, cultures maraîchères, bains de mer, sanatoria, laboratoires maritimes, pêcheries, viviers, marais à poisson, salines, parcs d'huîtres, moulins de mer, houille verte, asséchements en bordure d'estuaires. M. Hérubel indique toutes ces choses, mais il ne les étudie point. La place lui manque.

Sans doute, le plan d'édition imposé par la collection *Géographie humaine* étriquait trop le vaste et magnifique sujet choisi par M. Hérubel. Ce n'est pas une hypothèse : à propos des ports coloniaux, l'auteur se plaint d'avoir été amputé d'un chapitre. Il est possible que d'autres amputations lui aient été imposées. Malgré la disposition typogra-

phique, assez heureuse, du grand et du petit texte alternés, l'auteur était incapable, je ne dis pas de tout dire, mais de dire ce qu'il fallait avec les développements qu'il fallait. N'eût-il pas mieux valu, dans ces conditions, réserver *l'Homme et la côte* pour un volume copieux en rapport avec l'étendue du sujet? M. Hérubel nous doit ce volume; j'espère qu'il nous le donnera.

L'idée maîtresse qu'il met en lumière, au sujet de l'évolution des ports, c'est que tous leurs aménagements, même ceux qui paraissent strictement commerciaux, ont eu dès le début un caractère militaire : ils ont pour but la sécurité contre les entreprises des hommes, aussi bien que contre les éléments. Assurément, l'idée est juste : elle est appuyée sur de nombreux exemples, fruit d'une érudition très étendue; mais on ne voit pas très bien comment se sont développés, jusqu'à l'heure présente, les différents éléments de l'évolution portuaire; j'avoue ne pas aimer beaucoup la gradation du port *incomplet* au port *complet*, au port *perfectionné* et au port *actuel*.

Tant et tant de faits sont indiqués dans ce petit volume, que des méprises sont inévitables; il y en a, du reste, fort peu. En voici une qui devrait bien disparaître d'une nouvelle édition : « Abandonnée et déserte, dit M. Hérubel, Brouage a été la *victime des sables*. » Il n'y a jamais eu de sables à Brouage. Brouage est au milieu de marais aujourd'hui asséchés et changés en prairies. Ces marais n'ont été pour rien dans le déclin et dans l'abandon de Brouage.

CAMILLE VALLAUX.

PRÉHISTOIRE

Charles Carénou : *La religion dolménique, suivie du déchiffrement de la pierre du dolmen ruiné de Parc Guren;* Geuthner. 8°, 92 p. — Du même : *L'art dolménique, architecture, sculpture, déchiffrement de la stèle néolitique de Mané er H'roek;* Geuthner, 8°, 42 p. — Octobon : *Les premières populations de l'Ariège;* Foix, Gadrat, 8°, 28 p. — Henry Guenser : *Sur les populations primitives de l'Ariège*, Pamiers, Demaye, in-18 carré, 40 p. — Octobon : *Les industries à microlithes de la côte de l'Océan atlantique*, extr. Revue anthropologique, 8°, 14 p. — Du même : *Le micro-burin est-il Sébilien?* extr. Bull. Soc. Préh. France, 6 p. — Pérol : *De l'industrie microlithique de Lacam*, Brive, Lacaise, 8°, 16 p. — Octobon : *Navettes ou grattoirs à encoches symétriques du pays toulousain;* extr. Congrès préh. France, Xe session.

On commence à avoir des idées précises sur la répartition

des dolmens, après élimination des pseudo-dolmens, non seulement en France mais dans le reste du monde, de l'Afrique du Nord française au Japon. Toute explication de leur but, toute tentative de reconstitution de la civilisation dont ils sont l'un des éléments typiques, doit donc se situer sur le plan mondial, sans faire intervenir nécessairement la théorie des migrations ethniques, ni appliquer sans critiques préalables très serrées la théorie des « cycles culturels ». Le fait certain est que les dolmens n'apparaissent pas partout; que leur répartition se manifeste sous la forme d'une zone est-ouest; et que ces monuments sont l'expression d'un ensemble complexe de croyances dont il est prématuré de dire qu'il constitue une « religion », c'est-à-dire un système de concepts et de gestes organisé et articulé.

Aussi doit-on s'insurger quand, dès le début de son livre sur **La Religion dolménique,** Charles Carénou n'hésite pas à écrire : « tous les savants s'accordent pour affirmer que cette religion était une religion essentiellement agricole », et plus précisément une « religion du Dieu-Blé ». C'est une belle chose, que l'imagination!

La formule ayant été établie, il ne reste plus à l'auteur qu'à prouver les détails, ce qu'il fait en considérant uniquement certains monuments du Morbihan, sans même se demander si les dessins et les signes sont contemporains de l'érection de ces monuments. Il analyse ce qu'il nomme le « cycle mystique » des labours, des semailles et du hersage; reconnaît dans diverses lignes des têtes de bœuf; en arrange d'autres en forme de dragon, de tête de cheval, de bras musclé puissamment; et découvre même des nouveau-nés où ses prédécesseurs ne voyaient qu'un gribouillis.

Dans son **Art dolménique,** il va plus loin encore et traduit les signes alphabétiformes ou figuratifs en français de maintenant, par la combinaison de radicaux germaniques, de textes égyptiens archaïques, et sans doute aussi de radicaux celtiques. Précurseurs du marxisme, les graveurs dolméniques eurent même l'idée de représenter la force par un bras humain fermant le poing et tenant une hache. J'espère que les lecteurs qui iront passer leurs vacances en Bretagne ne manqueront pas d'aller voir ces dolmens aussi

actuels. Mais peut-être n'y verront-ils pas les belles choses découvertes par M. Carénou.

D'un tout autre ton sont les deux brochures d'Octobon et de Guenser sur les **Premières populations de l'Ariège.** Le malheur est qu'ici les seuls documents de base sont d'ordre linguistique; et que les noms des groupes de la période gallo-romaine, qui subsistent dans beaucoup de toponymes modernes, sont inexplicables. De guerre lasse, on les nomme ligures, ou ibères, ou celtibères sans savoir au juste à quoi ces termes globaux correspondent. M. Octobon a appliqué à ces problèmes sa méthode très stricte de préhistorien. Il élimine la plupart des hypothèses antérieures; bien mieux, il élimine aussi les interprétations et les théories proposées par les préhistoriens du XIXe siècle. Il ne paraît pas y avoir eu de déplacements de peuples ou de races; la continuité ethnique, au moins depuis les débuts du néolithique, est manifeste; mais il y a eu des infiltrations successives de civilisations différentes, à partir du Bronze. Bref l'exploration de l'Ariège doit être reprise avec une méthode rigoureuse.

Cependant M. Guenser, tout en admettant les conclusions d'Octobon, pense qu'il faut tenir compte pour l'Ariège de la théorie des migrations. Il reprend les documents linguistiques d'une part, anthropologiques de l'autre; mais ne paraît pas très au courant des dernières positions de thèses dans ces deux domaines; ainsi Vacher de Lapouge n'est plus depuis longtemps une autorité dans nos sciences; et rien ne prouve que les Ligures avaient un type racial particulier, pas plus que n'en ont un de nos jours les Français ou les parleurs d'anglais ou de langues slaves. C'est un préjugé indéracinable que les auteurs classiques, César, Tacite, Strabon, possédaient des renseignements précis comparables à ceux dont nous faisons usage. On ne veut pas admettre qu'ils ont écrit d'après des on-dits, des informateurs quelconques, nullement dressés à la méthode scientifique qui est la nôtre.

Je crains que dans ces conditions, l'essai de reconstitution du peuplement de l'Ariège tel que le présente Henry Guenser ne soit que très relativement exact.

§

J'ai groupé dans cette chronique plusieurs publications sur les **Microlithes** parce que les découvertes les plus récentes, non seulement en Europe, mais aussi en Afrique et en Asie, ont détruit l'opinion devenue classique que des stations de ce genre sont très rares; et que ces outils de pierre, dont les plus grands ont 1 cm. et demi, sont caractéristiques d'un certain type de civilisation. Très souvent on a trouvé des microlithes en reprenant au moyen d'un tamis fin les déchets de fouilles anciennes. Le problème a un double aspect : technologique et, si l'on peut dire, ethnique.

Pour le premier, je renvoie à la notice très intéressante d'Octobon sur le micro-burin; il y a là des observations sensées sur le danger de reconstituer théoriquement les techniques préhistoriques en partant de notre maladresse actuelle : « Que savons-nous, dit-il, de l'arsenal de trucs et de tours de main dont disposaient les chasseurs de rennes pour plier la matière ingrate aux exigences journalières? » Voici, dans ce sens, une observation parallèle : si vous donnez à une femme des outils en pierre (scies, grattoirs, pointes diverses, burins, etc.) et que vous lui demandiez de préparer le dîner, légumes et viandes, sans se servir d'outils en métal, vous lui verrez prendre les objets de pierre d'une tout autre manière qu'il n'est indiqué dans les manuels; par exemple elle raclera les pommes de terre d'arrière en avant et non comme avec un couteau de fer d'avant en arrière; l'expérience répétée plus de vingt fois m'a prouvé que les femmes empoignent ces instruments contre la paume, non pas entre les doigts. Selon ce système, j'ai réussi à scier de grosses branches très vite, alors que les procédés indiqués par Mortillet et consorts ne valaient, pratiquement, rien.

Ces microlithes, qui témoignent en effet d'une adresse de fabrication étonnante, ont été retrouvés par Octobon dans certaines régions côtières françaises de l'Océan Atlantique; plus récemment, les théories générales d'Octobon ont été confirmées par la découverte à Lacam d'une industrie microlithique bien développée. La trouvaille était d'une impor-

tance telle qu'à son propos J. F. Pérol s'est vu obligé de reprendre la problème chronologique qu'elle pose.

En général, ses observations sont justes; mais lui aussi, pour expliquer les similitudes technologiques, conclut par des infiltrations de peuples venus de l'Orient, l'une passant par l'Afrique du Nord, où en effet, je l'ai déjà dit dans une autre chronique, les stations tardenoisiennes sont nombreuses; l'autre continentale par la Pologne et l'Allemagne.

Mais pourquoi pas le contraire? Pourquoi toujours ce mirage oriental, comme disait Salomon Reinach; et simplement parce que les documents historiques les plus anciens sont orientaux? Nous sommes en *Préhistoire :* les documents les plus anciens sont ici français (pour ainsi dire), tout au moins occidentaux; les types technologiques stratifiés se trouvent d'abord sur notre sol. Nos ancêtres ont-ils donc été dénués du génie de l'invention? qui se réduit au génie du perfectionnement? L'Asie pour les anthropologistes n'est plus le lieu d'origine des races. Pourquoi serait-elle celui des civilisations lithiques?

Tout ceci est à reprendre autrement. Mais ce que je voulais montrer surtout, c'est qu'incessamment on fait des découvertes nouvelles dans une science qui semblait piétiner.

A. VAN GENNEP.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

Dom Néroman : *Les présages à la lumière de l'évolution* (Editions de Sous le ciel). — *Vie de Jésus* (Editions Adyar). — Georges Barbarin : *Le livre de la mort douce* (Editions Adyar).

Il y a des novateurs dans tous les domaines et il y en a aussi dans **l'Astrologie.** On voudrait qu'il n'y en ait pas, par exception, dans cette science et que ses bases soient tellement anciennes et solides qu'il ne soit possible d'y rien changer. On voudrait que les étoiles offrissent des lois immuables, des règles d'or immodifiables. Il n'en est rien; il y a des novateurs qui modifient, qui ne se contentent pas de vérifier les données connues de la tradition, mais qui font un apport nouveau. Dom Néroman est de ceux-là. Le titre de novateur est un titre par lui-même. Seul, le spécialiste astrologue peut dire dans quelle mesure son apport est rigoureusement scientifique.

Mais son nouveau livre contient une théorie nouvelle qu'il

faut retenir, parce qu'elle est éminemment suggestive. Elle est relative à l'incarnation de l'âme. D'après Dom Néroman, si j'ai bien compris, et je ne suis pas sûr d'avoir bien compris, soit par sa faute, soit plutôt par la mienne, les âmes sont poussées par la loi universelle du cosmos à un mouvement circulaire, analogue à celui de la terre. Ce mouvement a lieu sur la terre même, à l'imitation de celui des planètes, selon l'antique similitude du macrocosme et du microcosme. L'incarnation d'une âme est l'interruption de sa course circulaire. Mais ce n'est pas la totalité de l'*ego* qui tombe dans la matière. En accord avec les principes de la théosophie, l'ego n'envoie qu'un rayon de lui-même. La théosophie et antérieurement les néo-platoniciens disaient qu'il « adombre » l'âme. D'après Dom Néroman, il continue la course, il n'arrête pas son mouvement giratoire et il fait le tour de la terre en un temps qui devient de plus en plus lent, en vertu de son élan. Il repasse au point où il a laissé une partie de lui-même, il repasse deux ou trois fois, je crois, au cours d'une vie, à des dates irrégulières. Ces dates, que Dom Néroman a calculées, sont d'une grande importance pour la destinée de chacun.

Voilà dans l'Astrologie un apport nouveau, une donnée capitale. Est-elle exacte? Elle est, en tout cas, vraisemblable. Dom Néroman, esprit sincère, chercheur scientifique, la donne comme le résultat de calculs. Il le prouve par une démonstration qui dépasse mes capacités. Mais les astrologues — et il y en a d'éminents, — doivent savoir dans quelle mesure cette loi est vraie. Je ne saurais m'expliquer qu'ils ne la réfutent pas avec énergie s'ils ne la reconnaissent pas comme prouvée, ou, dans le cas contraire, qu'ils ne glorifient pas celui qui l'a exposée le premier. Arrive-t-il ce qui arrive toujours à celui qui fait une découverte dans une branche quelconque de l'esprit? Passe-t-on cette découverte sous silence jusqu'à ce que le temps l'ait imposée? Celle-ci n'est, peut-être, qu'une hypothèse, mais l'astrologie a des statistiques de plus en plus complètes chaque jour et, puisqu'il s'agit de dates précises, elle devrait pouvoir vérifier cette périodicité dans la destinée. Il me reste à émettre l'hypothèse que seule mon ignorance est en jeu et me fait m'abuser sur la valeur de la loi exposée par Dom Néroman.

Il n'en reste pas moins une conception très intéressante au point de vue de ce qu'il est permis d'imaginer sur le destin de l'âme dans l'au-delà. Et il est certain qu'un peu plus tard une statistique rigoureuse permettra d'étudier, du point de vue astrologique, les dates indiquées par Dom Néroman. Si leur importance est vérifiée, ce que je crois, on aura fait un grand pas dans la recherche de la survie.

§

Rien, comme cette **Vie de Jésus,** qui vient de paraître, ne montre mieux le danger de certaines communications spirites. Il suffit de citer le nom des auteurs : l'apôtre Jean, les apôtres Pierre et Paul, auxquels est adjoint l'initié hindou Kirbi.

Voici un passage, celui où Jésus vient de marcher sur les flots : « La stupéfaction avait été tellement grande que Jésus et Pierre avaient repris leur place, la barque était repartie et que pas un de nous n'avait pu proférer une parole. Pas un mot de ce que vous venez de voir, nous dit Jésus. Je vous expliquerai ce phénomène étrange, absolument scientifique, que seuls les esprits puissants peuvent réaliser. »

Il serait vain et trop aisé de discuter les résultats d'une pareille collaboration. Le livre ne nomme pas celui qui l'a transcrite. Il faut dire seulement que l'erreur des uns n'entache pas la recherche des autres.

§

Le Livre de la mort douce est, comme son titre l'indique, un livre sur la douceur exquise de la mort et les délices que nous savourerons, grâce à elle. On ne peut nier que ce ne soit un livre éminemment consolant et bienfaisant. Il est écrit avec une rigueur médicale indispensable dans le sujet. M. Georges Barbarin, qui est l'auteur du *Secret de la grande pyramide,* s'est attaché à démontrer que la mort avait toujours été calomniée parce qu'on confond en général les souffrances et les angoisses de la maladie avec celles de la mort à proprement parler. La thèse de M. Barbarin est que la nature a voulu, avec une clémence qu'elle n'a pas toujours, voiler le passage de la mort par un état d'inconscience mélangé d'une certaine euphorie. Je crois qu'il a tout à fait raison et, si l'on en dou-

tait, le nombre des exemples qu'il donne serait tout à fait convaincant.

Mais, parmi ces exemples, il y en a qui dépassent sa théorie. Certains hommes, après avoir été pris pour morts, se réveillent et font une description du passage qu'ils ont traversé ou plutôt cru traverser. Puisqu'ils peuvent en faire le récit, leur expérience n'était pas celle de la mort.

Le livre de M. Georges Barbarin laisse une déception. Il s'est rigoureusement borné à décrire la douceur des secondes qui précèdent la dernière perte du souffle. Il a écarté avec un grand soin tout ce qui pouvait être une description des états qui suivent la mort, soit que la métaphysique lui fasse horreur, soit que lui-même ne croie pas à la survie. Son livre y perd un peu en intérêt. Ce qui est palpitant, si l'on étudie la mort, ce ne sont pas les instants de transition, douloureux ou non, mais la forme de vie qui suit ces instants. M. Barbarin se réserve peut-être — et je le souhaite — d'écrire un livre qui serait passionnant et où seraient résumées toutes les données vraisemblables que nous possédons sur l'au-delà et où serait faite la part du bon grain et de l'ivraie immense du spiritisme.

MAURICE MAGRE.

CHRONIQUE DES MŒURS

Jean-José Frappa : *Enquête sur la Prostitution;* Flammarion. — Mémento.

M. Jean-José Frappa, romancier bien connu, qui a parfois trouvé pour ses romans des titres poétiques, ainsi : *A Salonique sous l'œil des dieux,* vient de publier, dans un domaine voisin, une **Enquête sur la Prostitution** qui pourrait se sous-titrer, s'adressant à ces dames : « Au salon sous l'œil des vieux », et qui permet de savoir où en est cette terrible bataille qui se livre depuis des années et des années entre les réglementationnistes et les abolitionnistes, ces deux armées qui abusent, elles aussi, du corps à corps; sujet oblige!...

Ceux qui veulent que la prostitution soit réglementée se mettent sur le terrain de l'hygiène, et ils font sonner bien haut la diminution des maladies vénériennes chez les femmes galantes, enregistrées et surveillées, et leur augmentation chez leurs consœurs libres et les clients d'icelles. Et ceux qui veulent

que cette consécration officielle de la débauche soit abolie invoquent plutôt des raisons de dignité humaine et de morale sociale. Comment mettre d'accord des combattants aussi divergents?

Notre auteur est partisan de la réglementation, et les raisons qu'il en donne sont très pertinentes. Le régime des dames de maisons closes n'est plus, paraît-il, ce qu'il était autrefois; il n'y a plus de claustration ni d'exploitation; ces dames vont à leur petit travail, facile et agréable, comme disent les annonces, ainsi que d'autres vont à leur bureau, et rentrent chez elles une fois leurs heures de présence terminées, et aucun bureau n'est aussi propre et bien tenu que leur lieu de travail : de petits paradis terrestres, d'où, sans nul doute, le costume de leurs habitantes. Mais toutes ces délices ne désarment pas les adversaires du régime! Peut-être même les enflamment-elles d'une indignation accrue. C'est fâcheux, car, avec un peu plus de doigté, les défenseurs de la vertu obtiendraient de meilleurs résultats. Un projet de loi déposé par le député Henri Sellier lie, par exemple, la question du racolage extérieur et celle de la prostitution intérieure; s'il les avait séparées, on aurait pu réprimer le premier qui est en effet honteux, en tolérant la seconde qui ne gêne directement personne.

Sans avoir l'illusion qu'on pourra supprimer la prostitution on pourrait commencer par la moraliser, et déjà on est arrivé ici à quelque chose en délivrant la femme de maison de son ancienne servitude vis-à-vis de la maison, et même vis-à-vis de la police; reste la servitude vis-à-vis de la clientèle, mais pourquoi celle-ci subsisterait-elle? D'abord les dames qui attendent le client chez elles s'abaissent bien moins que celles qui lui courent après dans la rue; elles peuvent même garder une certaine dignité d'attitude, indifférente et dédaigneuse, qui piquera au vif le visiteur et le décidera à toutes les gentillesses pour triompher de ces beautés farouches; mais pourquoi ne le resteraient-elles pas? Un autre grand pas serait fait le jour où il serait bien établi que même la professionnelle peut parfaitement se refuser à qui ne lui plaît pas suffisamment; la vraie morale aurait remporté une vraie victoire.

Mais, dira-t-on, la professionnelle restera toujours déshonorée à ses propres yeux, et alors, ayant perdu sa propre estime, elle roulera dans la vénalité, l'animalité, l'ivrognerie, la bassesse d'âme, etc. Qui sait toutefois s'il ne serait pas possible d'éclairer de nouvelles lumières dans ces âmes obscurcies? Les courtisanes sacrées des religions orientales étaient peut-être des créatures d'une certaine hauteur morale, elles croyaient à leur déesse, Astarté ou Tanit, et leur geste, du coup, s'ennoblissait; d'autre part, elles n'étaient pas vénales pour elles-mêmes, puisque l'offrande du passant allait au temple. Quelles différence avec nos viles marchandes de plaisir!

C'est peut-être dans cette voie hiératique qu'on pourrait chercher le relèvement de la prostituée. Puisque les religions se transforment et que nous voyons renaître le culte d'anciennes divinités (le vieil Odin n'a-t-il pas surgi de l'oubli à l'appel d'Hitler?) pourquoi l'Alma Vénus ne ressusciterait-elle pas à son tour? Pas la Vénus romaine, ni l'Aphrodite grecque, qui gardaient une réelle décence, mais l'Astarté asiatique qui abdiquait toute retenue. Ce seraient alors, vraiment des cultes de la volupté qui affirmeraient leur flamboi, et dont les prêtresses auraient le droit et le devoir d'attiser la flamme impure, mais, par contre, elles participeraient au caractère sacré du culte et pratiqueraient le désintéressement personnel le plus complet; ce serait l'hiérophante qui recevrait les offrandes et les hiérodoules se transformeraient en honorables fonctionnaires, avec traitement, gratifications, avancement et retraite.

Au bout de quelques années, le culte de la Déesse de la Volupté ferait place à celui de la Déesse de la Génération. La prêtresse n'officierait plus par plaisir, mais par sentiment du devoir cosmique; le rite charnel étant nécessaire à la conservation de l'espèce, sa célébration, même stérile, s'illuminerait d'un reflet de grandeur. Et ici la Vénus gréco-romaine devrait remplacer l'Astarté orientale, une Vénus genitrix qui serait d'ailleurs un peu Cybèle, un peu Isis. Comme la femme est naturellement pieuse, il ne lui serait pas impossible de faire revivre dans son cœur ces divinités charmantes. Peut-être ici la religion positiviste ou le culte maçonnique pour-

raient-ils lui apporter leur aide, et par la Gnose, une voie nouvelle serait tracée dans la direction de notre religion.

Car ces prêtresses d'amour humain pourraient fort bien devenir sur le tard des servantes d'amour divin, et leur évolution serait alors autrement digne d'estime que celle des vieilles rombières qui, après avoir rôti le balai, se font dames patronesses et punaises de sacristie. Elles reconnaîtraient que ces déesses de la volupté et de la génération n'étaient que des symboles, qu'Astarté, Vénus, Cybèle, Isis, et tant d'autres ne rayonnaient que d'une clarté d'emprunt et que c'est à la source de la vraie lumière qu'il convient, sur la fin de sa vie, d'aller. Et elles boucleraient la boucle de l'amour, car même l'amour le plus matériel recèle en lui quelque chose de spirituel au pressentiment de l'amour pur, et sans regretter l'ancien Yoshiwara de frénésie sexuelle, elles savoureraient la chaste paix des monastères, et peut-être mourraient-elles, à leur tour, en odeur de sainteté. Si tous les chemins conduisent à Rome, pourquoi certains chemins ne conduiraient-ils pas au paradis? Et ces élues-là ayant l'habitude de la nudité, leurs âmes ne seraient vêtues que de rayons comme celles des plus grandes saintes, et le bon saint Pierre n'aurait aucune raison de les empêcher d'entrer, comme font les bedeaux des églises de villages quand des dames viennent à la messe un peu trop décolletées.

Mémento. — Dr W. Reich : *La Crise sexuelle, critique de la réforme sexuelle-bourgeoise,* suivi de *Matérialisme, Dialectique, Freudisme, Psychologie,* Editions sociales internationales. Un livre déjà un peu ancien et dont je m'excuse de rendre compte avec retard. Il n'a d'ailleurs aucune valeur réelle, mais son mélange de marxisme et de freudisme le rend curieux. — Marcelle Tinayre : *Mariage,* Flammarion. Cette brochure est autrement sensée. Elle fait partie d'une Collection d'esprit religieux, et en effet la grande romancière n'hésite pas à écrire : « Le mariage est un pays où il y a beaucoup d'ombres très lourdes quand la foi chrétienne ne les éclaire pas. » Très exact, encore, son dire qu'on ne trouve pas le bonheur tout fait en se mariant, mais qu'on le construit à force de tendresse, d'indulgence et de bonne volonté. — Simonin Bazin : *Voilà Taxi!* Gallimard. D'amusantes histoires de chauffeurs de taxis et de truands, avec un glossaire argotique qui sera précieux pour les amateurs de formation et déformation du langage. — Adrien Peytel : *L'Escroque-*

rie, un des beaux arts, Editions Ulysse. D'autres amusantes et subtiles histoires qui peut-être feront naître de nouveaux escrocs! Mais l'auteur, qui est avocat, les défendra avec cet humour qu'il a loué et qui l'a fait prendre pour défenseur par tant de joyeux chansonniers et de charmantes actrices. Ah! Peytel, vous souvient-il que vous avez été sous mes ordres pendant la guerre? — Alfred Mortier : *Mémoires de l'Inspecteur Mic,* Editions du Printemps. D'autres histoires étonnantes de subtilité ingénieuse. Ah! les filous sont bien heureux, les bons auteurs leur mâchent maintenant la besogne! — Jean Delahaye : *Lorient. Quartier réservé,* Editions de l'Union temporaire contre la Prostitution réglementée, 24, quai d'Auteuil, Paris. Cette chronique, commencée sous le signe qu'on a vu, devait se terminer sous le même signe, mais ce petit livre est contre la réglementation quand le premier était pour. Tirez-vous de là!

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

Revue des Deux-Mondes : déclaration de Stuart Mill à la veille de son mariage. — *La Grande Revue :* deux poèmes signés d'un nom nouveau : J.-S. Caillot. — *La Revue universelle :* témoignage de M. Emile Baumann contre les mauvais guides du public en littérature. — *Le Goëland :* Barbey d'Aurevilly : opinions sur Poulet-Malassis et sur l'assassinat de Mgr Sibour. — *La N. R. F.:* Anna de Noailles vue par M. Julien Benda. — Mémento.

M. Jules Véran a donné à la *Revue des Deux Mondes* (1er septembre) une dizaine de pages : « Le souvenir de Stuart Mill à Avignon » qui doivent être précieuses aux admirateurs de l'illustre philosophe et économiste anglais. Mill s'était marié en 1851 avec la veuve d'un négociant de Londres, décédé en 1849. Vingt années durant et sans que la laideur du banal adultère pût offenser celui-ci, Harriet Hardy et Mill furent liés par le commerce de l'intelligence et par une harmonie pure de leurs sentiments. Mrs Stuart Mill décéda le 3 novembre 1858, à Avignon, au cours d'un voyage qu'elle accomplissait avec son mari. Il la fit inhumer au cimetière Saint-Véran de la vieille cité où il lui édifia une belle sépulture. Il habita désormais Avignon. De sa maison, il avait vue sur les arbres de l'asile des morts. Il expira en 1873, des suites d'un refroidissement contracté au cours d'une promenade d'herborisation avec l'entomologiste Henri Fabre.

La rencontre des amants platoniques exceptionnels eut lieu quand ils avaient : lui, vingt-quatre ans; elle, vingt-trois ans,

— l'âge des merveilleux élans. Un Avignonnais, le pasteur Rey, mort récemment presque centenaire et qui fut l'ami de Stuart Mill, a reproduit dans une brochure la déclaration qu'on va lire : « C'est un document unique dans l'histoire du mariage et de la philosophie », constate M. Jules Véran. Mill l'écrivit à la veille de se marier. En voici le texte :

Etant sur le point, si j'ai le bonheur d'obtenir son consentement, d'entrer en relation de mariage avec la seule femme que j'aie jamais connue et avec laquelle je voudrais entrer dans cet état, et l'ensemble du caractère du mariage étant tel qu'elle et moi le désapprouvons entièrement et consciencieusement, pour cette raison entre autres qu'il confère à une des parties contractantes pouvoir et contrôle légal sur la personne, la propriété et la liberté de l'autre partie, indépendamment de son désir et de sa volonté. Moi, n'ayant aucun moyen de me dégager légalement de ces odieux pouvoirs (comme certainement je le ferais si un engagement à cet égard pouvait me lier), je sens de mon devoir d'énoncer ici une protestation formelle contre la loi actuelle du mariage, en tant qu'elle me confère de tels pouvoirs, et une promesse solennelle de ne m'en servir en aucun cas, dans aucune circonstance. Et, dans l'éventualité d'un mariage entre Mme Taylor et moi, je déclare que c'est ma volonté, mon intention, et la condition de l'engagement entre nous qu'elle garde sous tous les rapports la même liberté de disposer d'elle-même et de tout ce qui lui appartient ou pourra jamais lui appartenir que si le mariage n'était pas intervenu, et je désavoue et répudie absolument toute prétention d'avoir acquis des droits quelconques en vertu de ce mariage. (6 mars 1851.)

§

La Grande Revue (août) contient des poèmes d'un haut mérite signés J.-S. Caillot. C'est, il nous semble, une signature nouvelle, en tout cas peu connue encore. Les amis de la poésie la retiendront dès maintenant pour celle d'un des privilégiés qui, ayant reçu le don d'inspiration, savent le discipliner. Est-ce mon regret de quitter bientôt les trembles d'argent, les frênes, les ormes qui me séparent des bois? Est-ce ma mélancolie de rompre bientôt l'amitié des quatre chênes, des cent châtaigniers, des fleurs de mon beau jardin? J'aime la pièce que vous allez lire, pour quelque chose de plus que ses qualités d'élégance, lesquelles suffiraient à la faire aimer :

LITANIES DU PEUPLIER

Arbre fait d'un élan que revêt un murmure,
Fuseau d'émotion, délirante ramure,
Lyre excessive où vibre une caresse d'air,
Panache ivre d'azur, belle ivresse au front clair,
Tête seule, roseau qui domine le chêne!
Flèche céleste où l'oiseau croit à peine,
En se posant, qu'il a quitté le ciel!
Antenne de verdure où monte,
Pour nourrir ton trouble éternel,
Comme une sève monte,
Tout le frémissement des prés et des buissons!

Puisses-tu, peuplier, dans les soirs de ton âge,
Par le hasard d'un rossignol en ton feuillage,
Bercer avant la mort le chant de tes frissons!

Si des raisons personnelles pouvaient engager ma sensibilité à priser trop haut cette célébration d'un arbre des plus beaux d'entre ceux de notre Ile-de-France si belle, nul motif d'ordre privé ne saurait me conduire à exagérer la valeur de ce deuxième poème. J'y trouve la poésie saine, le ton juste, l'atmosphère de réalité sereine d'un Chardin, la grandeur dans l'intimité que nul autre peintre n'exprima d'un dessin et d'une couleur aussi proches de la perfection par la science ouvrière et par la sublime simplicité de l'esprit :

JEUNE BONNE A LA FENÊTRE

Admirez cette jeune bonne :
Son œuvre est bonne.
Elle fait le carreau plus clair
Et la lumière plus lumière,
Elle fait que sur sa charnière
La croisée en tournant ait l'air
D'un rêve.
O petite copie inglorieuse d'Eve,
Souvenir d'un beau songe inachevé de Dieu,
O laveuse de vitre, ô vierge à sarrau bleu,
Comme on entend la mer dans la creuse coquille,
Le cœur voit, à travers une immense rumeur,
Dans ta forme appliquée à ce travail qui brille,
Toute la grâce humaine et tout l'humain labeur.

Jeune bonne, attends-tu de posthumes revanches?
Espères-tu qu'un jour, loin du monde écroulé,
Parmi les carillons des éternels dimanches,
Des rois viendront baiser ton voile constellé
Tout frissonnant de gloire et blanc comme un cantique?
Non. Tu n'as pas d'orgueil, même métaphysique.
Un désir moins superbe en ton mystère dort,
Et quand la Nuit, passante étincelante et sombre,
Suspend sur ta lucarne une veilleuse d'or,
L'étoile est un regard et tu souris dans l'ombre.

§

La Revue Universelle (1er septembre) commence la publication des « souvenirs » de M. Emile Baumann. Ce grand romancier évoque sa rencontre, à Alger, de M. Louis Bertrand, en 1891, lorsque tous deux, jeunes professeurs, y allaient débuter dans l'enseignement.

Je reproduis ici ces quelques lignes, pour la valeur documentaire des dernières au service d'une enquête que l'on voudrait entreprendre sur les causes profondes de la crise que traverse le livre :

L'avenir, en ces instants, nous semblait beau. Notre jeunesse nous soulevait gonflés d'espoirs, avec la chimère de je ne sais quelle domination illimitée; car nous n'avions pas mesuré le champ de nos énergies. Nous faisions de nos corps ce que nous voulions. Notre capacité de travail ignorait la lassitude. Nos puissances de sentiment ne s'étaient pas heurtées aux déceptions inévitables. Non encore réalisée, notre œuvre nous paraissait d'autant plus certaine de vaincre toutes les résistances. Nous ne connaissions pas la rosserie de la critique, la coalition occulte de l'envie et des snobismes contre la simplicité d'un art que dédaignent les cabotinages à la mode, et surtout ces consignes sournoises, impitoyables comme des arrêts de mort, parties des milieux où se fait l'opinion. Bertrand était loin, en ce moment-là, de penser ce qu'il m'a dit, étant comblé de gloire, bien des fois : « On nous comprendra dans cent cinquante ans. »

§

A l'occasion des fêtes d'août dernier pour commémorer Barbey d'Aurevilly à Saint-Sauveur-le-Vicomte, **Le Goëland** (15 août) offre à ses lecteurs le régal d'une longue lettre iné-

dite du « Connétable » à son ami Trébutien. Elle est datée : « Paris, 11 janvier, samedi 37, 3 heures. » Elle est d'une verve à tout casser. La magnifique outrance de l'épistolier y éclate en ces termes à propos de l'éditeur Poulet-Malassis :

Vos détails sur le *Poulet au Citron* sont excellents. J'avais eu le flair de l'ours : « Otons-nous, car il sent », et je me doutais bien de quelque anicroche. Cependant il est moins coupable qu'un autre; songez donc, Trébutien! *Il n'a pas été baptisé!!!* et il est né en pays chrétien. On serait un réprouvé à moins. Je gouvernerai mes relations avec lui et voudrais exercer une influence. C'est une âme à tirer des griffes du Diable et à laver dans les fonts baptismaux. Je ne m'étonne plus qu'il veuille vidanger le XVIII[e] siècle et en publier les derniers excréments.

Le 3 du même mois, Mgr Sibour, archevêque de Paris, avait été poignardé à Saint-Etienne du Mont, dans ses vêtements sacerdotaux, par un prêtre interdit, aux cris de « A bas la déesse! » celle-ci signifiant le dogme de l'Immaculée Conception. Le tragique événement inspira le commentaire inattendu qu'on va lire, au terrible Barbey :

Vous avez vu dans les journaux le meurtre de l'archevêque. C'est l'esprit du bas clergé de ce temps d'orgueil et d'envie qui animait cet homme et qui a frappé par sa main. Les niais ne verront en cela qu'une vengeance individuelle de prêtre interdit et honni. Les niais seront toujours les niais pour prendre toute question par le côté philanthropique; mais moi je vois ici *l'esprit de basse classe* qui est dans le clergé comme ailleurs. Cet homme, *qu'on devrait dégrader publiquement* avant de lui trancher la tête où gît tout son crime, car il paraît que ses passions ne sont que colère, envie et orgueil, cet homme est avant tout *criminel envers le Saint-Esprit* et c'est le plus grand de tous les crimes. Quant à la mort de l'archevêque, politiquement ce n'est pas une perte, c'est un débarras. Sa mitre était *Rouge*. Ne la tenait-il pas de *Cavaignac* et de la République? Si on avait connu un prêtre plus indigne que cet Evêque de *Digne*, ne l'aurait-on pas choisi?... Il a été le dernier à reconnaître le dogme de l'Immaculée Conception et Providence! Il est mort de la main d'un homme qui n'en voulait pas! Dieu l'a *lavé* dans son propre sang avant de le rappeler à Lui et il en a débarrassé son église. *Dieu seul est grand, mes frères!* Qui va-t-on nommer à sa place?... Bonaparte a un cousin à Rome. Prêtre pieux, distingué, dit-on, par la doctrine et par la foi : à sa place, voilà celui que je nommerais. Quelle bonne chose qu'un Mgr Bonaparte

à la tête de l'Eglise de Paris sous l'Empire! Mais, dit-on — les timides — il n'a que vingt-six ans. Et saint Charles Borromée, quel âge avait-il quand il gouvernait l'Eglise de Milan? Et puis un prêtre n'a pas d'âge. L'abbé *Deplace* disait un jour un mot sublime à Saint-Sulpice : « Le Prêtre n'est ni vieux, ni jeune. Il est prêtre. Il est enveloppé et il vit dans l'Eternité. » Je n'ai jamais oublié cela.

§

Au soir de la rencontre qu'elle fit de Georges Clemenceau, la comtesse Anna de Noailles « décochait » à son ami : « Monsieur Barrès, je viens de voir un homme. » C'est M. Julien Benda qui rapporte le propos et en note le départ en flèche, dans « Un régulier dans le siècle », son autobiographie, qu'imprime **La Nouvelle Revue française** (1er septembre). Il donne un vivant portrait de la poétesse qui fut, peut-être, de toutes les femmes (de son temps au moins) celle qui parla le plus abondamment et au hasard d'un génie qui se divertissait parfois à en trahir l'intelligence.

Un jour, étant son voisin de table — conte M. J. Benda — je lui avais dit (comment me laissa-t-elle placer tant de mots?) : « Vous autres femmes, on ne peut pas vous ôter de la tête que, si un homme vous néglige, c'est qu'il va en trouver une autre... Cela n'est pas absolument nécessaire. — C'est pourtant vrai, fit-elle en posant son couvert et comme illuminée, il y a des gens qui veulent être tranquilles! Je n'avais jamais pensé à cela... » Me revoyant pas mal de temps après, ce fut, de loin, son premier mot : « Il y a des gens qui veulent être tranquilles... Je ne l'ai pas oublié... » Elle ne m'a pas confié si elle s'y résignait.

Elle me donnait l'impression d'une femme blessée de n'être jamais recherchée par l'homme pour des motifs purement sexuels, mais où se mêlait toujours le prestige de son rang social et de sa gloire littéraire. Il est, en effet, probable que chez les hommes du peuple, insensibles à son nom et uniquement touchés par la forme féminine, elle eût été peu désirée. Elle le savait et en souffrait. C'est le cas fréquent, je crois, de ces petites napoléoniennes.

Je tiendrais volontiers qu'elle connaissait peu l'amour. Certaines de ses amies m'ont conté qu'elle posait sur ce point des questions de petite fille. Le « dionysasme » de ces écrits serait alors purement voulu. Ce qui expliquerait leur impudeur.

Je la revis quelques mois après la mort de Barrès. Recueillie, dédaigneuse de tout effet de scène, comme déjà hors du monde, je fut peut-être le seul à l'entendre murmurer : « Certes non, celui-là ne craignait pas la mort. » Elle avait des gravités perçantes, notamment en matière politique, où elle était acquise organiquement à toute cause généreuse, encore qu'il s'y mêlât du désir d'étonner et que sa croyance aux choses mondaines lui fît faire en sous-main des démarches qui étaient le suicide de ses propos publics. Il y avait dans son être, en même temps que ses yeux noirs, si profonds et si calmes, de l'infantilisme. Un de ses vers l'a peinte :

Mon sein est puéril, mais mon âme est farouche.

Elle me laisse, en effet, un souvenir de grandeur et de chose pitoyable. Dans le recul, la grandeur domine.

§

Mémento. — *Départ*, « revue d'information littéraire, artistique et technique » vient (juillet) de publier son 1er numéro. Organe mensuel. Adresse : 12, rue Armand-Moisant, Paris, XVe. Ce fascicule est consacré à la Bretagne. On a pu relire avec émotion le cher *Pèlerinage de sainte Anne* de Saint-Pol-Roux, une des inoubliables joies de nos vingt ans. M. A. Thérive traite de la « Littérature de Voyage » ; M. G. C. Fontenaille, de l' « Initiation à la mer bretonne » ; M. Henri Breuil, de Carnac : « Une Mecque de l'âge de cuivre » ; M. Z. Le Rouzic, des « Sources préhistoriques des légendes bretonnes » ; M. Pierre Bathille, des « Saint-Simoniens et les chemins de fer ».

Cahiers franco-allemands (août) : M. Walter Franke : « Le Congrès d'études franco-allemandes ». — M. Rudolf Scheier : « Les Hanséates en France ».

Cahiers mensuels de littérature (août) : « Michelet inconnu », par M. Alcanter de Brahm .

Commune (septembre) : « Hommage à Gerda Taro », par MM. Léon Moussinac, Rolland-Simon et Mme Herta H. — Congrès des écrivains pour la défense de la culture : discours et rapports.

Crapouillot (septembre) : « Les conceptions modernes de la sexualité », excellent travail de vulgarisation par M. le docteur René Allendy.

Dante (septembre-octobre) : une très curieuse lettre inédite de Desaix, publiée et commentée par M. F. Gentili di Giuseppe. — « Vieux souvenirs italiens dans un humble village picard », de M. Michel Pillot. — Et des poèmes français traduits en italien, des poèmes italiens traduits en français.

Les Humbles (juillet) : « Les journées sanglantes de Barcelone (3 au 9 mai 1937) », par M. Marcel Ollivier.

La Phalange (15 août) : « L'ultime tragédie de Pirandello », par M. F. Orestano. — « Ernest Raynaud », un émouvant portrait du poète par M. André Payer. — « Ode à de jeunes hommes », un très beau poème de M. Alexandre Toursky qui a valu à son auteur le premier prix d'un concours pour honorer par les arts les sports athlétiques.

Ma Revue (n° 71) : « Dialogue avec M. André Fontainas », de M. le colonel Godchot. Et, de ce dernier : « Pages de ma vie » et « La jeunesse studieuse de La Fontaine et saint Augustin ».

Revue bleue (7 et 21 août) : Lettres inédites de Lamartine à Nina et Léon de Pierreclau, publiées et commentées par M. de Nanteuil. — Poème de M. R. A. Fleury. — « Gabriel Pierné », par A. Boschot.

La Revue hebdomadaire (4 septembre) : « Le Boïar », par M. Rosenthal-Sigourof. — M. Ch. Fournet : « La comtesse de Noailles au bord du Léman ».

La Revue de Paris (1er septembre) commence « Les Maîtres », le nouveau roman de M. Georges Duhamel, qui est le sixième épisode de la « Chronique des Pasquier ». — « Enquête sur la jeunesse » ouverte par M. Xavier de Lignac et présentée par M. Daniel-Rops. — De M. Pierre Champion : « Paris sous Charles IX ».

Travail et Nation (15 août) : « Pourquoi nous sommes contre la dictature », par M. Bernard de Peas. — « Entre le libéralisme et la dictature », par M. Vignat. — « L'esprit des ligues », par M. R. Liénard.

Aguedal (août) : de très beaux poèmes signés des seules initiales P. L. — « De la poésie arabe », par M. G. Germain. — « Images de Lyautey », d'attachants croquis pris sur le vif par M. Jules Borely, collaborateur en urbanisme du maréchal.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'Exposition vue par Wells (*les Nouvelles Littéraires*, 28 août). — La « vérité » sur les origines de la guerre sino-japonaise (*le Matin*, 30 août; *le Journal*, 30 août). — Eloge du village roumain (*le Temps*, 22 août). — Un de Manosque contre Paris (*Toute l'Edition*, 4 septembre). — Deux sages : un de Paris (*les Nouvelles Littéraires*, 28 août); un de la province (*la France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 7 septembre).

— Je suis allé hier à l'Exposition, dit Wells. C'est très curieux. J'ai d'abord eu l'impression réjouissante de me trouver dans un décor construit tout exprès pour un film de Wells. Cette attention m'a beaucoup touché. Et puis, j'ai été un peu désappointé, il m'a semblé que, comme d'habitude, le metteur en scène n'avait

pas très bien compris ce que je voulais. Mais par la suite, j'ai trouvé qu'il y avait de très belles choses.

Voilà du meilleur Wells : humour d'abord. Et comme Mme Jeanine Delpech, des **Nouvelles Littéraires,** lui demandait : « Que pensez-vous du Pavillon anglais? »

— Je n'ai pas vu de Pavillon anglais, répondit Wells. J'ai vu un grand colis oublié sur un quai, un colis qu'on n'avait pas ouvert et sur lequel des enfants s'étaient amusés à faire des dessins, des dessins très grands pour leur âge. Mais comme l'empire de l'Angleterre est sur l'eau, j'ai vu, plus loin, un certain restaurant du Roi-George, et on m'a dit que ce George sans numéro et sans « S » était Anglais. Cela m'a surpris, car la cuisine de cet établissement est excellente.

« — Ah! nous vivons à une époque bien excitante! » exclame, plus loin, l'auteur des *Temps futurs*. Pour les sadiques, peut-être. Partout le rouge est mis, le sang est de rigueur. Au mot fameux : « La mobilisation n'est pas la guerre », on oppose un certain : « Les belligérants ne sont pas en état de guerre », qui permet qu'on en jure par la paix, toute colombe poignardée. Tout le monde neutre, et c'est à qui tuera ou sera tué. Mer, air et terre composent un champ d'opérations où équipage italien de la marine marchande, ambassadeur d'Angleterre, hôtes divers des Concessions, tombent. Et puis voici César dans les bras de Franco, des sujets américains au service du Maréchal Tchang Kai Chek. Le prochain massacre par voie d'avions est réservé, paraît-il, à la prochaine assemblée de ces messieurs de la Société des Nations.

A qui la faute? A ne parler que des « difficultés » sino-japonaises, il est bien difficile de s'y reconnaître.

§

C'est parce que les Chinois se sont sacrifiés et ont lutté sans relâche pour transformer leur pays en une nation unie, — écrit dans **Le Journal** une bien jolie femme, Mme Tchang Kai Chek, la bonne épouse, la collaboratrice autorisée du chef du gouvernement de Nankin, — c'est parce qu'ils ont tenté l'impossible pour vaincre les révolutions dévastatrices de leur contrée, afin de pouvoir mener une existence de labeur et de paix, qu'ils se voient

aujourd'hui massacrés ou odieusement tyrannisés par les Japonais avides et sans pitié.

A Nankin j'ai été témoin, des nuits entières, de bombardements intenses. Des centaines d'avions japonais déversaient un véritable orage de bombes qui venaient s'écraser sur mes pauvres compatriotes.

Autre son de tocsin :

Le conflit sino-japonais a pris une grave tournure depuis les événements de Changhaï écrit dans **Le Matin** le Docteur A. Legendre. En rapprochant et analysant les actes des belligérants on est frappé par deux faits.

Notamment :

L'étrange arrogance, vraiment provocatrice, de Nankin, laquelle ne s'explique que par une influence extérieure. L'aviation chinoise, en effet, a *osé* survoler les concessions étrangères, afin d'atteindre plus facilement les croiseurs japonais, mais tuant ainsi plus de 2.000 pauvres gens.

« Influence extérieure » ?

...Afin de s'assurer certaines « sympathies », remarque, elle, Mme Tchang Kai Chek, le Japon a même été déclarer à plusieurs puissances occidentales que sa conduite en Chine était motivée par la lutte contre le communisme. Cela n'a pas plus de fondement que le reste.

...Inutile d'ajouter que Moscou suit fébrilement les péripéties de la lutte présente, tranche le docteur A. Legendre.

Et de préciser :

Elle (Moscou) voit se réaliser les buts visés par elle en Chine et inlassablement poursuivis en vue de l'objectif soviétique de révolution mondiale. Le Komintern, d'ailleurs, a mis depuis deux ans tous ses soins à la préparation du conflit actuel. Sa propagande avec son or a pénétré partout en Asie, exaltant les convoitises, les haines des partis politiques et surtout ce sentiment de xénophobie qui a toujours été la marque du lettré chinois.

Et sans plus de galanterie envers Mme Tchang Kai Chek, le collaborateur du *Matin* s'en prend au Maréchal :

Même Tchang Kai Chek, menacé qu'il est dans sa royauté, a fini par traiter avec Maotze Toung, le grand maître des hordes rouges chinoises, mais aussi le serviteur, le protégé de Moscou.

Autant de conflits, de provocations et d'alliances qui ne sont pas à l'honneur de la bête humaine, que le monstre vertical montre patte blanche ou face jaune. Ce n'est pas la guerre, il paraît. Ceci, qu'on lit ici et là, rappelle quelque chose pourtant :

Les blessés chinois...

(ou japonais)

...font preuve d'un courage et d'un moral excellents.

§

Combien plus aimable le langage que voici, qui est d'un roi :

Sans doute le paysan et le village ont dominé notre littérature. Ils ont commencé avec les poésies populaires de Vasile Alecsandri et continué par le « poporanisme » de la revue *Semantorul* et de la *Viatza romanesca*. Mais, aujourd'hui que la littérature se débat pour trouver une nouvelle voie, libérée des chaînes du sentimentalisme rural, voici que Lucian Blaga paraît et nous montre comment il faut comprendre le village : profonde leçon d'éthique culturelle et, pour qui veut apprendre, leçon supérieure d'éthique politique. Du village, de ce lit, de cette chrysalide de la culture roumaine, jaillit tout ce qui est véritablement roumain.

Ainsi disait, le 6 juin dernier, à Bucarest, le roi Charles II,

venu en personne à l'Académie roumaine présider la réception de M. Lucian Blaga, l'un de ses poètes préférés,

relate M. Léon Thévenin au cours de l'enquête du **Temps :** *le Mouvement littéraire à l'étranger,* au chapitre de la Roumanie. Membre de l'Académie roumaine, M. Lucian Blaga avait choisi comme thème de son discours de réception l'*Eloge du village roumain.*

Je me permets, dit le nouvel élu, de faire ici l'éloge d'un immortel n'ayant occupé aucun siège dans cette enceinte. La présence à laquelle je fais allusion ne se trouve attachée à aucun nom, elle ne brigue aucun éloge; elle est épandue dans l'espace qui l'environne aussi largement que notre pays lui-même. Je veux parler de l'unique présence, de notre unanime devancier sans nom, du village roumain.

On a vu avec quelle sympathie le roi a fait écho à ces paroles. Béni le pays où le chef de l'Etat et l'homme de

lettres s'accordent à prononcer l'éloge du village. A « l'éminent critique Perpessicius, le Remy de Gourmont des Lettres roumaines », de tirer d'un pareil fait la morale qui s'impose. Je ne traverse pas un village de France ou de tout autre pays sans penser qu'un oiseau de guerre, un jour... Je serais plus rassuré si les « conversations diplomatiques » prenaient leur mot d'ordre à Bucarest, — si j'étais certain qu'à travers le village roumain le roi Carol chérissait, honorait tous les villages.

§

Un de Manosque, lui, n'a que haine pour Paris, la grand'-ville.

Paris, Jean Giono le déteste de toute la violence du vent de ses montagnes.

souligne M. Roger Giron dans **Toute l'Edition.** Un de Paris va-t-il, après cela, détester la province, la campagne, de toute la violence des pluies de ses gouttières? Verra-t-on la guerre, là aussi? A chaque voyage que l'auteur des *Vraies richesses* fait à Paris, « il s'y sent solitaire et il y souffre ». Soit. Mais d'autres s'en accommodent et j'en sais au moins un, c'est M. Lavialle, c'est le doyen des typos. *Les Nouvelles Littéraires* ont rappelé qu'on tenait jusqu'ici M. Emile Chautard, l'auteur de *la Vie étrange de l'argot,* pour le doyen d'une corporation à laquelle il appartient depuis l'adolescence. Mais non : Si M. Chautard a pris sa retraite, depuis quelques mois, à l'âge de 75 ans, M. Lavialle fêtera l'an prochain son quatre-vingt-dixième anniversaire. Et il y aura tout juste soixante années qu'il ouvrit sa modeste imprimerie de la rue Soufflot. En a-t-il vu passer, des cortèges, des funérailles de Victor Hugo à l'apothéose de Jean Jaurès, et combien de monômes d'étudiants! Voisin du Panthéon, de la Faculté de Droit, le petit père Lavialle a beaucoup vu, et les cartes de visite qu'il imprime depuis si longtemps constituent une maîtresse collection! Il n'a qu'un regret : c'est de ne pouvoir consacrer plus souvent à la peinture le temps qu'il abandonne à la typographie. Car le doyen des typos volontiers taquine la toile. *Toute l'Edition* publiait il n'y a pas longtemps son portrait : on reconnaissait ses bons yeux penchés sur la

composition, derrière les verres, et sa barbe coquettement fournie, ses épaules rondes. Un de Paris — encore que la province soit son berceau, peut-être.

Dans **la France de Bordeaux et du Sud-Ouest,** voici le portrait de Henry Mériot, relieur et poète, âgé de 80 ans, qui depuis l'enfance s'occupe de reliure, qui dans son atelier de Rochefort compte bien continuer son travail pendant de nombreuses années. Un vétéran, le masque imberbe, son béret découvrant un front serein. Un de la province.

Lavialle, Mériot, chers visages du pays de France. Deux vieux de chez nous. Deux sages.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Théâtre de l'Opéra : Première représentation de *L'Aiglon*, d'après le drame d'Edmond Rostand, livret de M. Henri Cain, musique de MM. Arthur Honegger et Jacques Ibert. — La Semaine artistique allemande à Paris.

C'est un jeu tentant (et vain) que d'attribuer à chacun des deux collaborateurs sa part dans l'œuvre commune que l'Opéra vient de monter, après que la création en avait été faite ce printemps à Mont-Carlo, avec les mêmes interprètes pour les rôles principaux. C'est un jeu auquel les auditeurs de la première se livrèrent cependant avec passion dans les couloirs durant les entr'actes. Mais le secret des collaborations est impénétrable, et, au surplus, si l'on risque de tomber juste pour certaines pages qui semblent signées rien que par leur facture, on peut aussi bien tomber faux pour quantité d'autres, car ce qui est étonnant, dans l'aventure, c'est l'unité de cette version lyrique de **L'Aiglon.** Je ne sache point en effet qu'il existe d'autres ouvrages de musique, dus à la collaboration de deux compositeurs. Parfois les mains pieuses d'un disciple ou d'un ami ont recueilli des mains défaillantes d'un maître mourant un manuscrit dont l'état d'achèvement était assez poussé pour qu'il fût possible de le porter au point de perfection sans trahir la pensée du principal auteur. Ainsi Süssmeyer fit pour le *Requiem* de Mozart; d'autres fois — comme Fauré fit avec M. Charles Koechlin pour *Pelléas et Mélisande* — c'est l'orchestration d'un ouvrage qui est due au disciple. Mais une division impliquant une collaboration véritable, un partage des

actes ou des scènes, un travail en commun, la nature même de l'inspiration musicale semblait s'y opposer. Eh bien, MM. Jacques Ibert et Arthur Honegger nous prouvent que nous nous trompions. L'unité de leur ouvrage est incontestable.

M. Henri Cain a élagué les six actes de Rostand, resserré ce texte luxuriant, condensé l'essentiel en cinq actes, fondant les deux premiers en un seul. Et ce travail est fait, il faut le reconnaître, avec beaucoup d'habileté et non sans respect, mais je crois que *L'Aiglon*, même réduit à l'essentiel, n'est point un excellent sujet de drame lyrique parce que l'action en est lente, parce que les invraisemblances des situations sont criantes et qu'il faut tout le talent des interprètes pour les faire oublier, parce qu'ici comme dans tout le théâtre de Rostand, la valeur véritable de l'ouvrage est dans l'expression verbale, dans les trouvailles de mots, les ricochets de rimes, et que ces qualités brillantes, mais extérieures, étant ôtées, les faiblesses d'un scénario charpenté avec de grosses chevilles apparaissent trop. Que les deux musiciens aient réussi, malgré cela, à traiter le sujet comme ils l'ont fait, c'est tout à leur éloge. Les deux premiers actes sont une longue exposition; si la musique, à cause des raccourcissements qu'elle détermine, a pour effet de réduire l'importance des épisodes, elle accentue néanmoins les caractères. Au premier acte et au second — qui n'en font guère qu'un, se passent dans le même décor et prolongent la même situation — les trois personnages principaux, Reichstadt, Metternich et Flambeau sont nettement définis dans la scène des soldats de bois repeints par Flambeau, dans l'apostrophe de haine adressée par Metternich au petit chapeau, dans l'odieuse violence du diplomate contraignant le fils de Napoléon à voir apparaître sur le miroir qui reflète son visage les signes de dégénérescence des Habsbourg, sa moue autrichienne; enfin par l'écroulement du jeune prince doutant de sa force, et, prêt malgré les encouragements de Flambeau, malgré l'enthousiasme du vieux grenadier, à renoncer à reprendre le trône de France. Le troisième acte comprend un très charmant ballet, valses viennoises, alanguies et tourbillonnantes, traversées par une conspiration mêlée elle-même à l'idylle du duc de Reichstadt et de Thérèse de Lorget,

la jolie et si fraîche lectrice de Marie-Louise, Thérèse que Reichstadt appelle sa « petite source ».

L'acte de Wagram — le quatrième — est le plus pathétique et le plus chaleureux : le vent siffle sur la plaine historique où vont arriver les conjurés. Le décor montre un carrefour au milieu d'une prairie s'élevant au fond jusqu'aux bâtiments d'une ferme isolée. Le jour n'est pas encore. Des hommes attendent. Le duc survient avec Flambeau; des fantômes les escortent, ombres des soldats tués ici-même, alors que l'Empereur forçait la route de Vienne. Et c'est, au milieu de ce délire, l'arrivée des sbires qui viennent arrêter le fugitif, c'est la mort de Flambeau. Le musicien — lequel? on croit le deviner, — a tiré le meilleur parti de cette scène si dramatique. Les ombres qui ont surgi du champ de bataille revivent les heures de lutte aux accents du Chant du Départ et, comme l'acte précédent s'était achevé sur la marche de Marengo, celui-ci s'achève sur la Marseillaise. Cela aurait pu, traité par un compositeur qui aurait eu moins de goût et moins d'habileté, paraître grandiloquent, facile. C'est, au contraire, émouvant et large.

Le dernier acte, — tout à l'opposé de celui-ci, est toute douceur et mélancolie : Reichstadt meurt, épié par Metternich, bercé par les chansons de France qu'il a voulu entendre pour adoucir son agonie. C'est Thérèse, la « petite source », qui, malgré les froncements de sourcils de Metternich, anime de sa voix *Nous n'irons plus aux bois*, et *Il était un petit homme,* une voix qui a peine à dominer les sanglots. Là, comme à l'acte précédent, le drame musical l'emporte sur le drame sans musique : tout ce qu'il y a de rhétorique, de convenu dans le texte de Rostand se trouve dominé et comme effacé par la musique. Les auteurs ont su, tout en traitant largement le sujet, à la manière des imagiers populaires, garder la simplicité et le bon goût, et l'on songe devant ces fresques sonores aux illustrations de Raffet pour le *Napoléon* de Norvins.

Le succès a été net : *l'Aiglon* a remporté une victoire à l'Opéra, comme il y a trente-sept ans, lorsque Sarah Bernhardt et Coquelin lui donnèrent son premier essor devant un public innombrable rassemblé à Paris pour l'Exposition qui achevait le précédent siècle. Il n'est pas douteux que le public

rassemblé pour l'Exposition de 1937 — peut-être rouverte après achèvement définitif en 1938 — fasse au drame lyrique un succès prolongé. Il est impossible de mieux réussir un ouvrage destiné à si large audience; aux suffrages des « nombreux » l'œuvre de MM. Jacques Ibert et Arthur Honegger unira l'adhésion des musiciens qui loueront les auteurs de leur franchise d'abord, et de bien des trouvailles rendant leur *Aiglon* parfaitement digne des deux signatures qu'il joint.

L'interprétation est remarquable. Mme Fanny Heldy réalise de manière étonnante la silhouette légendaire du duc de Reichstadt. M. Vanni Marcoux est aussi étonnant dans le grenadier Flambeau : plastiquement et vocalement, il y est admirable et son art nuancé parvient à faire oublier l'invraisemblance des situations. M. Endrèze est un Metternich d'une distinction et d'une aisance extrêmes. La voix est d'un métal magnifique et le comédien ne le cède pas au chanteur. Mme Jacqueline Courtin est délicieusement la « petite source », Thérèse de Lorget; elle met dans ce rôle, qu'elle fait trouver trop court, l'intelligence et la grâce juvénile qui ont marqué déjà ses créations dans *Rolande* et dans *Œdipe* (où elle fut une inoubliable Antigone); Mme Milly Morère apparaît trop brièvement elle aussi, en comtesse Camerata, sosie de l'Aiglon; Mlle Anita Volfer est une élégante Marie-Louise; M. Narçon a campé un Marmont très vraisemblable (et le rôle est fort difficile). Il faut citer encore MM. Chastenet, Clavère, Gourgues, Forest, Mme Ricquier, une charmante Fanny Elssler. L'orchestre et les chœurs, conduits par M. François Rulhmann, montrent un allant qui ne faiblit pas. La mise en scène de M. Chéreau et les décors de M. Pruna ont eu leur légitime part du succès.

§

Au moment où j'écris cette chronique, la **Semaine artistique allemande** retient l'attention du public amateur de musique. Je reviendrai tout à loisir sur cette série de concerts et de représentations dont la parfaite mise au point, l'interprétation fastueuse pourront être cités en exemple.

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

Antiquité gréco-latine. — P. de La Coste-Messelière : *Au Musée de Delphes*, avec 20 figures et 50 planches hors texte, De Boccard, 1936. — K. Bulas : *Chronologie des stèles funéraires attiques de l'époque archaïque* (en polonais), avec 53 figures, Cracovie, 1935. — W. Hege et G. Rodenwaldt : *Olympie* (traduction française de F. Chapouthier), avec 34 figures dans le texte et 94 planches hors texte, Hartmann, 1936. — Nouvelles découvertes en Crète.

La « Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome » vient de s'enrichir d'un fascicule (le 138e) particulièrement important, et dont l'auteur, M. P. de La Coste-Messelière, a groupé, sous le titre **Au Musée de Delphes,** les résultats de longues recherches sur deux des principaux monuments de ce musée : les métopes du « trésor » de Sicyone et les frises de celui de Siphnos. Par leur nature même, ces « décors sculptés » ne peuvent pas, contrairement aux statues ou aux objets de céramique, être étudiés isolément. Ils font partie intégrante de l'édifice qu'ils ornent, ils en sont un des aspects essentiels, et ni la disposition, ni la forme, ni le mouvement de l'ensemble ne sont réellement indépendants de la composition architecturale. En s'inspirant de cette règle, M. de La Coste-Messelière s'est trouvé amené à envisager successivement l'édifice lui-même, le rôle qu'y joue le motif décoratif, la technique du travail, et, d'une manière plus générale, l'histoire et la symbolique des thèmes mythologiques qui y sont traités. Sur ce dernier point notamment, l'auteur a accumulé une documentation comparative qui témoigne non seulement d'une érudition très étendue et d'un souci minutieux d'éclairer chaque détail, mais encore d'une sagacité pleine de prudence, de telle sorte que chaque affirmation, chaque hypothèse, chaque conclusion est étayée par des considérations qui lui donnent sa pleine valeur. L'illustration est à la fois abondante et d'une exceptionnelle qualité. N'était une certaine recherche dans le style, qui rend la lecture parfois un peu pénible, il n'y aurait aucune réserve à faire sur cet ouvrage, dont l'intérêt va bien au delà des limites de son sujet et touche à toute une série de problèmes archéologiques auxquels on pourra se reporter même pour des études d'ordre général.

En passant de l'ouvrage de M. de La Coste-Messelière à celui de M. Kazimir Bulas sur la **Chronologie des stèles funé-**

raires attiques de l'époque archaïque, nous changeons de cadre, mais non d'époque. On sait quel matériel immense et varié les stèles funéraires grecques ont fourni à l'archéologie. En raison même de leur nombre et de leur diversité, la meilleure méthode pour parvenir à élucider toutes les questions qu'elles soulèvent est de les examiner par groupes distincts. Möbius s'était borné à l'étude des ornements des stèles funéraires grecques de l'époque classique et postclassique; Diepolder à celle des stèles attiques des vᵉ et ivᵉ siècles; M. Bulas, à son tour, se borne à essayer de préciser la chronologie des stèles attiques du viᵉ siècle, qui forment, à elles seules, un groupe d'une quarantaine de pièces. Cette chronologie peut s'établir par plusieurs moyens : comparaison avec d'autres monuments dont la date nous est connue, détails de technique et de décoration, influences ou caractéristiques d'époque. Quelques règles peuvent être dégagées, qui permettent de fixer, au moins approximativement, l'évolution du type : la stèle, qui, au début, va en se rétrécissant très sensiblement de la base au sommet, tend à devenir de plus en plus rectangulaire; son épaisseur tend également à diminuer progressivement, ce qui donne une certaine force à l'hypothèse de Buschor, d'après laquelle la stèle ne serait que le dernier stade du pilier, et de plus en plus différencié de son prototype primitif; enfin, dans la seconde moitié du viᵉ siècle, la stèle apparaît surmontée d'un acrotère en forme de palmette, probablement sous l'influence de l'art ionien. Aux stèles étroites et allongées de l'époque archaïque succéderont les stèles de l'âge classique, d'un champ sensiblement élargi, dans lequel trouveront place, non plus une figure unique, mais de véritables scènes à multiples personnages.

Au moment où, sur l'initiative du gouvernement allemand, les fouilles d'Olympie viennent d'être reprises, et seront poursuivies, espère-t-on, sans arrêt, le *Deutscher Kunstverlag*, de Berlin, publie un admirable album, **Olympie** (édition française, Paul Hartmann, Paris), dû à la collaboration d'un grand archéologue, le professeur G. Rodenwaldt, et d'un grand artiste, Walter Hege, auxquels nous devions déjà un travail de la même nature consacré à l'Acropole d'Athènes. Le texte est bref : 50 pages à peine, écourtées encore par l'intercalation

des figures; mais, en dehors des renseignements strictement scientifiques, pour lesquels il faut naturellement se reporter aux ouvrages spéciaux, il donne tout ce que le lecteur peut attendre. C'est, tout d'abord, le site, avec ses caractéristiques, ses horizons, ses ondulations boisées, évoqué aussi dans l'évolution de son histoire; c'est ensuite l' « altis », c'est-à-dire le bois sacré où prend naissance, assez humblement, un culte local, qui grandira lentement jusqu'au jour où, en 776 avant notre ère, il marquera la première des grandes dates de l'histoire grecque; ce sont enfin les monuments et les œuvres d'art, qui, malgré les injures du temps et le vandalisme des hommes, légueront aux âges modernes une riche moisson de chefs-d'œuvre. Si la fameuse statue chryséléphantine de Phidias, transportée à Constantinople, est tout entière perdue pour nous, les deux frontons du temple de Zeus sont encore vivants, quoique mutilés, au musée d'Olympie, et aussi la Niké de Paionios, et l'Hermès de Praxitèle. Une autre sculpture, celle-là de bronze, vraiment étonnante d'expression et de vigueur, est au Musée National d'Athènes : c'est la tête de l'athlète Satyros, que son auteur, le sculpteur Silanion, exécuta vers l'an 330. Dans une étude aussi condensée, M. Rodenwaldt n'a pu, naturellement, faire aucune place aux discussions archéologiques qui se sont élevées en ces derniers temps sur l'identification du personnage central du fronton Ouest du temple et sur l'authenticité de l'Hermès de Praxitèle. Il voit dans le premier, conformément à une tradition bien établie, le dieu Apollon, identification vraisemblable à beaucoup d'égards; la thèse contraire, d'après laquelle cette figure serait celle du héros Pirithoüs, a été soutenue, tout récemment encore, par F. Dornseiff (*Der sogenannte Apollon von Olympia*, Greifswald, 1936). En ce qui concerne l'Hermès, son attribution à Praxitèle, sur la foi d'un texte de Pausanias, ne paraît pas pouvoir être mise en doute, et la controverse qui a agité le monde archéologique, de 1932 à 1934, n'a fait que consolider les positions de ceux qui voient dans l'illustre marbre, non une copie romaine, mais une œuvre originale authentique. C'est donc très légitimement, à mon avis, que Rodenwaldt s'en est tenu, sur ce point, à l'opinion de ses prédécesseurs, car, s'il est juste de ne mépriser aucune objection, encore faut-il, pour

emporter la conviction, qu'elle se présente avec une argumentation décisive.

§

Les fouilles de **Crète** continuent à mettre au jour, dans chaque campagne et sur chaque site, des documents intéressants. L'Ecole française d'Athènes, qui explore les palais crétois de Mallia, a exhumé récemment, au niveau du premier palais, et sur le dallage même de l'édifice, deux épées de bronze, dont une surtout permet d'observer le travail de l'armurier ou, plus exactement, de l'orfèvre. Le pommeau de la poignée est en os, mais cet os était entouré d'une feuille d'or, travaillée au repoussé, et dont le motif est une figure d'acrobate. La délicatesse même du travail et la fragilité de la décoration montrent qu'il s'agit moins d'une arme véritable que d'un objet d'apparat.

Une autre découverte, plus récente encore, et due, cette fois, au hasard, mérite aussi d'être signalée. A un endroit nommé Gazi, situé à mi-chemin entre Hérakleion (Candie) et Tylissos, des paysans crétois, en travaillant leur champ, ont tiré du sol deux statues de terre cuite, qui peuvent être datées approximativement du XIVe ou du XIIIe siècle avant notre ère, c'est-à-dire de l'époque minoenne proprement dite. L'importance capitale de cette découverte est de nous fournir la preuve que les artistes crétois de cette époque n'ont pas limité à des statuettes de petites dimensions cet art de la céramique dont ils paraissent avoir pénétré tous les secrets. Il ne s'agit pas, en effet, de modestes figurines, comme la fameuse « déesse aux serpents », qui n'a que 34 centimètres de hauteur, mais de véritables statues, qui atteignent 90 centimètres. Il est donc permis d'espérer que l'ère des trouvailles n'est pas encore close, et que d'autres documents de la même nature viendront, tôt ou tard, compléter notre connaissance de la statuaire minoenne.

CHARLES VELLAY.

LETTRES ANGLAISES

E. J. Phelan : *Yes and Albert Thomas*, The Cresset Press. — Paul de Reul : *L'Œuvre de D. H. Lawrence*, Vrin. — S. F. A. Coles : *With Odysseus*, Lovat Dickson. — Eleanor Farjeon : *Humming Bird*, M. Joseph. — Alfred Douglas : *Poèmes*, traduits par Francis d'Avilla, Messein. — Vivian Phelips : *Concerning Progressive Revelation*, Watts. — Eric Gill : *Trousers and the most precious Ornament*, Faber. — Mémento.

Quand, après l'avoir lu avec une attention passionnée, on ferme le livre singulier que M. E. J. Phelan appelle : **Yes and Albert Thomas,** on ne peut s'empêcher de s'étonner et de méditer, surtout quand on a connu l'homme qui fait l'objet de l'ouvrage et qu'on se souvient de diverses conversations avec lui. Albert Thomas a créé le Bureau International du Travail. Ce fut évidemment un accomplissement formidable et Mr Phelan montre clairement que cet organisme fut, somme toute, conçu et élaboré par Albert Thomas qui en fit l'œuvre de sa vie. Justement, on se demande si ce ne fut pas une erreur de sa part de se consacrer si exclusivement à cette œuvre internationale, si passionnante qu'elle fût. Que devient-elle? Que deviendra le Bureau International du Travail si, comme il n'est pas absurde de le redouter, la Société des Nations finit par s'effondrer. Albert Thomas voyait, dans le B. I. T., l'armature de la future S. D. N., mais il aurait fallu que celle-ci trouvât son Albert Thomas. De telles institutions ne valent et ne durent qu'autant que valent et durent les hommes qui en sont les animateurs. Je doute qu'il ait cru à la durée possible de la S. D. N. Il en voyait la faiblesse, les faiblesses : création factice groupant des intérêts incompatibles et des rivalités et des antagonismes irréductibles. Socialiste, il croyait que l'entente des peuples n'était possible qu'entre les classes laborieuses de toutes les nations, classes de qui les intérêts ne paraissent ni rivaux ni antagonistes, et il s'était attelé à la tâche surhumaine de les grouper autour d'un organisme international qui ne pourrait avoir d'adversaire et ne serait l'adversaire de personne.

La guerre avait plongé le monde entier dans un tohu-bohu gros de tous les conflits possibles. Aucune grande figure ne se dressa pour mener les peuples vers un avenir d'ordre et de paix. Il n'y eut aucun Moïse sans doute parce que personne ne croyait à la Terre Promise, Le vieux continent européen

se reprit à suivre ses vieux bergers, dont la plupart étaient incapables de voir plus loin que le bout de leur nez. D'outrecuidants gérontes, rabâcheurs et bornés, n'eurent d'autre souci que de rapetasser l'ordre ancien, d'étançonner l'édifice croulant; aveugles, ils ne comprirent pas que le cataclysme avait été l'aboutissement inévitable du régime précédent, et qu'il s'agissait maintenant de s'abriter dans des refuges temporaires afin de reconstruire à nouveau. L'esprit abruti par des disciplines périmées et incapables d'imagination et de générosité, ils ne surent pas, ou ne voulurent pas en appeler à l'imagination et à la générosité des peuples qui, écœurés de carnage et désespérés de ruines, eussent pu répondre avec élan.

Albert Thomas concevait la nécessité de cette reconstruction; il en élabora un plan d'une portée mondiale. Ce plan, il en entreprit la réalisation avec toutes les ressources de sa magnifique intelligence, et aussi avec toutes les illusions de son imagination aux ailes raccourcies par les méthodes culturelles qui l'avaient disciplinée. Dans son beau livre, Mr Phelan montre quel courage, quelle volonté souple et obstinée, Albert Thomas apportait à l'exécution de ses projets, et de quelles qualités de chef il fit preuve.

Ces qualités de chef, il les avait développées et consolidées par les multiples responsabilités qui lui incombèrent comme fondateur, créateur et directeur du Bureau International du Travail; par l'expérience qu'il acquit pour mener à bien une entreprise sans modèle et sans précédent; par ses contacts, au cours d'incessants voyages à travers la terre, avec des rois et des dictateurs, avec des chefs de gouvernements de toute espèce, avec des meneurs de toute sorte de partis, avec même ces déconcertants personnages qui conduisent on ne sait où les peuples de l'Asie.

Plusieurs fois, je lui demandai si, quand il jugerait que l'édifice qu'il échafaudait ne l'absorberait plus exclusivement, il ne voudrait pas reprendre en France une activité politique dont on pouvait espérer qu'elle serait efficace et bienfaisante. Visiblement, ma question l'embarrassait. Il prétendait que je me leurrais beaucoup sur ses capacités et que j'exagérais l'importance du rôle qu'il pourrait jouer dans les conseils

du Gouvernement. Tout en invoquant toute sorte d'arguments aussi futiles, il admettait qu'il était tenté parfois, mais que le moment n'était pas venu..... Le moment ne vint pas, et il ne viendra plus jamais. Il est mort à la tâche, épuisé, tué par le labeur gigantesque qu'il s'imposait. Ce n'est pas sans mélancolie que l'on pense au chef qu'il aurait pu être en France, lui, ce Français dans toutes ses fibres, qui dépassait démesurément la plupart de ses contemporains, et à côté de qui certains trublions actuels ne sont que de piteux fantoches.

Mr Phelan fut l'un des collaborateurs le plus directs d'Albert Thomas, qu'il seconda jusqu'au bout et qu'il accompagna dans un grand nombre de ses pérégrinations. Le voyage à travers la Sibérie et la Chine forme, en particulier, un chapitre des plus captivants. Malgré toutes les différences de tempérament, de culture, d'habitudes et de classe sociale qui séparaient ces deux hommes, Mr Phelan, irlandais, de formation intellectuelle britannique, paraît s'être attaché à son chef avec un dévouement affectueux, qui lui permit néanmoins de voir certains petits côtés de l'homme, ce qui contribue à faire le portrait d'autant plus ressemblant et vivant. Tous deux, de par leur race, partageaient un sens très fin de l'humour que l'auteur a eu le bon esprit de ne pas bannir de ce livre qui aurait pu être fâcheusement sévère et ennuyeux. Tel qu'il est, il est vrai de bout en bout, infiniment amusant, et profondément humain. Il est heureux aussi que ce biographe possède les qualités qui lui ont permis de traiter ce puissant sujet sans le diminuer et dans les proportions qui conviennent.

§

Quelques mois après la mort de D. H. Lawrence, M. Paul de Reul consacrait à ce tumultueux auteur un excellent article nécrologique. C'est de là qu'il partit pour écrire le remarquable ouvrage qu'il publie sous le titre de : **L'Œuvre de D. H. Lawrence,** dans les Essais d'art et de Philosophie de **la Librairie Vrin.**

Beaucoup plus que son œuvre et aux dépens de celle-ci, dit-il, la vie de Lawrence a été explorée. « Personnalité d'exception qui, à plusieurs, parut géniale, on s'est intéressé passionnément à l'homme. On a construit le roman de Lawrence

plutôt qu'on n'a tâché de comprendre ses romans... Certes, on ne pouvait négliger sa biographie. Voici l'un des cas où ce principe souvent contestable de l'histoire littéraire, l'harmonie entre la vie et l'œuvre, trouve une application légitime. Pour rendre justice à la production abondante et mélangée de cet écrivain, il faut, en effet, le considérer, dans l'ensemble, comme l'expression d'un homme, comme un journal ou une confession. Seulement, ainsi que l'observe Richard Aldington, la confession est inconsciente, involontaire. »

Pour son travail, M. de Reul se propose de consulter la vie de Lawrence, « mais en fonction de ses ouvrages, pour les éclairer et les situer à leur date ». Et il ajoute fort justement : « Inutile de connaître tous les commérages au sujet de Lawrence, de Frieda et de Mabel Dodge, pendant leur séjour à Taos; essentiel, au contraire, de savoir qu'il naquit dans un milieu ouvrier, qu'il reçut une éducation puritaine et eut pour sa mère un culte exagéré. » Ainsi, il ne désespère pas « d'apprécier l'homme et l'écrivain d'une façon plus sereine qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Lawrence mérite qu'on le défende, mais nous tâcherons de le défendre sans passion ».

S'étant ainsi taillé sa tâche, M. de Reul s'y attaque, et l'on peut dire dès maintenant qu'il la mène à bien. Tout de suite, il marque son désaccord avec John Middleton Murry dans une sévère analyse de l'ouvrage que celui-ci consacra à son ancien ami, et dont il révèle « le caractère sophistique et spécieux ».

Il est difficile de résister au désir de citer les quelques lignes dans lesquelles l'éminent critique trace un portrait typique de l'auteur de *Son of Woman :*

Mr Murry a du talent, de l'éloquence, une belle activité littéraire, le goût des idées, l'esprit systématique, ingénieux, subtil et quelques vues justes et profondes, mais une redoutable habileté à rendre plausibles des thèses hasardées. Ajoutez que c'est un ancien ami brouillé avec Lawrence, un ami qui se croit comme lui prophète et aspire au rôle actif auquel Lawrence a vite renoncé. Mr Murry s'est imposé par des ouvrages brillants sur Jésus, sur Dieu et la Métabiologie, sur la *Nécessité du Communisme,* sur Keats et sur Shakespeare. Il fait figure de chef, il a du crédit et des disciples.

Nous ne saurions entrer dans le détail de ce remarquable ouvrage où abondent de parfaites traductions, surtout des poèmes. C'est le livre que doivent lire tous ceux qui veulent comprendre D. H. Lawrence et son œuvre prématurément interrompue.

Il y a des œuvres plus égales, plus harmonieuses et plus belles. Il en est peu qui reflètent avec autant de candeur une personnalité forte et originale, sympathique d'ailleurs par le courage indomptable devant la gêne, la malveillance et la maladie. Ceux qui, derrière le texte, ont senti battre une fois cette présence cordiale, la retrouvent partout avec plaisir. Essais, romans, poèmes, d'un auteur si fidèle à soi-même, rien ne leur est indifférent. Ils le jugeront sur ses *Œuvres complètes,* sans oublier sa *Correspondance,* critère de sincérité.

Et partout, ils retrouveront « ses vertus cardinales : intensité, simplicité, profondeur et sincérité ».

§

Mr S. F. A. Coles exerce la noble profession de journaliste, et il a eu la chance que ses devoirs professionnels le promènent à loisir autour de la Méditerranée. Comme en même temps Mr Coles est poète, il a chanté les beautés de ces pays qui enchantaient ses regards. L'Espagne, les Baléares, la Grèce, l'Egypte, la Tunisie, le Maroc, avec Agrigente, et l'île de Capri, infestée d'Allemands bruyants, lui inspirent tour à tour de beaux vers d'une sincérité émue. Il accomplit un périple à la manière d'Ulysse et le titre de son recueil : **With Odysseus,** est heureusement choisi. Il a cherché le lotus à l'île enchantée de Djerba, « aux rivages de sable poudré d'or, où les coquillages sont des joyaux »; où Ulysse prétend avoir découvert les Lotophages; Djerba que visita Flaubert, qui fait dire à Matho, pour persuader Salammbô de fuir avec lui : « Il est à quelques lieues marines, dans le Golfe de Gabès, un site admirable où les oiseaux chantent dans la verdure et où l'air est si pur qu'on oublie d'y mourir. » Djerba, avec les teinturiers de Meninx, les potiers de Guallala, et les pieux Juifs groupés, depuis la captivité de Babylone, autour de l'antique synagogue de la Graïba, le poète a dit son charme :

Now the setting sun beats a road of copper
Dow the smooth, glassy sea of Syrte :
The earth is still!
Alone, alone I stand on the shore
With Beauty.

Djerba, souvenir ébloui et inoubliable.

§

Dans quelle catégorie pourrait-on classer le roman que Miss Eleanor Farjeon a écrit sous le titre de **Humming Bird?** Il y a beaucoup d'espèces de romans. Leur classification a dû être entreprise par quelque critique aussi audacieux qu'érudit; mais, au fond, du point de vue du public, il n'y a que deux espèces de romans : les ennuyeux et les amusants, ceux dont on ne continue pas la lecture, et ceux dont la lecture captive et entraîne. C'est dans cette catégorie qu'entre de plain-pied et la tête haute, si j'ose m'exprimer ainsi, la délicieuse histoire qu'a racontée Miss Farjeon. Autour d'une boîte à musique plus ou moins magique, dont un oiseau mécanique mime les airs, évoluent des personnages ravissants et attendrissants, dans des demeures enchantées, meublées d'un bric-à-brac démodé et entourées de jardins mystérieux où se passent en tapinois de subreptices intrigues. Lire ces péripéties et ces vicissitudes, c'est prendre part, avec un sentiment de complicité furtive, à une exquise comédie.

§

Traduire la poésie est une entreprise audacieuse, que bien peu réussissent. Madame Francis d'Avilla s'y est risquée et il faut convenir qu'elle s'en tire à son honneur. Elle donne, des **Poèmes** de Lord Alfred Douglas, une version en vers réguliers, calmes, bien frappés, qui gardent beaucoup du charme de l'original. Du reste, l'auteur déclare à sa traductrice que sa traduction est « astonishingly good », qu'elle « a gardé le sens des mots en les revêtant d'une beauté qui est autant la vôtre que la mienne » et il se déclare « profondément flatté » qu'elle ait pris tant de peine à sa tâche. Ce sont des éloges mérités.

§

Réconcilier le rationalisme et les religions surnaturelles est une tâche qui peut paraître oiseuse à beaucoup de gens. Elle passionne cependant Mr Vivian Phelips qui a exposé ses vues dans divers ouvrages tels que *The Churches and Modern Thought* et *Modern Knowledge and Old Beliefs*. Il fait un nouvel appel aux esprits libres dans **Concerning Progressive Revelation**, où il reprend la discussion résumée dans un chapitre de son premier ouvrage, qui est ici revu et considérablement étendu. Le problème est exposé et discuté dans un style accessible à tous, et Mark Twain y prendrait plaisir, lui qui, au cours de sa dernière traversée de l'Atlantique, dévora le premier livre de cet auteur.

§

Les hommes se vêtent simplement pour se couvrir plus ou moins convenablement et commodément sans aucun souci de mettre en valeur les aspects séduisants de ce que leur corps offre de mâle, et bien mieux, dans l'espoir sans doute de dissimuler tout ce qu'il y a de noblement animal en eux. Par contre, la femme met tout ce qui la vêt au service de ses charmes, on dirait aujourd'hui de son sex-appeal. On la remarque dans la rue non pas parce qu'elle porte une jupe, mais parce que les regards sont attirés par le galbe de ses jambes, l'ampleur de sa croupe et la protubérance de ses seins; qu'elle s'habille avec un pantalon et un veston et elle est aussitôt sans sexe, autant que l'homme. Tel est le sujet de l'amusante et judicieuse dissertation d'Eric Gill, dans **Trousers and the most precious ornament,** ce « trés précieux ornement » n'est autre que le sexe du mâle. Psychologiquement, dit l'auteur, rien ne distingue les sexes. Le membre viril a sa contrepartie dans le clitoris, et ces membres ont une fonction commune. Normalement le sein du mâle ne donne pas de lait, mais ses mamelons ne sont pas insensibles. En tant que l'homme est physiquement plus ou moins femelle et la femelle plus ou moins mâle, les deux sexes ne sont pas absolument différenciés au point de vue psychologique. Le mâle n'a pas le monopole absolu de l'initiative sexuelle;

il n'est pas seul à posséder un membre érectile et, par conséquent, provocateur, pas plus que la femelle n'a le monopole absolu de la réceptivité.

Les idées que l'on a eues et qui ont encore plus ou moins cours sont, sur ce sujet, fausses. Notre civilisation commerciale et industrielle a déterminé quels vêtements l'un et l'autre sexe porte actuellement. L'homme est un animal en pantalon et la femme est pour leur danse commune sa partenaire maquillée aux cheveux teints.

MÉMENTO. — Le nouveau roman de Virginia Woolf : *The Years*, fait l'objet d'une excellente analyse par Floris Delattre dans la revue *Etudes anglaises*, qui publie en outre : Les débuts de Milton pamphlétaire, par C. Looten; un essai en anglais de W. R. Parker sur l'ironie tragique dans le « Samson Agonistes » de Milton; quelques pages de S. M. Druon sur les années d'Alan Seeger à Paris. A. J. Farmer révèle une source de « Eastward Hoe », ou plutôt un curieux emprunt mot à mot à Rabelais. Une soixantaine de pages de comptes rendus admirablement faits reflète la production livresque de l'érudition, de la critique, de l'histoire, de la poésie même, des traductions, et les articles spéciaux des périodiques. Mme J. Loiseau signale ce qu'elle appelle poliment « la poussière de menues exactitudes » et les suppressions, remaniements et coupures dans la traduction de *Victoria Regina*, par André Maurois et Virginia Vernon.

Beaucoup de vers, comme il convient, dans *The Poetry Review*, XXVIII, 4, et des études sur les poètes et sur la poésie : The Rhythm of Poe, par N. C. Schlichter; James Thomson, a study in Poetic Melancoly; English verse technique, par W. H. Stephens; The Browning Complex, par G. E. Slade, et de nombreux comptes rendus, parfois sévères, de recueils poétiques et d'ouvrages relatifs à la poésie.

Le cinquième numéro de *English*, magazine trimestriel publié par The English Association, offre un sommaire aussi intéressant que varié, quelques pages émues consacrées à John Drinkwater par Lasselles Abercrombie; Horace Walpole in Kensington, par Dorothy M. Stuart; la Comtesse de Roussillon, par Emile Legouis (en français); Schools Stories, par Adrien Alington; The Salvage of Shakespeare, par Edith M. Bancroft; beaucoup de comptes rendus très variés.

Le lecteur serait bien attrapé qui croirait trouver sous le titre de « D'Artagnan, Twenty years after », et la signature d'Ezra Pound un essai sur Dumas; il s'agit d'une de ces dissertations coquecigrues dont Pound possède à merveille l'art. Il y est question de lui, naturellement, et d'autres mousquetaires tels que Cocteau, Wyndham

Lewis, James Joyce, Picabia, Laughlin *e tutti quanti*. Dans ce même numéro LXV du *Criterion*, on trouve une forte étude de D. A. Traversi sur Dostoievski, des vers de F. T. Prince et de W. Empson, des chroniques sur la musique et la radio, et quatre-vingts pages d'excellents comptes rendus littéraires.

HENRY D. DAVRAY.

VARIÉTÉS

Le monocle de Leconte de Lisle. — Il a suffi qu'un puissant dignitaire d'Outre-Rhin témoignât de son admiration envers le poète du *Parfum périssable* et de *l'Illusion suprême* pour que le souvenir de Leconte de Lisle revînt parmi nous!

Sa « hautaine » personnalité n'était point sans détente. Leconte de Lisle était, au fond, un faux impassible. Superbe en son allure de pasteur protestant, il arborait un monocle devenu fameux, et qui fit trembler toute une génération de jeunes écrivains. Ce monocle, aux dimensions impressionnantes, je l'ai vu pourtant tomber deux fois, de façon comique et touchante : la première, à la bibliothèque du Sénat; la seconde, passage Choiseul, chez Alphonse Lemerre.

Rappelons, d'abord, les circonstances dans lesquelles, en 1889, je fis connaissance du maître, prétendu inabordable.

Leconte de Lisle était, à cette époque, attaché bibliothécaire au Sénat, sous les ordres d'un charmant vieillard appelé Charles-Edmond (alias Koïeski).

Ce fut, en ces temps lointains, que nous jouâmes, rue de Richelieu, *La Bûcheronne*, fresque forestière assez quelconque, dont Charles-Edmond était l'auteur.

Nous n'avions pu refuser la pièce de ce Nestor du journal *Le Temps*, intime ami de Leconte de Lisle.

Les deux premiers actes du mélo, disons-le, avaient été fort applaudis à la répétition générale, et l'ensemble des quatre actes n'était pas inférieur, en somme, à maintes productions actuelles. On était alors un peu plus difficile qu'on ne l'est aujourd'hui. L'échec de l'œuvre provint surtout d'une maladresse scénique dont Leconte de Lisle dut encaisser sa part de responsabilité. Voici comment :

Nous avions, au cours des études, signalé le danger d'une malencontreuse « transfusion du sang » exécutée sous les yeux du public (!) (comme elle l'avait été, d'ailleurs, 33 ans

auparavant, à la Gaîté, au cours d'un drame intitulé *Cadet la Perle*). Mais passons : Leconte de Lisle n'ayant point partagé nos prévisions pessimistes sur ce point, le brave Charles-Edmond tenait mordicus à cette « transfusion » qui lui devait devenir fatale en faisant de son drame un hilarant *interruzzo!*

Dès le lendemain de la « collation des rôles », l'auteur, naïvement enthousiasmé, avait énuméré à Leconte de Lisle la liste des interprètes, dont j'avais l'honneur de faire partie.

Or, le barde des *Poèmes Antiques* avait tiqué sur mon nom et demandé à Charles-Edmond si Truffier-acteur avait quelque rapport avec Truffier, jeune signataire de *Sonnets* publiés dans *La Jeune France,* que venait de fonder Albert Allenet.

Sur la réponse affirmative de son ami, le maître des *Poèmes Barbares,* soulignant d'un mot aimable la part d'interprète que je devais apporter, pria son chef hiérarchique en fonctionnarisme de m'amener un jour à la bibliothèque du Palais du Luxembourg.

Durant les études de *La Bûcheronne,* nous allions donc souvent, Charles-Edmond et moi, vers cinq heures et demie, après la répétition, rejoindre Leconte de Lisle au sommet de la rue de Tournon. Nous le trouvions généralement en la somptueuse « librairie », debout dans l'embrasure d'une fenêtre et déchiffrant quelque manuscrit, la loupe à la main, le monocle toujours vissé dans l'arcade sourcillière.

Fait curieux à noter, le grand poète (si peu doué pour le théâtre!) semblait prendre un intérêt extraordinaire à la réalisation scénique de la médiocre *Bûcheronne.* Je lui fis naturellement part de nos craintes à l'endroit de la « transfusion » ; et ce fut alors que Leconte de Lisle me dit d'un air mi-comique, mi-olympien (?) :

— Craignez-vous la vue du sang, timide éphèbe? N'y a-t-il pas du sang dans toutes les belles tragédies? N'est-ce pas, au reste, l'éternel présage des victoires?... C'est, à mon avis, le spectacle le plus magnifique que cette « transfusion » du sang par l'amour! C'est une trouvaille de génie! Etc...

Il scandait les mots avec une bizarrerie verbale telle que je me suis souvent demandé si le pince-sans-rire qu'était parfois le poète ne se « payait pas » immodérément « la

tête » du brave Charles-Edmond, lequel écarquillant, avec orgueil et joie, ses grands yeux bleus humides, découvrait en souriant béatement une mâchoire garnie d'un râtelier tout neuf, où l'or brillait plus que l'ivoire. Mais dans la chaleur du dialogue, le monocle du grand poète tomba par terre, sans se briser, heureusement.

Hâtons-nous d'ajouter que *La Bûcheronne* fut fraîchement accueillie par la pressse et que la « transfusion » provoqua, surtout à la première, des rires dont on parla longtemps.

Je n'avais plus revu ni Charles-Edmond, ni Leconte de Lisle, depuis cette fâcheuse aventure, lorsque six ou sept mois après je retrouvai le poète des *Erinnyes* dans la boutique du passage Choiseul.

J'étais accompagné de mon vénérable camarade et ami Caristie Martel, beaucoup plus âgé que moi. Bon poète à ses heures (1), Caristie Martel, excellent pensionnaire de la Comédie-Française, m'avait prié de le présenter à Ledrain, lecteur de la maison des Parnassiens. Quand nous entrâmes dans le magasin, François Coppée s'entretenait avec Leconte de Lisle. Celui-ci était sanglé dans une longue jaquette noire au revers et col de velours d'où émergeait la blancheur d'un vaste rabat « à la Colin », au-devant de quoi flottait une cravate dite « lavallière » bleu foncé, semée de pois clairs. Il avait posé son vaste chapeau « tuyau-de-poêle », sur les bouquins d'un comptoir, et pérorait, debout, en rajustant, de temps à autre, le fameux monocle. Dès notre entrée, quelle ne fut point ma stupéfaction, en voyant le Lama solennel abandonner subitement sa grandeur et pousser, à notre vue, un cri de cordiale surprise. Il tendit les bras vers mon vieux Martel en s'écriant : « Caristie Martel et notre joyeux Gavroche! Dans mes bras, Caristie! *Arcades Ambo!* gloire au premier acquéreur de mes *Poèmes Antiques!* « Sur quoi, il serra Martel sur son cœur, dans un élan d'enthousiasme si vigoureux, qu'ayant rompu le cordonnet du monocle, on vit tomber le rond de verre qui rebondit avec un son cristallin et s'alla briser sur le sol. « Cette fois, je crois qu'il est

(1) Caristie Martel était le neveu d'Alexandre Soumet. C'est celui qui a posé pour son oncle, lorsque le statuaire exécuta le buste du poète de *La Divine Epopée*, buste que l'on voit dans la Galerie de l'Académie française.

cassé! » s'exclama gaîment le Maître poète, tandis que Coppée, ramassant les morceaux du monocle, « articulait », les dents serrées, à la façon de Baudelaire et de Banville, en tapant sur les syllabes:

Et comme il a l'éclat du verre,
Il en a la fragilité!...

Leconte de Lisle, avec un entrain juvénile, nous mit au fait de sa joie, en nous racontant que Martel avait été le premier acheteur du premier exemplaire de son premier livre sorti des presses de Marc Ducloux en 1852! Nous apprîmes de la sorte que, le jour de la mise en vente des *Poèmes Antiques,* le recueil s'étalait, délaissé, sous les galeries odéoniennes. Pas un chaland ne s'était décidé à feuilleter le volume. Jusqu'à trois heures de l'après-midi, le poète rôdait, inquiet, devant son œuvre. Il épiait les habitués parcourant les « nouveautés », qu'ils rejetaient aussitôt... Lorsque, soudain, sortit du couloir des artistes de l'Odéon, Caristie, jeune et chevelu. Il venait, sous le pseudonyme de Martel, de triompher dans l'heureuse reprise de l'*André del Sarto* d'Alfred de Musset. Le comédien débutant s'était arrêté devant l'étalage en plein air pour prendre connaissance de ces *Poèmes Antiques* dont le titre ne pouvait que ravir l'émule de la *Divine Epopée.* Il ne tarda pas à donner les signes de la plus vive admiration; après quoi, brandissant la trouvaille dont il venait de solder le « prix fort », Martel s'écria : « Voici le livre sublime! Voici le nouvel Hugo! » Tremblant d'allégresse, Leconte de Lisle se fit alors connaître et ne voulut point quitter son « premier acheteur » sans lui signer, sur-le-champ, une fulgurante dédicace dont mon vieux camarade se montra toujours fier.

Ces heures d'enthousiasme paraîtront peut-être puériles à quelques jeunes gens de l'heure présente,... mais comme nous disions avec mon cher Gabriel Vicaire :

...Qu'importe? En vérité, c'était là le bon temps!
Le temps de la bataille et le temps des verveines!
Un sang vermeil et chaud nous courait dans les veines,
Un beau songe de gloire enflait les combattants!

JULES TRUFFIER,
Sociétaire honoraire de la Comédie-Française.

NOTES DE BIBLIOPHILIE ET D'ART

Edouard Salin : *Une Maison française. Montaigu en Lorraine,* Massin, édit.

Il en est des livres comme des hommes. A vivre dans leur compagnie, à les aimer, on pense les connaître, et on fait chaque jour, par eux, des découvertes bouleversantes ou délicieuses. Au reste, n'est-ce pas bien connaître les uns et les autres que de tout attendre d'eux?

Ce livre-ci, pourtant, est quelque chose de singulier. D'autant plus singulier que les hommes sont assez nombreux, en somme, qui pourraient en faire un semblable (on dit à dessein *faire,* et non pas : écrire). Seulement, ils ne le font pas. Ils en auraient le goût, le moyen; eux aussi ont accompli une œuvre délicate. Il leur manque sans doute de croire à cette œuvre. Il ne leur manque rien de moins que la foi. La foi, M. E. Salin, lui, en est possédé; et c'est bien pour cela que nous lui tirons notre chapeau.

Il ne s'agit point, bien entendu, du livre d'un écrivain; ceci n'est en aucune façon une œuvre littéraire. Est-ce même, à proprement parler, un livre, au sens un peu étroit que nous donnons à ce mot? — Certains diront : un album, un inventaire. Je dirais volontiers : une somme. La somme d'une vie courageuse et ornée, toute illuminée par la présence de l'art; une vie entière vouée à la fidélité et à la beauté. Une vie d'un autre temps, alors? — Non, non! Ne faisons pas honneur au XVIIIe siècle, ou à tel autre, de ce que nous trouvons dans celui-ci de goût et d'esprit, sans parler de vertus plus hautes qui ne semblent manquer, peut-être, que parce qu'on ne nous les montre pas. Quand elles paraissent, gardons-les pour nous, et qu'elles rachètent nos péchés.

L'auteur, donc, n'est pas un écrivain. Il se borne à écrire cette langue simple, déliée, humaine, qui fut longtemps celle des honnêtes gens. Mais c'est un artiste.

> Une collection, écrit M. Hanotaux dans sa préface, c'est la vie d'un homme... Je ne sais pas s'il y a parmi les créations humaines une œuvre qui dépasse celle-là. L'homme ou la femme qui ont mis leur griffe et leur signature au bas de cette composition, une collection, sont de grands artistes.

M. Edouard Salin a donc voulu nous montrer dans ces pages cette œuvre à quoi il a consacré le meilleur de lui-même, non pas qu'elle soit achevée — une œuvre n'est jamais achevée — mais parce qu'un moment vient où il faut fixer la vie même.

Ainsi, un homme a choisi, reconstruit une maison; il a entrepris de rassembler dans cette maison peuplée de souvenirs quelques-unes des créations les plus parfaites qui ont, pendant des siècles, exalté l'esprit humain et embelli la vie. Tel est aujourd'hui Montaigu. Pour cela seulement, il vaudrait qu'on s'y promène, qu'on s'y arrête et qu'on admire. Mais Montaigu est autre chose; il contient un monde, dit M. Hanotaux. Notre monde, il est vrai. Celui par quoi et pour quoi nous sommes faits.

Le livre s'appelle *Une maison Française;* mais c'est « terre française » qu'on lit dans le filigrane. Et il n'est point surprenant qu'une maison lorraine soit si bien liée au destin de la terre qui la porte, qu'elle offre, comme dans un miroir une image tour à tour tragique, courageuse, et exquise de ce destin éternel et changeant.

Dès sa naissance, l'histoire de Montaigu est touchante. Comme beaucoup de demeures du XVIIIe siècle, celle-ci fut construite pour une femme. Mais, au contraire de beaucoup d'autres, ce ne fut pas une « folie » galante, mais celle d'un père attentif et tendre pour sa fille malade. D'ailleurs, pour avoir une destinée frivole, Montaigu naissait sur une terre trop grave, celle des saints ermites qui l'avaient baptisée.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, un garçon fort humble, nommé Bon Prévost, s'éprit d'une jeune fille d'excellente famille, Marie Lemaître, qui était atteinte d'un mal mystérieux. Un guérisseur qu'il lui amena la guérit en effet. Après toutes sortes de traverses et un mariage secret, Bon Prévost, devenu par le crédit de son beau-frère receveur général des fermes de Lorraine, épousa Marie Lemaître au grand jour. Ils eurent un fils qui mourut, puis une fille, Adélaïde-Edmée. C'est pour celle-ci, dont la santé lui donnait des alarmes, que Bon Prévost acheta Montaigu et agrandit, embellit le rendez-vous de chasse qui s'y trouvait.

Adélaïde-Edmée, qui consacra à Montaigu, « habitation

délicieuse », des pages baignées d'émotion et de bonheur, devait devenir cette Mme de la Briche dont justement Chateaubriand disait que le « bonheur n'a jamais pu se débarrasser d'elle ». Car Mme de la Briche est toute mêlée à la vie littéraire de son temps, et, parmi ceux qui l'aimèrent le plus tendrement, on aperçoit Florian, Marmontel, La Harpe, Chateaubriand lui-même.

Cependant, au moment où Montaigu se bâtit, en 1757, la cour de Lunéville groupe, autour de Stanislas, écrivains, artistes et femmes charmantes. Les jours sombres vont commencer avec la mort du roi, qui périt des suites d'une imprudence : s'étant approché d'une cheminée, sa robe de chambre s'enflamma. Le destin de ce coin de terre est désormais marqué par le feu. En 1763, Montaigu est vendu; il manque d'abriter une manufacture de drap. Il échappe à la Révolution, passe dans les mains d'un négociant, « homme nouveau et vaniteux », échoit à un marchand de biens qui s'en débarrasse, est acheté en 1815 par la comtesse de Choiseul qui, loin de le restaurer, le pille. Quand on disait que l'histoire de Montaigu était celle de la Société!

En 1890, un incendie détruit l'orangerie. Et c'est la guerre. Montaigu n'est blessé que légèrement. Mais c'est un corps sans âme. Vient la paix. Un Lorrain, à peine sorti de la boue des tranchées, achète la maison, y apporte des meubles, des œuvres d'art, avide sans doute de retrouver, sur une terre forte et humaine, un sens au mot « civilisation ».

Huit mois passent. Et une nuit, le feu — le feu encore — va détruire Montaigu et ses trésors.

Ici, je laisse parler M. Salin :

L'aube d'un jour de novembre, glaciale... De la jolie maison née au temps de Stanislas, il reste quelques pans de murs... sur les pelouses, dans les communs épargnés, s'entassent pêle-mêle, souillés de cendre et d'eau sale, les meubles arrachés au feu...

Pendant les trois quarts d'heure qui ont suffi à rendre le mal irréparable, j'ai lutté comme à l'ennemi; des jeunes gens m'ont suivi comme pendant la guerre... Maintenant notre refuge est détruit, et il faut choisir. Allons-nous fuir les ruines de Montaigu, ou vais-je tenter de faire revivre cette vieille demeure qui nous accueillit en un jour de détresse? — Je le voudrais certes, mais

la tâche est écrasante pour les moyens dont je dispose. — Ce matin du 11 novembre, un mot d'une femme de Jarville m'a fait choisir : « Montaigu ne peut pas ne plus être. » Puissance de la tradition chez ces peuples des Marches! En ce jour anniversaire la leçon ne sera pas perdue. Tu revivras, demeure qui depuis deux siècles portais en toi le charme délicat de ce sol; à l'heure où sous le ciel de France il faut partout rebâtir... Je veux que tu renaisses... Relevée de tes cendres, tu mêleras, aux parfums du siècle qui te vit naître, des témoins de ce long effort vers l'art et vers la beauté entrepris par notre race depuis deux millénaires.

Et puis, ces ruines relevées seront un symbole, modeste sans doute, et sans qu'il y ait là de ma part aucune vanité qui serait bien hors de propos. Mais Montaigu renaissant marquera que, dans le trouble de l'heure présente, et en dépit de problèmes qui lui paraissent insolubles, un fils de France peut vaincre, là où le sort l'a placé : nos Pères ont donné l'exemple; à tout ce qui manque, l'effort suppléera. Je descends vers Jarville. Bientôt des hommes sont rassemblés qui s'attaquent aux décombres... Cinquante heures après l'incendie, l'œuvre est commencée.

Et quand on disait que l'histoire de Montaigu est aussi une leçon!

A présent, « l'habitation délicieuse » de Mme de la Briche a ressuscité, grandi. Adélaïde-Edmée reconnaîtrait la pure façade et les ferronneries de Jean Lamour, sans parler des tilleuls du parc et des charmilles. Elle y retrouverait non seulement son temps, mais les siècles anciens et le nôtre; et elle ne s'y sentirait point dépaysée, tant l'esprit français est partout. Ici, nulle reconstitution froide et exacte; rien n'est plus librement composé que cet ensemble précieux; tout ce qui est beau a ici sa place; et comme, précisément, tout y est beau, l'accord se fait. Les toiles de Jouy, les peintures à chinoiseries, les boiseries Régence, des antiques, un coffre Renaissance, des céramiques modernes se mêlent avec bonheur.

Car c'est montrer aujourd'hui un goût singulièrement étroit que d'opposer « l'ancien » au « moderne » et de les juger incompatibles. Qu'on songe donc que pour nos pères la question ne s'est jamais posée; et pourtant, pour un contemporain de Louis XVI, un bahut Renaissance était bien un meuble « ancien ». Il ne craignait point cependant de les mêler aux

commodes, aux bergères « modernes », par goût, et pour remplir sa fonction d'homme vivant, qui est de suivre la vie (non la mode) et d'encourager selon ses moyens les artistes et les artisans de son temps.

C'est ainsi qu'une réunion d'œuvres d'art est vivante. Car Montaigu n'est point un musée, c'est le cadre d'une existence ennoblie par l'art... Aussi bien, les collections ne sont pas classées, étiquetées. Les œuvres les plus précieuses ne redoutent rien d'être à portée de la main; elles sont faites pour être regardées sur toutes les faces, touchées, caressées. Elles parlent mieux ainsi des hommes de qui elles naquirent, et qui sont la fleur d'un génie, d'une race.

Et que de trésors! Ce n'est point le lieu de reprendre, même brièvement, un inventaire dressé avec tant d'intelligence et d'amour. On ne peut se tenir de citer pêle-mêle d'admirables marbres grecs, de voluptueuses Tanagra, des bijoux barbares, les émaux champlevés, le livre d'Heures et ses miniatures du xv[e] siècle, et la belle Vierge de Colmar. Mais comment ne rien dire des tapis persans et des tapisseries; des peintures et des dessins : de ce Claude Gelée, de ce Tiepolo, des Fragonard; des sculptures du xviii[e] siècle au milieu desquelles brille l'adorable *Léda* de Clodion?

On n'en finirait pas. Et c'est tant mieux. La promenade de Montaigu est exaltante et réconfortante. Lyautey, après l'avoir faite, écrivait à M. Salin : « L'Art, la beauté, la sauvegarde des monuments traditionnels restent le refuge de ceux qu'écœure le spectacle de la vie publique. » — Et la suprême espérance de tous.

Faut-il dire à présent quel beau livre est ce gros in-4°, parler du papier, des Nicolas-Cochin du type, du soin apporté aux phototypies, aux reproductions en couleur? — C'est en vérité un monument élevé, non seulement à la terre lorraine, mais à la terre française tout entière. Et un monument nécessaire. Le bois, le fer, la pierre même, où l'artiste, l'artisan, ont laissé l'empreinte d'un rêve noble et délicieux, sont hélas! périssables. Plus sûrement que le marbre, le livre survit à la Cité. Celui-ci est un témoignage pour les historiens de l'avenir. Il est — on l'a vu en effet — un raccourci d'Histoire, — histoire des hommes, histoire des arts.

Voilà par quels sentiers la bibliophilie peut vous conduire, quand elle est au service de la culture et du goût. Ceci est autre chose, — oserai-je dire quelque chose, aujourd'hui, de plus rare encore qu'un beau livre : l'ouvrage d'un honnête homme!

YVES FLORENNE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

A. de Châteaubriant : *La gerbe des forces (nouvelle Allemagne)*; Grasset. — G. Maroger : *La question des matières premières et les revendications coloniales;* Hartmann. — J. Doriot : *C'est Moscou qui paie;* Flammarion. — Sir Walter Citrine : *A la recherche de la vérité en Russie*, traduit de l'anglais, Ed. Pierre Tisné, 1937. — Pierre Herbart : *En U. R. S. S.* (1936), édit. de la N. R. F., 1937. — Mémento.

M. A. de Châteaubriant, convaincu que « nulle paix n'est réalisable pour l'Europe sans une extinction définitive du foyer d'inimitiés qui ne cesse de brûler entre la France et l'Allemagne », est allé étudier ce dernier pays. Il en a rapporté sur la *nouvelle Allemagne* un livre qu'il a intitulé **La gerbe des forces** et où il clame ses découvertes :

La France, dit-il, ignore l'Allemagne, elle ignore le véritable Allemand, elle ignore le national-socialisme. Elle ignore qu'Hitler est un homme nouveau. Elle ignore que le héros qui sommeillait dans l'homme allemand est réveillé, que ce héros n'est pas tant fait d'un héros de guerre que de l'homme pur, de l'homme bon, de l'homme aspirant à une harmonie entre les peuples.

A ceux qu'inquiètent les armements démesurés de l'Allemagne, M. de Châteaubriant répond : « L'Allemagne ne cherche pas, ne médite pas la guerre avec la France... Ses voies sont ailleurs. » Et de justifier cette affirmation en citant des assurances données récemment par Hitler. Il ne sait pas que le Führer a « roulé » tous ses compétiteurs allemands avec lesquels il a traité. Il sait, il est vrai, qu'Hitler a écrit dans *Mein Kampf* des choses « qu'il est impossible de lire sans un frémissement d'inquiétude », mais il lui apparaît aujourd'hui « instruit par l'expérience du pouvoir » et « tout différent ». Nos prédécesseurs d'avant 1870 commettaient une erreur analogue : ils considéraient le peuple allemand comme sentimental et accommodant. Bismarck le leur fit connaître sous un autre aspect. Hitler continue Bismarck. Sans lui et sans son entourage, la paix ne serait pas en danger, mais

il n'y a qu'eux qui comptent en Allemagne. C'est ce que M. de Châteaubriant n'a pas compris. Seulement, la méfiance qu'ils inspirent ne nous fait pas méconnaître les grandes qualités de la race germanique.

L'ouvrage de M. Maroger sur **La question des matières premières et les revendications coloniales** est une publication du Centre d'études de politique étrangère. Par la richesse d'information qui en constitue le fondement, par la clarté de son exposition et par la justesse de ses raisonnements, il est digne de cette excellente Société.

Les revendications coloniales des Allemands sont en général basées sur des arguments d'ordre moral et politique, mais souvent aussi ils en ont avancé d'ordre économique pour les justifier. Au nombre de ces derniers figure celui de la nécessité pour eux d'avoir « accès aux sources de matières premières ». Comme, sauf des exceptions rarissimes, celles-ci sont offertes en abondance, on leur a répondu qu'ils n'avaient qu'à en acheter. Mais ils ont alors prétendu qu'ils manquaient de devises pour cela et le Dr Schacht a déclaré que les besoins de l'Allemagne ne pourraient être satisfaits que quand elle se procurerait les matières premières dans des territoires de circulation monétaire allemande.

Inspirés les uns par la germanophilie, d'autres par la crainte de la guerre, de nombreux projets ont été élucubrés cherchant à donner satisfaction aux exigences allemandes. Les plus radicaux vont jusqu'à proposer de former une masse avec les colonies de la Belgique, du Portugal et même de la France et de la partager entre de plus forts (Angleterre, Allemagne et Dominion sud-africaine). Mais en général, on a cherché la solution dans toutes sortes de compagnies plus ou moins privilégiées. La conclusion de M. Maroger est que le problème est surtout monétaire; sa solution pourrait, suivant lui, être trouvée dans un régime financier particulier des zones productrices; on y exercerait un contrôle grâce à l'appropriation de moyens de production; il y aurait là « pour les nations de l'Europe une tâche collective précise, une ambition, un combat ». Je crois que cette solution serait certes agréable à l'Allemagne : elle n'apporterait rien et partagerait néanmoins avec les autres!

Anciennement communiste, M. Doriot, luttant contre ses anciens coreligionnaires, explique que **C'est Moscou qui paie.** L'*Humanité* étant déficitaire, l'aide des Russes dut être acceptée par elle, ce qui la mit sous le contrôle financier et administratif de Piatnisky, secrétaire de l'Internationale; il a en dépôt depuis 1929 la majorité des actions du journal. L'Internationale communiste étant centralisée et les sections nationales étant subordonnées complètement au Comité exécutif (composé de Russes), c'est en fait la section russe qui la dirige. Le 7e Congrès a, il est vrai, envisagé une révision des statuts pour accorder aux sections une plus large autonomie, mais il en a renvoyé le soin au 8e Congrès; or, le 7e Congrès était de 7 ans postérieur au 6e; on voit que la révision peut être attendue longtemps. Actuellement, le Comité de Moscou continue à diriger le Parti communiste français par des ordres télégraphiques. Il nomme les fonctionnaires du Parti sans que la masse de celui-ci ait son mot à dire. Les subsides russes d'ailleurs ne parviennent plus en masse comme il y a dix ans; ils sont « injectés par l'intermédiaire de diverses institutions capitalistes » (sociétés par actions). L'appareil communiste ainsi subventionné comprenait en 1936 une quarantaine d'hebdomadaires et environ 250 fonctionnaires, répartis dans toute la France. Mais aux dépenses qu'imposait leur entretien il faut ajouter celles de la propagande (brochures, réunions, subventions). Les cotisations des membres, minimes et irrégulièrement payées, ne pourraient, d'après M. Doriot, solder qu'une partie infime de ces dépenses.

ÉMILE LALOY.

§

L'avalanche des ouvrages sur la Russie soviétique continue de nous tomber sur la tête. Il ne se passe pas de semaine ou même de jour sans que quelque ouvrage consacré à l'U. R. S. S. ne soit jeté sur le marché du livre, à croire que tous les étrangers qui visitent le paradis de Staline se considèrent obligés de nous communiquer leurs impressions ou leurs déductions, le plus souvent fugitives et superficielles.

Certes, l'intérêt que l'étranger porte à la Russie est très compréhensible et légitime. Cet immense pays a une impor-

tance internationale trop grande pour qu'on ne se préoccupe pas de son sort et qu'on n'essaye pas de distinguer ce qui s'y passe. Le malheur est que bien peu de choses s'y laissent voir ou simplement entrevoir. L'étranger y est tenu en quarantaine; on ne lui montre que ce qu'on veut bien lui montrer; il ne peut avoir aucune relation directe et suivie avec les gens du pays. Bref, il est entouré d'une conspiration du silence et d'une suspicion érigées en principe. Alors, bien souvent, il supplée au manque de données concrètes et de faits précis par ce qu'il peut deviner ou imaginer. Aussi devons-nous dire que, dans tout ouvrage consacré à la Russie soviétique, il existe des pages qui ne sont que le fruit de l'imagination ou de l'intuition. Le nombre de ces pages est généralement en proportion des possibilités qu'avait eues l'auteur de voir et d'entendre et aussi de ses connaissances du passé de la Russie, connaissances pouvant lui servir de point de comparaison.

Je ne sais si Sir Walter Citrine, secrétaire général des Trade-Unions et président de la Fédération Syndicale Internationale, connaît bien l'histoire russe ou tout au moins son passé social et économique, mais il est incontestable que, durant son séjour en U. R. S. S., il sut voir plus qu'on n'a voulu lui montrer et qu'il a dû entendre bien plus qu'on n'aurait voulu lui laisser ouïr.

Sir Walter était parti **A la recherche de la vérité en Russie.** Ce noble but était étayé *a priori* par une grande sympathie pour les Soviets. Cependant, au fur et à mesure que Sir Walter prenait contact avec la *réalité* russe, cette sympathie diminuait toujours davantage, et il arriva un moment où ce parfait honnête homme, qui tenait avant tout à être impartial, se vit obligé d'avouer qu'il ne voudrait pas condamner son pire ennemi à vivre en Russie.

Il ne m'est pas possible, écrit-il, de dire ce que d'autres ont dit : à savoir que l'U. R. S. S. est le plus beau pays au monde pour les travailleurs. Il s'en faut de beaucoup.

C'est à peu près dans les mêmes termes que s'exprime au sujet de la Russie soviétique Pierre Herbart dans son ouvrage qui vient de paraître : **En U. R. S. S. (1936).**

Il est impossible désormais, écrit-il, de défendre l'U. R. S. S. sans mentir, et sans savoir que l'on ment.

Pierre Herbart a vu de près, lui aussi, la *réalité* russe. Il avait séjourné sept mois à Moscou, où il dirigeait une revue, *la Littérature Internationale*. Son témoignage, venant après celui d'André Gide, dont il fut le compagnon de voyage, et de Victor Serge, est d'autant plus significatif qu'il est, ou plutôt qu'il était lui aussi un « sympathisant » et même un partisan résolu des Soviets. On peut avancer, comme on l'a déjà fait, que certaines critiques de l'U. R. S. S., émanant de certains de ses anciens amis, ne sont que le résultat de griefs personnels, d'amour-propre blessé ou d'ambitions inassouvies. Mais on ne peut pas prétendre que les mêmes motifs ont dirigé la plume d'un Citrine ou d'un Herbart. Non, en vérité, leurs ouvrages sont comme un grand cri de protestation contre ce qu'ils ont vu et entendu en U. R. S. S.; contre tous les crimes qui s'y perpétuent, contre les agissements de la poignée de privilégiés de la bureaucratie communiste, enfin contre la situation dans laquelle se trouve le peuple, et en particulier l'ouvrier.

J'ai le sentiment pénible, écrit sir Walter Citrine, que les ouvriers sont réduits à jouer le rôle d'engrenages dans la machine soviétique.

Et Herbart d'ajouter, en parlant des bureaucrates soviétiques qui s'engraissent des sueurs du peuple russe, qu'il ne faut pas s'adresser aux poux pour savoir comment va le pouilleux. Il va mal, le pauvre. Mais le pou est content!

Oui, évidemment, c'est très malheureux. Cependant nous devons nous rappeler que le nombre des poux fut toujours très grand en Russie. Et le nombre a joué toujours un si grand rôle dans ce pays! « Nous les Russes, dit un personnage d'un roman de Nicolas Leskof, nous n'avons qu'une qualité : le nombre. Nous mettrons beaucoup de temps à nous manger jusqu'au dernier. »

Ainsi donc les poux et autres parasites sont-ils assurés pour longtemps de trouver de la pitance en Russie.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

§

Mémento. — Paul Henry : *Le Problème des Nationalités;* A. Colin. (C'est avant tout une histoire des sentiments nationaux à travers les âges; 15 pages de conclusions la terminent. L'auteur constate que « les limites de l'Europe actuelle constituent un incontestable progrès au point de vue du droit des peuples », mais le problème des minorités intérieures et des psychoses survivant du passé (parfois aussi des contingences économiques), menacent le maintien de la paix. Les nationalités semblent avoir été « un stade nécessaire de l'histoire du monde », mais on peut imaginer dans l'avenir un régime international abolissant les barrières actuelles).

Mgr Roseret de Melin : *La Cité du Vatican;* Leroux. (Histoire de la Cité, l'accord de Latran, organisation spirituelle de la Papauté et topographie de la Cité; belles illustrations).

Le Relèvement économique du Portugal; Lisbonne, éditions SPN. (Exposé des travaux publics exécutés de 1926 à 1934 par les soins du nouveau régime.)

Paul Lavagne : *Le Renaissance financière et économique du Portugal;* Lisbonne, éd. SPN. (Histoire des mesures prises de 1928 à 1934 et grâce auxquelles Salazar a relevé le pays.)

Principes et institutions de l'Etat nouveau portugais; Lisbonne, éd. SPN. (Précis et scientifique.)

Charles-Joseph Millon : *Pour une collaboration de tous les démocrates républicains;* Sens, les Cahiers d'Ursus, 51, boulevard du Centenaire. (Que les vrais républicains s'unissent contre la politique funeste des deux blocs.)

Pierre-Etienne Flandin : *La révolution est inutile;* Flammarion. (Le problème de la répartition des richesses s'opère constamment par la fiscalité moderne; point n'est besoin de tenter une révolution.)

M. Berger-Creplet : *Seul le bonapartisme peut sauver la France;* Liége, Molière, 31, bd E. de Lavelaye. (La France est grosse, non d'un roi, mais d'un chef... Voici qu'au delà de la frontière se dresse un homme jeune... Il n'est pas un héritier suspect du passé, mais un héritier du grand Empereur... Groupons-nous autour de lui.)

Geo London et Ch. Pichon : *Miracle au Vatican, la résurrection du Saint Père;* Editions de France. (Habile compilation des reportages sur la maladie de Pie XI et sur ce qui se produira au futur conclave.)

La Conférence interaméricaine pour le maintien de la paix... Les Etats-Unis et l'organisation mondiale en 1936; Dotation Carnegie, 173, boulevard Saint-Germain. (Textes officiels, précédés d'une introduction par M. F. Doyle.)

Henri Pollès : *L'Opéra politique;* Gallimard. (Critique par un communiste des aspects philosophiques du fascisme. C'est un pamphlet subtil, mais vraiment copieux [255 pages en petit texte].)

Pierre Bloch, Didier Méran : *L'affaire Frankfurter;* Denoël. (Plaidoyer en faveur de l'assassin du chef fasciste Gustloff : il n'est nullement convaincant.)

L. Scheppers : *Fascisme;* Bruxelles, éd. Rex, 33, rue des Chartreux. (Recherche de l'idée maîtresse du fascisme et résumé de sa doctrine. Intéressant exposé par un adhérent du mouvement Degrelle.)

Yvonne Dusser : *Mémoires d'une Française de l'extérieur;* Liége, G. Thone. (D'abord institutrice en Angleterre, puis journaliste en Angleterre et en Belgique, l'auteur a agréablement raconté les menus faits qu'elle a vus de 1892 jusqu'aujourd'hui.)

Le Cour Grandmaison : *Vers une France nouvelle.* (L'ordre social actuel s'effondre; une reconstruction s'impose; elle doit avoir lieu par l'introduction du régime corporatif et par son organisation.)

E. L.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

La sécurité dans la Méditerranée. — Le problème de la sécurité en Méditerranée préoccupe tous les esprits depuis le début de la crise espagnole, mais c'est surtout depuis l'attentat contre le *Deutschland* et la tentative de torpillage dont fut l'objet le *Leipzig* qu'il est apparu que des mesures collectives devaient être prises pour faire obstacle à des actes qui relèvent de la plus audacieuse piraterie. Ce qui fut tenté dans ce sens au sein du Comité de non-intervention de Londres et par les gouvernements directement n'a pas abouti, d'abord parce que l'Allemagne et l'Italie ont abandonné le système de contrôle naval et n'ont facilité en rien la réorganisation de la surveillance des frontières maritimes de l'Espagne, ensuite parce que la Russie soviétique, par ses exigences concernant le retrait « total » des « volontaires » étrangers et son refus de tout octroi des droits de belligérance au général Franco, a fait échec, en réalité, à l'adoption du plan britannique, lequel est resté pendant des semaines au point mort devant le Comité de non-intervention.

Les choses en étaient là quand le problème de la sécurité pour la navigation internationale dans la Méditerranée s'est posé sous un aspect tout à fait nouveau. Non seulement les agressions contre les navires de commerce se multipliaient

depuis quelques semaines en haute mer, en dehors des eaux territoriales espagnoles, mais on apprenait avec stupeur que ces agressions étaient le fait de sous-marins de nationalité inconnue. Des navires marchands furent ainsi torpillés dans la Méditerranée occidentale et dans la Méditerranée orientale, jusqu'à l'entrée des Dardanelles. Le procédé était le même que celui des Allemands pendant leur campagne sous-marine de 1917 et 1918 : les bâtiments attaqués étaient coulés sans avertissement, sans que des mesures fussent prises pour assurer le sauvetage des équipages, sans laisser la moindre trace de l'agresseur. On conçoit l'émoi provoqué par de tels actes, et les discussions qui s'instituèrent à leur sujet dans la presse internationale ne tardèrent pas à dégénérer en vives polémiques, inspirées surtout par la passion politique. Le mystère qui entourait ces agressions commises en haute mer autorisait toutes les suppositions, et on ne manqua pas, de part et d'autre, d'en abuser singulièrement, les Allemands et les Italiens prêtant au gouvernement de Valence, encouragé par Moscou, le dessein machiavélique de provoquer par cette tactique criminelle un conflit général, à la faveur duquel les gouvernementaux espagnols espéraient, disait-on, redresser une situation devenue critique pour eux, les partisans des républicains espagnols dénonçant en termes violents l'appui que l'Italie, à les en croire, prêterait directement au général Franco, aussi bien sur mer que sur terre. Où les deux partis aux prises en Espagne ont-ils pu se procurer des sous-marins ayant un grand rayon d'action, avec des équipages instruits et entraînés? Où se trouvent les bases des submersibles opérant dans la Méditerranée orientale, jusqu'à l'entrée des Dardanelles? Autant de questions que les faits, tels qu'ils étaient connus, ne permettaient pas d'éclaircir, mais auxquelles, dans l'ardeur des polémiques, d'aucuns n'hésitaient pas à répondre par de graves accusations à la charge de l'Italie qui achevèrent d'empoisonner l'atmosphère internationale. Ce qui demeurait, c'était le fait brutal d'une piraterie parfaitement organisée dans la Méditerranée et dans laquelle on voyait, à juste titre, un danger permanent pour la libre navigation des navires marchands de toutes les nations et une menace particulièrement grave pour la grande route impériale britannique à

travers la mer latine et pour les communications de la France avec ses possessions de l'Afrique du Nord. Lorsque le contre-torpilleur anglais *Havock* fut l'objet d'une tentative de torpillage en haute mer, entre Valence et Alicante, l'émoi fut à son comble. Il devenait indispensable de prendre immédiatement des mesures énergiques pour mettre fin à un état de choses intolérable.

La France prit alors l'initiative, au cours de conversations diplomatiques entre Londres et Paris, de suggérer la réunion d'une conférence des puissances intéressées. L'Angleterre donna tout de suite son adhésion de principe, et les deux gouvernements, plus étroitement unis que jamais, préparèrent avec soin un plan susceptible d'être approuvé par toutes les nations, quelles que soient leurs positions particulières à l'égard de la crise espagnole. Le projet initial prévoyait une conférence des seuls pays riverains de la Méditerranée, ce qui pouvait se défendre; mais des raisons politiques faciles à comprendre décidèrent les Cabinets de Paris et de Londres à inviter également la Russie soviétique, ainsi que la Roumanie et la Bulgarie en leur qualité de puissances riveraines de la Mer Noire. Or, dès l'instant où l'on invitait la Russie, bien que celle-ci ne soit à aucun titre une puissance méditerranéenne, il fallait inviter également l'Allemagne, qui, elle non plus, n'a pas d'intérêts spéciaux à défendre dans la mer latine, mais qui a pourtant été associée directement au contrôle naval au large des côtes espagnoles et dont l'absence n'eût pas manqué de fournir à l'Italie un prétexte pour se dérober, alors qu'on peut concevoir difficilement un règlement méditerranéen sans son concours actif. Précisément parce qu'il s'agissait de s'entendre sur une question purement technique, parce qu'aucun aspect politique de la crise espagnole ne devait être discuté, parce qu'on était bien déterminé à écarter toute controverse sur les responsabilités encourues jusque-là par certains gouvernements dans les développements de la guerre civile qui continue à sévir de l'autre côté des Pyrénées, une telle conférence avait les meilleures chances d'aboutir à des résultats importants.

L'Allemagne et l'Italie, malgré la mauvaise humeur avec laquelle elles accueillent d'ordinaire les initiatives françaises,

se montraient disposées à se faire représenter à la conférence convoquée pour le 10 septembre à Nyon. Mais à ce moment se produisait un véritable coup de théâtre. L'Union des Républiques socialistes soviétiques faisait remettre officiellement par son chargé d'affaires à Rome au gouvernement italien une note dénonçant les forces navales italiennes comme s'étant rendues coupables du torpillage de deux navires de commerce russes et réclamant réparation pour les dommages subis de ce fait. Le Cabinet de Rome ayant repoussé en bloc la note russe, on vit l'Allemagne et l'Italie, agissant toujours de concert, prendre prétexte de la démarche pour le moins inopportune de Moscou pour refuser de se faire représenter à la conférence de Nyon; mais, en même temps, les deux puissances autoritaires suggéraient de saisir du problème de la sécurité en Méditerranée le Comité de non-intervention de Londres, suggestion par laquelle elles voulaient marquer qu'elles étaient pourtant prêtes à discuter le fond de la question. Fallait-il renoncer à la réunion internationale convoquée par la France et l'Angleterre, ou fallait-il aller jusqu'au bout de l'expérience projetée, malgré l'absence de l'Allemagne et de l'Italie? Ce fut à ce dernier parti que s'arrêtèrent les gouvernements de Londres et de Paris.

La conférence de Nyon, présidée par M. Yvon Delbos, a réussi en moins de deux jours à établir un plan de protection et de défense des navires de commerce dans la Méditerranée. D'une part, les forces des puissances navales associées dans cette œuvre doivent traiter désormais en pirate et couler au besoin tout sous-marin attaquant des bâtiments de commerce n'appartenant à aucun des deux partis en lutte en Espagne; d'autre part, des zones de sécurité sont prévues, dont la surveillance active incombe principalement à la France et à l'Angleterre. En réalité, celles-ci, en vertu d'un mandat des puissances riveraines, sont appelées à assurer la protection des navires de commerce de toutes les nations empruntant la grande voie méditerranéenne, tandis que la Grèce, la Turquie et l'Egypte, doivent exercer la surveillance nécessaire dans leurs eaux territoriales et que la Russie soviétique, la Bulgarie et la Roumanie sont maintenues

dans les limites de leur domaine propre de la Mer Noire et n'ont à intervenir en aucun cas dans la mer latine. Non seulement l'accord de Nyon, tel qu'il était établi, excluait en fait la Russie soviétique de toute coopération navale active dans la Méditerranée, mais il laissait la porte largement ouverte à une adhésion ultérieure de l'Italie, en réservant les zones de surveillance spécialement italiennes de la mer Tyrrhénienne et de la mer Adriatique. Telle était l'économie du système, et l'accord de Nyon, signé le 14 septembre, se présentait comme un acte de bonne foi et de bonne volonté de la part des puissances méditerranéennes — principalement de la part de la France et de l'Angleterre — qui veulent ignorer les luttes idéologiques et entendent que l'ordre et la paix règnent dans la mer dont dépend leur propre sécurité. Les techniciens furent unanimes à reconnaître que ce système pouvait être efficace s'il était appliqué loyalement et avec fermeté par toutes les nations intéressées. Il dépendait surtout, en fin de compte, de l'attitude de l'Italie qu'il pût en être ainsi, mais depuis l'établissement de l'axe Rome-Berlin la politique italienne, on ne le sait que trop, est parfois commandée par des raisons que la raison ne connaît point. Mais le plus élémentaire sens des réalités politiques peut faire comprendre que le gouvernement de Rome doit être partie à tout accord relatif à cette mer Méditerranée où la puissance italienne a des intérêts vitaux à sauvegarder.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Jean de La Varende : *Les châteaux de Normandie* (*Basse-Normandie*). Illustrations de Robert A. Pinchon; Defontaine, Rouen. » »

Finance

A. Dauphin-Meunier : *La Banque de France*; Nouv. Revue franç. 18 »

Littérature

Henry Bidou : *Paris*. Avec 10 plans dépliants; Nouv. Revue franç. 42 »

Louis Gillet : *Rayons et ombres d'Allemagne;* Flammarion. 16 »

Jules Romains : *Pour l'esprit et la liberté*, discours prononcés aux séances inaugurales des XIV[e] et XV Congrès de la Fédération internationale P.E.N.; Nouv. Revue franç. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Jean Clo : *Les frères perdus;* Berger-Levrault. 15 »

Philosophie

Gérard Delmer : *De la mémoire à l'intuition;* Edit. de la Phalange, Bruxelles. 20 »

Poésie

Jeanne Fortier : *Poèmes bleus, poèmes gris, poèmes roses;* Revue moderne des arts et de la vie. 10 »

Henri de Lescoët : *Profondeurs;* Edit. des Iles de Lérins, Sainte-Marguerite de la mer. » »

Léon Marlet : *Heures de rêve;* Impr. de Lagny, Lagny (S.-et-M.). 12 »

Saint Jean de la Croix : *Trois poèmes*, adaptés en français par Armand Godoy; Grasset. » »

Politique

Emmaneul Berl : *Le fameux rouleau compresseur;* Nouv. Revue franç. 9 »

A. Sieberer : *Espagne contre Espagne*, traduit de l'allemand par Berthe Médici-Cavin; Jeheber, Genève. 18 »

Questions militaires et maritimes

Carlo Cito de Bitello : *Méditerranée, Mer rouge, routes impériales;* Grasset. 18 »

Roman

Alice Alexandre : *Le lac aux cygnes*. (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 9 »

Georges Dilnot : *Le vol du Gigantic*, traduit de l'anglais; Nouv. Revue franç. » »

Frank Robrix : *Le pauvre;* Edit. Psyché. 12 »

Myriam Harry : *Les adorateurs de Satan;* Flammarion. 15 »

André Theuriet : *Reine des bois;* Nelson. 7,50

Sociologie

Henri, Comte de Paris : *Le prolétariat;* les Œuvres françaises. » »

Yves de la Brière, S.J. : *Nationalisme et Objection de conscience;* Flammarion. 1,95

Théâtre

Emile Ripert : *Laure et Pétrarque*, pièce en 4 actes et en vers, musique de Reynaldo Hahn, préface de Maurice Mignon; Librairie théâtrale. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Albert de Bersaucourt. — En l'honneur de Louis Le Cardonnel. — Un hommage à Lucien Rolmer. — Un monument à la gloire de l'infanterie. — Pourquoi tolère-t-on en France les courses de taureaux avec mort de l'animal. — Firmin Léautaud. — A propos d'Alphonse Legros. — Le Sottisier universel.

Mort d'Albert de Bersaucourt. — Depuis longtemps atteint d'une maladie grave, Albert de Bersaucourt est mort dans la première quinzaine de septembre, près de Perpignan, dans un domaine où il s'était retiré. Avant la Grande Guerre, il avait fréquenté les milieux littéraires de Paris et s'était fait connaître par divers ouvrages de critique et de documentation, dont deux : *Etudes et Recherches* et *Les Pamphlets contre Victor Hugo,* parurent aux éditions du Mercure de France. Albert de Bersaucourt était un homme de goût, un esprit très distingué à tous les points de vue. Son livre sur les pamphlets contre Hugo est non seulement intéressant, mais divertissant. — L. M.

§

En l'honneur de Louis Le Cardonnel. — A l'occasion des fêtes qui ont eu lieu en Provence pour célébrer le 600e anniversaire de l'installation de Pétrarque à Vaucluse, deux plaques commémoratives ont été inaugurées le 31 juillet dernier à cinq heures du soir, à Avignon, au Palais du Roure où est mort Louis Le Cardonnel, le 28 mai 1936 : l'une dans la chapelle du Palais pour l'urne qui contient le cœur du poète; l'autre, sur le mur du grand vestibule pour marquer le séjour qu'il fit dans cette demeure, jusqu'à sa mort.

L'épitaphe de la première a été écrite par M. Maurice Mignon, directeur du *Centre Universitaire Méditerranéen de Nice :*

IN HAC VRNA
REMANET COR VATIS
LUDOVICI LE CARDONNEL
ÆTERNE FLAGRANS
POETICO OESTRO
AC DIVINO IGNE

M. Maurice Mignon a voulu marquer dans cette inscription le double et perpétuel amour du poète pour Dieu et pour la Poésie : *vates,* au sens absolu du mot, c'est-à-dire prophète autant que poète, et fidèle serviteur de l'Esprit qui soufflait en lui.

L'inscription commémorative du grand vestibule du Palais est ainsi conçue :

DANS CETTE DEMEURE
ENTRE VALENCE ET L'ITALIE
— DU RHÔNE A L'ARNO —

LOUIS LE CARDONNEL
AU RETOUR DE ROME, D'ASSISE
ET DE
LA FLORENCE MÉDICÉENNE DE MARSILE FICIN
A VÉCU SES DERNIERS ANS
ÉCRIT SES DERNIERS VERS
ET RENDU SON ÂME A DIEU
LE XXVIII MAI
L'AN DE GRACE M C M XXXVI

Sur le Rhône menant ma nostalgique barque,
J'irai vers les clochers de la fière Avignon,
Asile de Vaucluse où s'exila Pétrarque,
Vers vous me conduira la Méditation.
(De l'Une à l'Autre Aurore.)

..O Saintes Cloches d'Avignon que je vous aime,
Epouses de bronze de l'Esprit Saint.
Carillons, chantez l'Evangile d'or...
LOUIS LE CARDONNEL.

Cette double inauguration, unie à l'hommage rendu à Pétrarque et à laquelle fut associé le souvenir du grand pétrarquisant Pierre de Nolhac, qui fit de fréquents séjours au Palais du Roure, avait réuni dans la cour de la vieille demeure florentine, autour du commandant Espérandieu, de Mme de Flandreysy-Espérandieu, du frère du poète, M. Georges Le Cardonnel, et de Mme Georges Le Cardonnel, toute la Provence provençale et la colonie italienne. Le gouvernement italien s'était fait représenter par le prince Eduardo Costa Sanseverino et M. Riva, consul d'Italie à Avignon.

M. Maurice Mignon évoqua Louis Le Cardonnel « poète à la fois antique et franciscain, et profondément latin malgré ses origines celtiques ».

Le docteur Laurent Moreau, président de l'Académie de Vaucluse, a prononcé un discours de grand style et d'une émotion contenue.

Le docteur F. Rémy-Roux, président de l'Ecole Palatine, qui entoura de ses soins dévoués Louis Le Cardonnel, jusqu'à ses derniers moments, prit la parole avant de déposer devant le buste de Pétrarque des branches de laurier cueillies sur les collines Euganéennes et sur le Mont Palatin et envoyées par M. Mario Chini, professeur à l'Université de Rome. Il en détacha une branche pour Louis Le Cardonnel.

Il remercia en ces termes M. Mario Chini de son envoi touchant :

Il nous a semblé cependant que s'il n'y avait plus rien à dire, il nous restait à faire un geste symbolique à l'égard du grand poète que nous fêtons aujourd'hui. Ce geste devait être accompli par une personnalité italienne, par un de nos meilleurs amis de là-bas, un des représentants les plus autorisés de la pensée française et provençale dans la nation amie, je veux parler de M. Mario Chini, professeur à l'Université de Rome. Il nous eût été particulièrement agréable de voir l'éminent traducteur de *Mirèio* déposer lui-même devant le buste de Pétrarque ces branches de

laurier cueillies sur les collines Euganéennes et sur le Mont Palatin, lieux sacrés, chers aux poètes. Mais il faut nous résigner à disposer sans lui de son précieux envoi.

Il ne nous est pas défendu de supposer que quelques-uns de ces rameaux sont les frères, ou, pour le moins, de très proches descendants de celui qui ceignit le front de Pétrarque en l'an 1341? Qu'est-ce que six siècles dans la suite des âges? La vie humaine est brève et ne saurait donner l'exacte mesure du temps. Dans la nature qui, elle, ne s'interrompt jamais, certains arbres semblent défier les ans. Pourquoi le *laurus nobilis* qui confère l'immortalité aux poètes n'aurait-il pas le privilège d'une exceptionnelle longévité?

M. Rémy-Roux termina par une offrande au Rhône, célébré par Pétrarque.

Enfin M. Georges Barrelle lut un beau poème dont il est l'auteur, à la gloire de Louis Le Cardonnel.

Le 9 septembre, une autre plaque a été inaugurée au château de Kerchène, à La Palud, par le groupe *Latinité*, en souvenir des séjours que fit le poète chez ses amis Barbe de Kerchène. Elle porte cette inscription :

C'EST ICI
A L'OMBRE DE CES CHÊNES
QUE LOUIS LE CARDONNEL
QUITTANT LE CHÊNE SYMBOLIQUE DU ROURE
VENAIT CHAQUE ANNÉE
ABRITER SA MÉDITATION FERVENTE

§

Un hommage à Lucien Rolmer. — On doit très prochainement apposer une plaque, au nom de la ville de Marseille, sur la maison où est né Lucien Rolmer, rue Montaux (aujourd'hui rue Edmond-Rostand).

Romancier de talent et avant tout poète, — car le poète contribue beaucoup à mettre dans ses romans la vie et la couleur, — Rolmer était un des auteurs les plus ardents, les plus vibrants, les mieux doués, de cette génération que la grande guerre faucha dans sa fleur. Dans le formidable assaut de 1916 contre Verdun, un revolver au poing d'un officier allemand tua d'un seul coup les fruits qui allaient mûrir dans cette tête si riche d'images, si bouillonnante d'imagination. Mais ce qu'a laissé Rolmer suffit à montrer quel beau tempérament il possédait. Le *Mercure de France* s'honore d'avoir été largement ouvert à ce charmant écrivain, dont la signature parut souvent dans les pages de la revue et qui figura au catalogue de la maison d'édition pour un roman puissant et coloré, *Madame Fornoul et ses héritiers*, et pour deux recueils de poèmes, *Les Chants perdus*, qui ne doivent pas être perdus pour toujours, car Rolmer mérite que l'on garde son souvenir et qu'on revienne à son œuvre. — L. M.

§

Un monument à la gloire de l'infanterie. — On nous prie de signaler à nos lecteurs qu'une quête publique est prévue pour le 3 octobre dans toute la France, afin de recueillir les fonds nécessaires à un monument qui serait édifié à la gloire de l'infanterie française.

Un concours anonyme à deux degrés, nous dit M. Emmanuel Bourcier, de l'Association des Ecrivains combattants, a été ouvert sur projets et maquettes; et sept équipes de sculpteurs et architectes ont été retenues pour le concours définitif. Le conseil municipal de Paris, pressenti sur la question de l'emplacement, s'est montré disposé à octroyer le mur de soutènement du cimetière de Passy, place du Trocadéro.

Le Comité national du Monument, dont le siège est à Paris, 4, galerie Montpensier, invoque, pour cette réalisation, l'idéal le plus beau et le plus touchant : celui du sacrifice; car on sait que, dans la Grande Guerre, l'infanterie française a eu 1.350.000 hommes tués au feu. Si elle a mérité d'être appelée la « reine des batailles », elle a payé au décuple cette souveraineté; et l'or symbolique qu'on demande aujourd'hui pour lui faire un honneur durable ne saurait tenir trop de place devant tout le sang qu'elle a répandu. — L. M.

§

Pourquoi tolère-t-on en France les courses de taureaux avec mort de l'animal? — Les Espagnols, maîtres ès guerres civiles, en font actuellement une qui paraît bien dépasser en férocité toutes les autres. Nous n'avons pas envie, je pense, de les suivre sur ce terrain-là. Pourquoi faut-il qu'à un autre point de vue, nous laissions s'implanter chez nous la cruauté des mœurs espagnoles? S'il y a une chose qui, dans la civilisation d'outre-Pyrénées, révolte tous ceux qui ont le cœur bien placé, ce sont les *corridas* de taureaux avec leurs épisodes sanglants et leur massacre final. Nous avons tous présente à l'esprit, pour l'avoir vue évoquée bien des fois, l'image de ces arènes remplies d'un peuple haletant de fièvre sanguinaire; de ces arènes où l'on applaudit l'adresse des picadors et des toréadors à esquiver les coups de boutoir du taureau, tout en souhaitant secrètement quelque dramatique maladresse. Scènes où les doigts finement gantés de femmes souvent délicates et jolies applaudissent la fureur du taureau lorsqu'il réussit à découdre les chevaux et à étaler sur la piste leurs entrailles sanglantes; scènes où l'apothéose finale est faite de

l'estocade de l'animal épuisé, au milieu des applaudissements d'une foule ivre de ce qu'il faut bien appeler l'ivresse du meurtre.

A plusieurs reprises on a voulu acclimater dans le Midi de la France les *corridas* avec mort du taureau. Nos lois s'y opposent. Elles n'admettent, officiellement, que des *corridas* inoffensives, celles qui ne se terminent pas par la mort de l'animal.

Mais il paraît que sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, nos lois ne sont pas observées.

Le dimanche 29 août a eu lieu à Dax une *corrida* qui s'est terminée par la mort d'un cheval et de six taureaux. Peu de jours après, une autre *corrida* s'est encore terminée à peu près de la même manière : six taureaux tués.

Si les renseignements que je reçois sont exacts, l'autorité tolère ces spectacles à cause de la grosse amende qui est ensuite infligée aux organisateurs et que ceux-ci paient volontiers. Les pouvoirs publics empochent; les organisateurs aussi.

Si tel est le motif de la honteuse tolérance dont Dax vient d'avoir le spectacle, on ne saurait trop s'indigner là contre. Sans doute, la fiscalité et la moralité ne vont pas de pair. Mais on a le droit d'être navré de voir l'Etat, ou la ville de Dax (je ne sais au juste) toucher sa commission pour des spectacles de sauvagerie. — CAMILLE VALLAUX.

§

Firmin Léautaud. — Pour compléter le *Portrait de mon père*, paru dans le *Mercure* du 1er septembre, voici quelques renseignements officiels tirés de l'ouvrage de Constant Pierre, *Le Conservatoire national de musique et de déclamation* (Paris, Imprimerie Nationale, 1900) :

Aux *Exercices des Elèves* (p. 506), on signale, le 20 mai 1857, Firmin Léautaud dans *Faute de s'entendre*, de Ch. Duveyrier, rôle de *Beauplan*, et le 17 juin 1858, dans les *Héroïnes* d'Alexandre Duval, rôle d'*Antoine Kerlebon*.

Dans le *Dictionnaire des Lauréats* (p. 791), on lit :

Léautaud (Firmin-Isidore), né à Fours (Basses-Alpes), 10 juillet 1834. *Comédie :* 1er acc. 1858; 2e prix 1859. Comédie-Française (1874); souffleur; retraité à Courbevoie.

Enfin (p. 977), le lauréat est signalé comme ayant joué, à la distribution des prix du 4 août 1859, dans *L'Amant bourru*, de Monvel (scènes III à V du 1er acte), le rôle de Morinzer, en compagnie de Mlle Cellier (la Marquise), de Worms (de Pienne) et de Malard (Saint-Germain). — J.-G. P.

§

A propos d'Alphonse Legros. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le Directeur.

Dans son numéro du 15 juin 1937, le *Mercure de France* a publié une intéressante étude de M. Clément-Janin sur le peintre Alphonse Legros.

L'auteur, à la page 503, dit : « qu'il [Legros] s'inscrivit à l'école de dessin de M. Belloc, rue de l'Ecole-de-Médecine », et au feuillet suivant: « l'école de M. Belloc »...

Ancien élève de l'école dont il est question, en connaissant l'histoire comme j'ai connu l'un de ses plus éminents directeurs, je me permets de vous écrire pour rétablir les faits tels qu'ils sont exactement.

Il n'y a jamais eu, rue de l'Ecole-de-Médecine (au n° 5, pour préciser), d'école de M. Belloc, mais bien l'Ecole spéciale et gratuite de dessin, de sculpture, d'architecture et de mathématiques, fondée par J.-J. Bachelier, peintre et directeur de la manufacture de porcelaines de Sèvres, à ses frais, en 1763, et dont le succès fut si grand que, quatre années seulement après sa fondation, en 1767, une Ordonnance de Louis XV en fit une école royale.

Depuis 1830 et pendant une quarantaine d'années, je crois, M. Belloc en a été le directeur. On lui doit d'importantes améliorations et notamment la création des cours du soir qui doublent la faculté d'enseignement de l'école.

En août 1877, lors de mon inscription, ma carte d'élève portait encore la longue appellation qui précède, et le directeur d'alors était un vague poète, Laurent Jan (de Lausanne), comme il se faisait appeler, qu'il devait sa situation à des amitiés politiques et se désintéressait presque complètement de sa charge.

Peu de temps après, il mourut et tout changea heureusement.

A la rentrée d'octobre 1877, Auguste Louvrier de Lajolais lui avait succédé et l'école avait reçu le nom d'Ecole nationale des Arts décoratifs.

Paternel et ferme, le nouveau directeur, à la fois artiste et administrateur, sut, en peu de temps, rendre à son établissement le rang que l'insouciance de son prédécesseur lui avait fait perdre.

Depuis, ayant quitté la rue de l'Ecole-de-Médecine, la fondation de Bachelier est devenue l'Ecole nationale supérieure des Arts décoratifs.

Veuillez agréer, etc...

ALBERT DEFAUX,
Inspecteur honoraire des Musées
de la Ville de Paris.

§

Le Sottisier universel.

KAZYM. Rivière de Silésie, affl. de l'Ob, gouv. de Tobolsk. — *La Grande Encyclopédie,* tome XXI, p. 452.

Au retour, aux arrêts du train qui nous ramenait à Paris, il [Francisque Sarcey] descendait sur la voie, et les groupes se reformaient autour de lui. Il n'était question que des divers spectacles auxquels nous venions d'assister. — *Revue des Deux-Mondes,* 1er septembre.

Tout le monde, nous dit-on, connaît l'origine des noms donnés, en pays latins, aux sept notes de la gamme; ce sont les sept premières syllabes de l'hymne de saint Jean : *ut queant,* etc. — *Pourquoi Pas?,* 13 novembre 1936.

M. Gérard eut à demander le nom du meurtrier... L'inconnu l'épela au lieu de se nommer simplement. Comme la conversation eut lieu en anglais, M. Gérard ne retint que la consonance « Iousonne », qui peut s'écrire, nous a dit le réceptionnaire, de plusieurs façons, par exemple Huson. — *Paris-Soir,* 11 septembre.

On pourrait écrire de nouveaux *Contes du Lundi,* moins brillants, certes, que les immortelles pages du Critique, mais forts suggestifs dans leur genre, rien qu'avec les extraits et les commentaires des discours par lesquels, depuis quelque temps, les orateurs d'extrême-gauche défont chaque dimanche la laborieuse toile de la *pause...* — *Paris-Midi,* 2 août.

Pour le 87e anniversaire de la Troisième république. [Titre d'article]. — *Paris-Soir,* 5 septembre.

Le mot de Shakespeare s'inscrit sur le seuil : *Dark and true and tender is the North.* — *Le Figaro,* 13 août.

La plus haute d'Europe [la route nationale 202], elle bat — de peu il est vrai — la route suisse de Stelvio. — *Paris-Soir,* 19 août.

Il y a un siècle à cette époque, Jean-Jacques Rousseau — n'en déplaise à Gérard d'Houville — et Mme de Warens étaient, sans doute, les hôtes heureux des Charmettes. — *Le Petit Dauphinois,* 7 septembre.

Et nous ne craignons pas de l'affirmer : jouer à la belote et appuyer sur la gâchette d'un revolver, trafiquer de la canne et terroriser les filles, cela constitue des occupations qu'une société comme la nôtre ne peut plus tolérer. — *L'Œuvre,* 13 août.

Par deux fois, le conducteur de camion, Marius Guerry, 40 ans, passe sur le corps de Mme Dorducourt. — *Le Petit Troyen,* 25 juillet.

A notre approche, l'ambassadeur Paul Claudel s'avance vers nous pour nous recevoir et, pour une fois, joue le rôle de proxénète improvisé. — *L'Indicateur de Bourgoin,* 31 juillet.

Le Jeune Fernand Dufrasne, âgé de 56 ans, demeurant à Havay, était occupé mardi, dans l'écurie, auprès de son cheval. — *Le Réveil du Nord,* (Lille), 4 août.

Il y a trois déclinaisons: l'actif, le passif, le déponent. — *La Dépêche* (Toulouse), 24 août.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.

BULLETIN FINANCIER

oute la première quinzaine de septembre aura été dominée par la tension des nges étrangers. La livre sterling est passée de 132 fr. 95 à 144 fr. 50; le dollar 26, 81 à 29, 35, le franc belge de 4 fr. 52 à 4 fr. 935; la lira de 141, 10 à 154, ouronne suédoise de 6, 86 à 7 fr. 45, le franc suisse de 6, 16 à 6 fr. 73. Le c français s'est donc avili par rapport aux autres devises.

es raisons de son recul sur l'échiquier monétaire international? On en disue trois. D'abord, les attentats terroristes qui, survenant à la veille des éleces cantonales, ont énervé l'opinion. Ensuite, certains arbitrages qui, malgré la se des valeurs à New-York, ont abaissé la livre sterling par rapport au dollar ne fallait offrir, le 14 septembre, que 4 dollars 9517 pour obtenir une livre lieu de 4 dollars 9622 le 3 septembre). Enfin la publication, le 15 septembre, a situation de notre commerce extérieur; elle est caractérisée par les chiffres ants : importations françaises d'août : 3.158 millions contre 1.765 millions en 1936. Exportations, 1.861 millions contre 1.170 millions. En présence des sions exercées sur notre devise, le fonds de régularisation des changes a donc opportun de laisser le franc trouver par lui-même non pas un point d'équie qui n'est guère possible lorsqu'il s'agit d'une monnaie flottante, mais un eau en rapport avec les conditions psychologiques et économiques du moment.

est à remarquer que la tension des changes a été brutale et qu'elle n'a pas été ompagnée d'une élévation du loyer des capitaux. Bien au contraire, en liquion du 15 septembre, le taux des reports a été, au Parquet, de 3 7/8 % ement contre 4 1/4 le 31 août et 5 1/4 aux deux liquidations antérieures. tension des changes doit donc être considérée comme un mouvement saison. D'ailleurs, les valeurs étrangères — dont la hausse a suivi celle des changes 'ont pas été aussi recherchées qu'on pourrait le croire. Ainsi, le 14 septembre, ne fut négocié que 2.620 dixièmes d'actions Royal Dutch contre 3.612 le septembre. Ainsi encore, le nombre des actions Amsterdam Rubber n'a presque it varié (176 le 14 contre 188 le 1er). Seules les mines d'or sud-africaines ont les objets de recherches particulières (3.098 actions Geduld négociées le 14 re 333 le 1er).

os fonds publics se sont, en outre, fort bien comportés, eu égard aux circonsces : le 3 % perpétuel, qui valait 74 le 3, cotait 71, 80 le 15; encore faut-il erver que la cotation d'un déport de 25 centimes a révélé l'existence d'une tion à découvert qui devra être dénouée par des rachats.

a tenue des valeurs contractuelles — chemins de fer, gaz, électricité — a quelconque; nos grosses valeurs métallurgiques ont fait exception, notre proion d'acier étant en augmentation. Si les charbonnages ont été hésitants, les es de fer et les produits chimiques se sont montrés fermes.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 100 fr. | 6 mois : 55 fr. | 3 mois : 31 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 120 fr. | 6 mois : 69 fr. | 3 mois : 40 fr. | Un numéro : 7 fr.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 140 fr. | 6 mois : 79 fr. | 3 mois : 45 fr. | Un numéro : 8 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1937